1884

5e ANNÉE
DIXIEME LIVRAISON
10 OCTOBRE
N° 58

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Ecrits de ce Temps

— Parait le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

FRUMAPE. SC. P. AVRIL. DEL.

BIBLIOTHÈQUE

DES

DEUX MONDES



FRINZINE, KLEIN & Cie

ÉDITEURS

1, rue Bonaparte, PARIS

Pour paraître fin Septembre 1884 :

ENGUERRANDE

POÈME DRAMATIQUE

PAR

ÉMILE BERGERAT

Précédé d'une Préface

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

Un volume in-quarto carré

Cette édition de grand luxe, dédiée aux bibliophiles et aux amateurs de beaux livres, est ornée d'un portrait de l'Auteur, gravé à l'eau-forte par Henri Lefort, et de deux compositions originales du statuaire Auguste Rodin. Elle comprend, en outre, une *partie musicale,* écrite par ÉMILE BERGERAT, pour certains passages de son poème.

Imprimé par Edmond Monnoyer, au Mans, en caractères spécialement fondus, l'ouvrage a été tiré à 601 exemplaires, numérotés à la presse, et signés par l'Auteur et les Éditeurs.

L'ÉDITION NE SERA JAMAIS RÉIMPRIMÉE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

1 exemplaire, n° 1, sur parchemin	*Prix à débattre.*	
50 exemplaires, n°s 2 à 51, sur papier du Japon	60	francs.
75 exemplaires, n°s 51 à 126, sur Whatman	40	—
100 exemplaires, n°s 127 à 227, sur Hollande Van Gelder	30	—
375 exemplaires, n°s 227 à 601, sur vélin blanc du Marais	20	—

Les souscriptions sont reçues à la *Bibliothèque des Deux Mondes,* 1, rue Bonaparte. — Adresser en mandats-poste le prix de l'exemplaire choisi à **MM. Frinzine, Klein et Cie,** Éditeurs. Il est envoyé en retour un bulletin portant le numéro de l'exemplaire attribué au souscripteur.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



1884

5e ANNÉE
DIXIEME LIVRAISON
10 OCTOBRE
N° 58

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Ecrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN | Octave UZANNE
Imprimeur-Éditeur | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

FRUNAIPE SC. P. AVRIL. DEL.

CINQUIEME ANNÉE — N° 58

LE LIVRE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris . . . . . 40 fr.
Province. . . . 42 »
Etranger. . . . 46 »

Pour toute communication relative à la Rédaction s'adresser à

M. OCTAVE UZANNE
RÉDACTEUR EN CHEF

Pour ce qui concerne l'Administration et les abonnements à

M. A. QUANTIN
ÉDITEUR-GÉRANT
7, rue Saint-Benoît, 7
— PARIS —

SOMMAIRE

de la Livraison du 10 Octobre

BOILEAU ET BOURSAULT

« Despréaux, a dit Voltaire[1], était souvent bien injuste dans ses louanges et dans ses censures. Il louait Segrais, que personne ne lit ; il insultait Quinault, que tout le monde sait par cœur ; et il ne dit rien de La Fontaine. » Si l'auteur de *la Henriade* avait été moins impartial, et s'il n'avait pas trop écouté son excessive admiration pour Quinault dont il se montre toujours le défenseur passionné, il aurait aussi parlé de Boursault, qui a touché, souvent avec bonheur, aux genres les plus variés en prose et en vers, fut gazetier, auteur dramatique, romancier, etc., et mérita, non

1. *Lettres philosophiques*, XXVII, éd. Beuchot, t. XXXVII, p. 245.

moins que Quinault, par sa modestie, sa valeur réelle et son noble caractère de ne pas figurer dans les *Satires* de Boileau.

Edme Boursault, né à Mussy-sur-Seine (Aube), au mois d'octobre 1638, mort le 15 septembre 1701, receveur des tailles à Montluçon, devint, en 1660, secrétaire des commandements de la duchesse d'Angoulême; c'était un homme bien doué, qui, malgré une instruction complètement négligée par suite de l'incurie de son père, dut à une grande intelligence et à un travail persévérant de pouvoir publier, dès 1671, *la Véritable étude du souverain*. Cet ouvrage lui valut l'honneur d'être choisi par le roi comme sous-précepteur du dauphin ; il ne crut pas devoir accepter cette haute fonction à cause de l'imperfection de ses études et de son ignorance des langues anciennes. Les *Lettres à Babet* et quelques bonnes comédies : *le Mercure galant*, *Ésope à la ville*, *Ésope à la cour*, etc., restées longtemps au répertoire, le mettent au-dessus de la plupart des autres victimes du Satirique et lui assurent une place honorable parmi les écrivains secondaires du XVIIe siècle.

Le nom de Boursault apparaît dans les premières éditions des *Satires VII* et *IX* et du chant III du *Lutrin*. Suivant Brossette, ce fut pour faire plaisir à son ami Molière qu'en 1663 Boileau prit à partie Boursault dans les vers suivants de la *Satire VII* :

Ie rencontre à la fois Perrin, et Pelletier,
Bardou, Mauroy, Boursault, Colletet, Titreville.

Dans le tems, dit-il[2], que nôtre Poëte composa cette Satire, Boursault avoit un démélé avec Moliere contre qui il fit une petite comédie, intitulée : *le Portrait du Peintre, ou la Contre-Critique de l'Ecole des Femmes,* qui fut representée au mois de Novembre 1667[3] par les Comediens de l'Hôtel de Bourgogne. Moliere ne regarda pas Boursault comme un ennemi digne de son ressentiment; mais nôtre Auteur le plaça dans cette Satire pour faire plaisir à Moliere...

Cette assertion ne nous semble pas exacte : l'auteur de *l'École des Femmes* qui venait, dans *l'Impromptu de Versailles* (scène III), d'écraser Boursault sous le poids de son mépris, avait-il besoin du secours de la plume de Boileau ? Cette sanglante vengeance devait certes lui suffire : l'insertion du nom de l'auteur du *Portrait du Peintre* dans une satire alors inédite[4] ne pouvait avoir de portée ; aussi ne produisit-elle pas l'effet sur lequel comptait l'ami de Molière. Boursault dédaigna cette attaque.

Je ne sçay si tu auras reçû les Satyres de Despreaux, que ce matin je t'ay envoyées, dit-il dans une *Lettre à Babet*[5]... Comme ton esprit enjoüé est raisonna-

1. Vers 44-45, éd. de 1666, 1667, 1669, 1685.
2. *Œuvres de Boileau,* Genève, 1716, note pour la satire VII.
3. Cette date de 1667 est difficile à expliquer : *l'Impromptu de Versailles*, où il est question du *Portrait du Peintre,* a été représenté en 1663 ; en outre, de Léris, dans son *Dictionnaire des Théâtres*, dit que la pièce de Boursault fut jouée cette même année.
4. La *Satire VII*, composée en 1663, ne fut publiée qu'en 1666.
5. *Lettres de Babet*, par feu M. Boursault, 3e édition, 1709, t. III, p. 219-220.

blement juste, je suis sûr que tu passeras à les lire deux aussi agréables heures que tu en ayes passé de ta vie. Si j'étois plus considerable que je ne le suis, et qu'il m'eût jugé digne de sa colere, il m'auroit fait l'honneur de me déchirer comme il a fait les autres. Il ne parle de moy qu'en passant, parce qu'il n'a pas crû devoir s'arrêter sur une matiere si mediocre; et moy, qui ne me soucie pas de luy rendre dédains pour dédains, j'aime mieux ne luy pas répondre...

Boileau ayant renouvelé ses attaques, en 1667, dans ces vers de la *Satire IX*[1] :

> Que vous a fait Perrain, Bardin, Mauroy, Bursaut ?
> . . . .
> . . . .
> Bursaut comme un Soleil en nos ans a paru.

où il se contente seulement de défigurer un peu le nom de sa victime, cette récidive poussa à bout la patience de Boursault; il ne voulut pas laisser plus longtemps impuni cet acharnement satirique de la part d'un auteur avec lequel il n'avait jamais eu maille à partir.

Il fut, d'après son fils[2], touché de se voir maltraiter par M. Despreaux pour qui il avoit de l'estime et dont il ne croyoit pas s'être attiré le mépris.

Il résolut alors de se venger par une comédie ayant pour titre : *la Critique des Satires de monsieur Boileau*, afin de bien faire voir qu'il ne visait que les ouvrages et non la personne du satirique qui le poursuivait de ses sarcasmes.

Quelques mois après la mise en vente de la *Satire IX*, on put voir à tous les carrefours de Paris une affiche annonçant pour le vendredi 26 octobre 1668 la première représentation sur le théâtre du Marais de *la Critique des Satires de Monsieur Boileau*. Cette comédie en un acte et en vers, justifiant bien son titre, était une critique modérée de quelques traits des *Satires*, dans laquelle on rendait justice au génie de l'auteur, comme on peut en juger par cette fin de la pièce :

ORTODOXE, *au chevalier*.

> Vous demandez quartier, concernant Despréaux,
> Je le vois bien

LE CHEVALIER.

> Non pas.

LE MARQUIS.

> Tu le dois.

1. Vers 97 et 289. Cette *Satire* ne fut publiée que l'année suivante.
2. *Hyacinthe Boursault*, notice en tête du *Théâtre*, Paris, 1746, 3 vol. in-12.

EMILIE.

Je le nie :
Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de Génie;
Quand il aura plus d'âge, et les yeux mieux ouverts,
Pour vanger ceux qu'il choque, il relira ses vers :
Devenu raisonnable, et ravy qu'on le croye,
Il fera son chagrin, de ce qui fait sa joye;
Et sentira dans l'ame un déplaisir secret,
D'avoir pû si bien faire, et d'avoir si mal fait.

A la nouvelle de la prochaine représentation d'une pièce dirigée contre lui, Boileau se montra exaspéré; il ne put se faire à l'idée d'être traduit publiquement sur la scène sous son nom. Au lieu d'avoir le bon goût de suivre l'exemple donné par Molière dans une circonstance semblable, d'assister à la première représentation, et même d'applaudir aux passages les plus piquants, il prétexta qu'on allait le diffamer et voulut empêcher à tout prix des représailles qu'il méritait bien. Il usa de ses relations et de son influence pour obtenir du Parlement un arrêt s'opposant à la représentation d'une petite comédie en apparence si grosse de menaces. Une telle conduite a lieu de surprendre de la part d'un écrivain qui, dans l'*Avis au lecteur* de l'édition de 1666, avait fait dire par son éditeur :

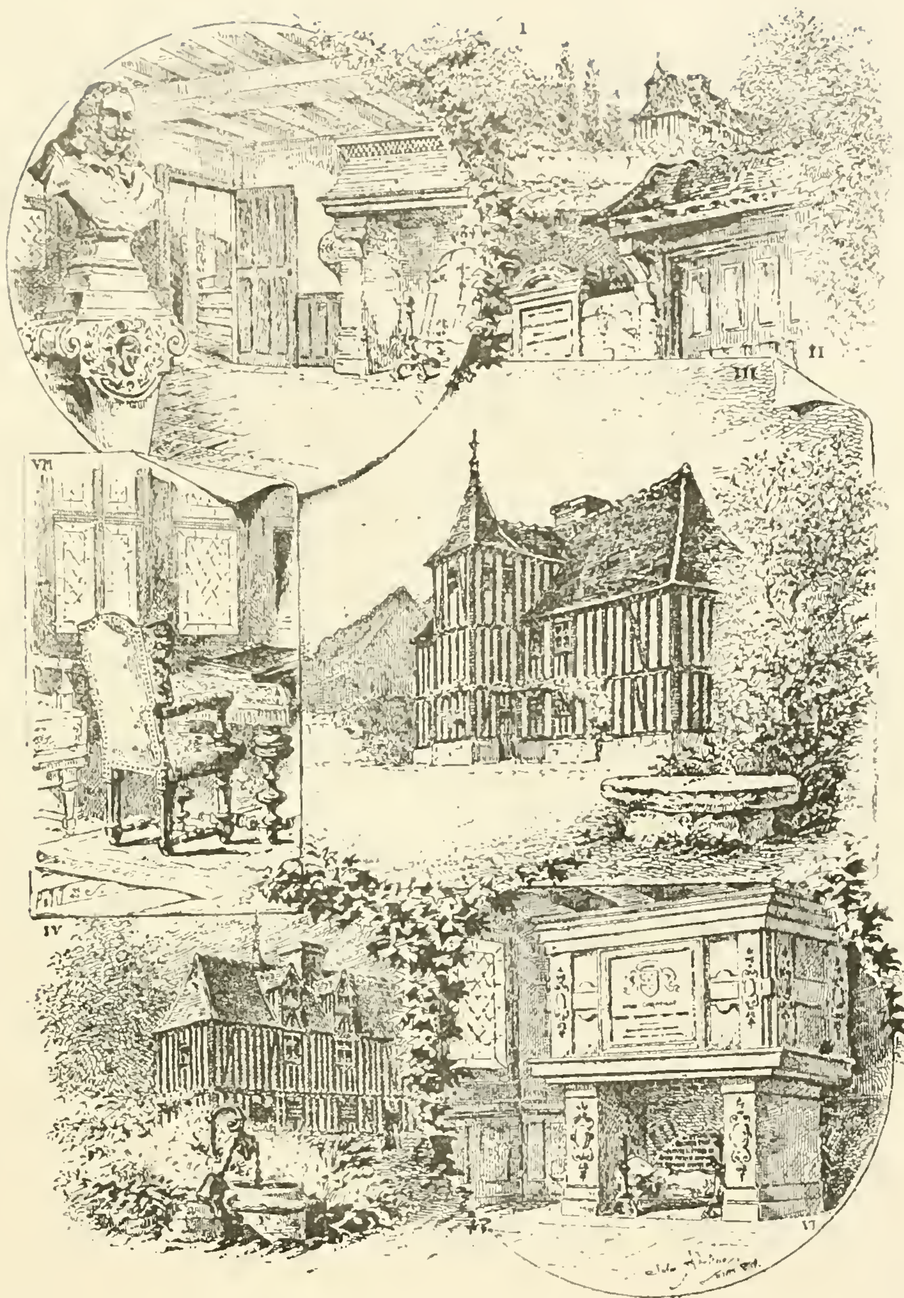
J'ay charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne se point cacher. Je leur répons, que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celui des Muses... Il n'est pas assez ignorant dans les loix pour ne pas sçavoir, qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils escrivent donc librement...

Sur la requête adressée par Boileau à la Chambre des vacations du Parlement, intervint l'arrêt suivant que nous reproduisons d'après l'original conservé aux Archives[1].

EXTRAICT DES REGISTRES DE PARLEMENT.

Veu par la Chambre des Vaccations la Requeste presentée par Me Nicollas Boileau, Advocat en la Cour; Contenant qu'il a apris par une affiche qui a esté mise par tous les Carrefours de ceste Ville de Paris, que les Commediens du Maraiz joüans actuellement en la ruë du Temple debvoient representer sur le Theatre, Vendredy prochain, une Farce intitulée *La Critique des Satires de Monsieur Boileau*, qui est une piece diffamatoire contre l'honneur, la personne et les Ouvrages du Suppliant; ce qui est directement contraire aux Loix et Ordonnances du Royaume, et qui seroit d'une dangereuse consequence, n'estant pas permis à des Farceurs et Comediens de nommer les personnes cogneues et inconnuës sur les Theatres : A ces causes, Requeroit estre fait deffences au nommé Rosidore (*sic*), qui a anoncé ladite Farce, et autres Comediens de la mesme Trouppe, et tous autres de representer sur leur Theatre, ny ailleurs, en quelque sorte et maniere que ce soit, laditte piece intitulée dans leur affiche, *la Critique des Satires et Satire de Monsieur Boileau*, ny l'afficher et anoncer de nouveau

1. Cet arrêt se trouve dans le Registre des arrêts du Parlement sous la cote X^{2a} 352. Nous en devons la découverte et la collation à M. Fernand Gerbaux, archiviste aux Archives nationales, à qui nous renouvelons tous nos remerciements.



LA MAISON DE CAMPAGNE DE PIERRE CORNEILLE

AU PETIT COURONNE (SEINE-INFÉRIEURE)

Composition de JULES ADELINE

I. La maison vue de la rue P. Corneille. — II. La porte d'entrée. — III. Vue prise du côté du banc de pierre. — IV. Vue prise du côté du puits. — V. L'appartement du rez-de-chaussée, orné du buste en bronze offert par les élèves du Lycée de Rouen. — VI. La cheminée du 1er étage. — VII. Le cabinet de travail.

à peine de punition corporelle, et de deux mil livres d'amende, qui sera encouruë, en cas de contravention, en vertu de l'Arrest qui interviendra; Et permis AU SUPPLIANT de faire informer contre les Autheurs de laditte Affiche, et ceux qui l'ont anoncée et affichée; ou enjoinct à tous Huissiers et commissaires de tenir la main à l'execution de l'Arrest qui interviendra, laditte Requeste signée du Suppliant et de . . . . ., Procureur. Veu aussy laditte Affiche et autres pieces atachées à laditte Requeste; Conclusions du Procureur General du Roy : Oüy le Rapport de Me Pierre de Brillac, Conseiller, tout consideré. Laditte CHAMBRE a permis au Suppliant de faire informer par le premier des Huissiers de la Cour sur ce requis, des faicts contenus dans laditte Requeste, circonstances ou dependances, pour l'Information faicte, rapportée ou communiquée au Procureur General du Roy estre ordonné ce que de raison : Cependant fait inhibitions et deffences au nommé Rosidore et autres comediens de la mesme Trouppe et tous autres, de representer sur leur Theatre ny ailleurs, en quelque maniere que ce soit, laditte piece intitulée *La Critique des Satires de Monsieur Boileau*, ny l'afficher et anoncer de nouveau, à peine de punition corporelle et de deux mil livres d'amende, qui demeurera encouruë en cas de contravention au present Arrest, qui sera affiché par tout où il sera besoing. Faict en Vaccations le vingt-deuxiéme jour d'octobre mil six cent soixante-huit.

DENESMOND. DE BRILLAC.

L'arrêt placardé à la porte du théâtre portait en plus la signification qui suit :

Le vingt-deuxiéme jour d'octobre mil six cent soixante-huit, environ les dix heures du matin, le present Arrest a esté par moy Huissier en Parlement soussigné, signifié et baillé copie, et fait les deffences y mentionnées, aux comediens du Roy du Theatre du Marais, en parlant pour eux tous à trois d'iceulx, nommez Verneüil, Chameslé et Rozimont, trouvez à la porte du Parterre de leur Theatre, Vieille ruë du Temple, à ce qu'ils n'en ignorent.

PILIAUT.

Il ne restait plus à Boursault que d'appeler devant l'opinion publique du rigoureux arrêt rendu contre lui et de prouver, par la publication de la pièce, qu'elle n'était nullement diffamatoire *contre l'honneur, la personne et les ouvrages du suppliant.* C'est ce qu'il s'empressa de faire dès qu'il put, malgré la vive opposition de Boileau, obtenir le privilège de l'imprimer; il en modifia seulement le titre[1] et écrivit une préface justificative d'un ton fort modéré.

Les Satires de Monsieur Despreaux, dit-il, ont fait un si grand fracas, et tant de Personnes capables de juger des belles choses, leur ont donné leur approbation, que je serois du moins aussi emporté que leur Auteur, si le peu qu'on y remarque de méchant me faisoit condamner tout ce qu'il y a de bon... Pour un homme tel que Monsieur Despreaux, qui par la délicatesse de sa plume pouvoit s'attirer des applaudissemens sans restriction, c'est en avoir mal usé qu'avoir reduit tout ce qu'il y a de Gens raisonnables à ne pouvoir faire l'éloge de son Esprit, sans estre obligez de faire le proceez à sa conduite... Ceux qui se donneront la peine de lire la piece que je mets au jour verront bien que je n'y ay rien mis de difamatoire contre son honneur, ny contre sa personne, comme il le suppose dans l'Arrest qui fait defenses aux Comediens de la representer. Je ne sçais rien de luy qui soit à son desavantage, que ce que toute

1. Voici le titre de l'imprimé : *la Satire des satires, par Monsieur Boursault. A Paris, chez Gabriel Quinet, au Palais, dans la Galerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel. M. DC. LXIX. Avec privilege du Roy.* In-12.

la France sçait aussi : c'est-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenser des Gens qui ne luy ont jamais fait de mal; et je pense qu'il n'y en auroit gueres qui luy refusassent leur estime s'il faisoit un meilleur usage de son Genie...

S'il faut en croire Boursault fils :

Despreaux qui s'attendoit à un libelle diffamatoire fut touché de la modération d'un poëte justement irrité et qui avoit assez de génie pour faire valoir son ressentiment; et il a dit plusieurs fois que M. Boursault étoit le seul qu'il se repentoit d'avoir attaqué, et que la Preface de sa Comédie étoit l'écrit le plus judicieux de tous ceux qui avoient paru contre ses *Satyres*.

Cependant Boileau, dans le chant III du *Lutrin* paru en 1674, réitéra ses attaques contre Boursault par ces vers :

Ils atteignoient déja le superbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde et tient en depost
L'amas toûjours entier des escrits de Bursost[1].

Boursault eut toujours le beau rôle dans ce démêlé littéraire; cette querelle n'alla pas plus loin entre deux ennemis qui ne se connaissaient même pas. Dans une lettre à Racine, datée de Bourbon, 19 août 1687[2], nous lisons :

M. Boursault, que je croyois mort, me vint voir il y a cinq ou six jours, et m'apparut le soir assez subitement. Il me dit qu'il s'étoit détourné de trois grandes lieues du chemin de Montluçon, où il alloit et où il est habitué, pour avoir le bonheur de me saluer. Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux; je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, et voulus le retenir pour le lendemain à dîner; mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller dès le grand matin : ainsi nous nous séparames amis à outrance.

Il revient plus tard sur cette réconciliation[3] :

Venons, dit-il, à M. Boursault, qui est, à mon sens, de tous les auteurs que j'ai critiqués, celui qui a le plus de mérite.

A partir de ce moment, Boileau fit disparaître le nom de Boursault des éditions qu'il publia plus tard et y substitua les noms de Pradon et de Haynault.

Boursault était un noble cœur, une nature candide, un peu prompte à la riposte; mais il a, dans tous les actes de sa vie, fait preuve d'une grande droiture et d'une parfaite probité, et n'a jamais montré ni rancune ni ressentiment. Sa conduite envers Molière et Boileau dénote une rare noblesse de caractère : la démarche faite à Bourbon, en 1687, auprès de

1. Vers 45-48, éd. de 1674 et 1685.
2. Ed. Berriat Saint-Prix, t. IV, p. 191.
3. *Lettre à Brossette*, 1er avril 1700. *Ibidem*, p. 324.

l'auteur des *Satires* n'a pas lieu d'étonner de la part du poète qui, en 1678, quelques années après la mort de Molière, lui consacrait dans le prologue d'une de ses comédies les vers suivants :

> Depuis combien de temps la fidele Thalie
> Dans un habit lugubre est-elle ensevelie
> Le front ceint de cyprés, les yeux baignez de pleurs,
> Sans qu'un autre Moliere appaise ses douleurs?
> Dans les siecles passez, comme au siecle où nous sommes,
> La nature étoit lente à faire de grands hommes;
> Et l'aimable Thalie a long-temps à pleurer
> Avant que son malheur se puisse reparer[1].

On trouverait peu d'hommes, et surtout peu d'écrivains montrant une telle cordialité envers des ennemis implacables. Aussi terminerons-nous par ce jugement de M. Victor Fournel[2] :

> Boursault se fait encore des amis de tous ceux qui l'approchent, par sa belle humeur et son honnêteté foncière, visible jusqu'en ses fautes, par une sorte d'ingénuité étourdie, par l'agrément et la sûreté d'un commerce dont l'attrait demeure sensible à travers ses lettres et ses préfaces; enfin, par l'aisance, la souplesse, l'ouverture d'un génie heureux qui, presque sans culture, porta des fruits abondants dont la qualité, fort médiocre d'abord, ne cessa de s'améliorer...

ALPHONSE PAULY.

1. Ces vers sont extraits du Prologue de *la Princesse de Clèves*, qui, représentée en décembre 1678, ne put être jouée que deux fois, mais obtint l'année suivante un succès considérable sous le nom de *Germanicus*. Voir à ce sujet *Lettres nouvelles de feu M. Boursault, cinquième édition, Lyon, 1715*, t. Ier, p. 308-315.

2. *Edme Boursault. Sa vie et son œuvre dramatique.* Notice en tête de l'édition du *Théâtre choisi* publiée en 1883.





CARAGUEUZ

I

ESPRIT PLAISANT DES TURCS.

« Qui veut connaître les Turcs? Les voici bien différents de l'idée qu'on s'en est faite. C'est un peuple d'antithèses : braves et poltrons, actifs et paresseux, libertins et dévots, sensuels et durs, recherchés et grossiers, sales et propres; conservant dans la même chambre des roses et un chat mort.

. . . .

« Les Turcs ont quelques rapports avec les Grecs et beaucoup avec les Romains. Ils ont les goûts des uns et les usages des autres. Leurs ouvrages sont charmants, remplis de goût, et supposent des idées; quand ils en ont, elles sont fines et délicates... Ils sont graves comme les Romains et ne se donnent pas la peine de rire et de danser. Les uns et les autres ont des bouffons. »

C'est ainsi que s'exprimait sur la nation ottomane de la fin de 1789 le prince de Ligne[1]. L'opinion du spirituel diplomate dérange quelque peu le jugement que nous portons à la légère sur les Turcs; elle est juste toutefois, et l'amour pour les bouffons, les apparentés de caractère de la race osmanlie avec la race grecque et romaine, il n'est pas difficile de les montrer. On est même embarrassé par trop de preuves.

1. Lettres du prince de Ligne sur la dernière guerre des Turcs.

L'un des bouffons des Turcs en remontrerait à nos personnages plaisants modernes : M. de la Palisse, Gribouille, Cadet-Rousselle, etc. Un second sera étudié tout à l'heure avec la prudence que commande un héritier qui, ayant trouvé dans la succession de Priape tout un arsenal d'armes offensives, en use et en abuse.

Quant à Nasr-Eddin, gausseur plus réservé, et en qui s'est résumé l'esprit plaisant des Turcs, il passe pour avoir exercé les fonctions de *hodja*, c'est-à-dire que, revêtu dans les mosquées de fonctions sacerdotales correspondant en quelque sorte à celle de nos prêtres, il pouvait au besoin remplir les fonctions de juge ou celles de maître d'école. Aussi, en raison de ses aptitudes diverses, la gamme des plaisanteries de Nasr-Eddin est-elle variée. Ce n'est pas seulement avec le peuple que le bouffon s'exprime en toute liberté; il a son franc parler avec les souverains, les princes, ainsi qu'avec le cadi. Si Nasr-Eddin est amusant dans l'intérieur de son ménage, il faut le voir aux prises avec les enfants, les écoliers, et même il pousse la bonhomie jusqu'à s'entretenir plaisamment avec son âne et son bœuf.

Du volume qui est consacré à ses reparties, à ses finesses, j'extrais quelques anas, quelques facéties de la famille de celles que les paysans français se transmettaient jadis de père en fils, grâce aux almanachs, alors que le *Petit Journal* n'avait pas encore pénétré dans les campagnes.

Un soir le hodja s'en va tirer de l'eau au puits; il y voit l'image de la lune, et, croyant qu'elle y est tombée : Il faut, s'écrie le bouffon, tirer la lune de là sans retard. Nasr-Eddin prend alors une corde munie d'un crochet et la lance dans le puits. Elle s'accroche à une pierre. Il tire, la corde cède, le hodja tombe à la renverse et aperçoit alors la lune au ciel. « Dieu soit loué ! s'écrie-t-il; je me suis donné du mal, mais au moins la lune est remise à sa place. »

Cette facétie ne ressemble-t-elle pas à celles dont les gens d'un village français affublaient les paysans d'un bourg voisin pour leur faire pièce, quelque malice comme au XVIIIe siècle les plaisants de Dijon en contaient sur les habitants de Beaune ? A Paris, l'histoire de la lune rentrerait dans l'ordre de naïvetés à la Jocrisse, à qui les peintres de 1850 donnèrent une nouvelle vie en le débaptisant pour l'incarner dans la personne de Calino.

Les Turcs sourient volontiers de la poésie ampoulée, des rimes faciles qui n'ont pas de raison; c'est ce que démontre l'historiette suivante :

Le hodja était couché une nuit avec sa femme : — Holà, femme, s'écrie-t-il, lève-toi et allume la chandelle que j'écrive un vers qui m'est venu à l'esprit.

La femme obéit, allume la chandelle et donne à son époux l'encrier et le *qelam* (roseau à écrire).

Après que Nasr-Eddin a transcrit son vers, sa femme lui demande de lui en donner connaissance. — Voilà, dit le hodja :

Entre une feuille verte et une poule noire s'est placé un nez rouge.

La feuille verte, la poule noire, le nez rouge ! La raillerie ne tombe-t-elle pas en plein, à Constantinople comme à Paris, sur ces enragés poètes coloristes qui tiennent plus pour les mots que pour les sentiments, s'imaginant que le papier est une palette comme la plume est un pinceau, et que le côté matériel des choses doit l'emporter sur le côté moral.

Une autre histoire de Nasr-Eddin ne manque ni de trait ni de finesse.

Un paysan arrive un jour chez le hodja et lui fait présent d'un lièvre. On le reçoit cordialement, et du lièvre on fait une soupe. La semaine suivante, des individus viennent solliciter l'hospitalité : — Qui êtes-vous? demande le hodja. — Nous sommes les voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre.

A quelque temps de là une troupe de gens se présente encore. — Qui êtes-vous? demande Nasr-Eddin à l'un d'eux. — Nous sommes les voisins des voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre. — Soyez les bienvenus. »

Le hodja offre à chacun d'eux une tasse pleine d'eau claire. Les gens le regardent avec étonnement. — Ceci, dit Nasr-Eddin, est la sauce de la sauce du lièvre.

On trouverait certainement dans Scarron des traits qui offriraient quelques rapports avec ce rafraîchissement homéopathique.

Le conte suivant est d'un autre ordre : plus matrimonial et plus intime, il rappelle les pratiques de régularité d'alcôve qui ont excité la verve de Sterne dans le fameux premier chapitre du *Tristram Shandy*.

Un matin, le hodja et sa femme tombèrent d'accord qu'ils rempliraient le devoir conjugal tous les vendredis. La chose bien arrêtée : — Comment, avec mes nombreuses occupations, dit Nasr-Eddin, me rappellerai-je ce jour? — Chaque semaine, répond la femme, je mettrai ton turban sur la grande armoire; tu verras de la sorte que le vendredi est venu.

Certain jour, qui n'était pas un vendredi, la femme, ayant le diable en tête, posa, sans plus tarder, le turban sur l'armoire. — Mais, dit le hodja, ce n'est point aujourd'hui vendredi? — Si fait, répond la femme. — Eh bien! réplique Nasr-Eddin, il faudra alors que, dans cette maison, du vendredi ou de moi, l'un attende l'autre[1].

Ces plaisanteries du hodja sont réellement populaires chez les Turcs de toute classe; aussi en a-t-on donné mainte édition à Constantinople, à Boulaq, à Smyrne, et on les réimprime encore, comme il n'y a pas encore cinquante ans on imprimait sans relâche dans la *Bibliothèque bleue* les *Facétieuses rencontres de Verboquet* et les *Propos gaillards du baron Grattelard*[2]. C'est la même veine, le même courant « gaulois ».

Et maintenant ne sourions pas trop de la gravité des Turcs, de leur flegme, de leur kief, et ne nous représentons pas plus « avancés » que nous ne le sommes. A s'en rapporter à cette piste populaire, si simple et si naïve qu'elle paraisse, on pourrait presque constater que la Turquie est seulement en arrière d'un demi-siècle.

Mais si je consulte les proverbes de cette nation, je trouve dans la race

1. Les *Plaisanteries de Nasr-Eddin Hodja*, traduites du turc par J. Decourdemanche. Paris, Leroux, 1876. In-18.

2. Sur ces livres à l'usage des paysans voir Nisard : *Histoire des livres populaires*. Paris, Dentu, 1864. 2 vol. in-18.

ottomane, dans le génie osmanli, des traits moraux à foison dont quelques-uns sont empreints d'une profonde connaissance des hommes :

Demander à l'avare, c'est creuser dans la mer.
Ce qui croît vite meurt vite.
L'érudition n'est pas plus la science que les matériaux ne sont l'édifice.
Il y a des paroles qui ressemblent à des confitures salées.
Je n'en sais rien, je n'ai rien vu; voilà la meilleure des preuves.
Prends l'étoffe d'après la lisière et la fille d'après sa mère[1].

Ces proverbes, pour la plupart d'une haute moralité, n'ont pas certes la joyeuseté de ceux que débite Sancho Pança, et l'étranger qui les lirait ne se ferait pas une idée complète du caractère national ottoman, s'il n'y joignait le petit volume des plaisanteries de Nasr-Eddin le hodja; mais, outre l'amour de la bouffonnerie, les Turcs ont le sens du comique, du haut comique qui s'allie si bien avec la pénétration des choses, avec la gravité.

Qui possède plus ce sens que Molière dont certaines paroles frappent sur l'esprit du spectateur comme sur un timbre qui en redit l'éternelle vérité ? Aussi est-ce à juste titre que les Turcs ont reconnu Molière comme type de ce profond bon sens des masses dans les nations civilisées. En traduisant Molière, les Turcs ont été les premiers du monde oriental à apprécier cette haute puissance intellectuelle. Et lorsqu'on s'inquiète de la race ottomane et qu'on veut pénétrer son esprit, n'est-il pas permis de regarder avec quelque orgueil national la comédie de *Sganarelle*, et autres du même maître qui font circuler en Turquie l'esprit français dans ce qu'il a de sain, de sincère et de loyal ?

II

CARAGUEUZ.

Croquis d'ensemble.

Il est un autre bouffon plus populaire encore que Nasr-Eddin. On l'appelle Caragueuz, en turc : l'homme à l'œil noir. Caragueuz ne perd pas son temps en ingénieuses reparties comme le hodja; agissant plus que parlant, il est le personnage principal dans des baraques d'ombres chinoises où il remplit un rôle qu'on peut comparer à celui de notre triomphant Polichinelle; mais en regard de Caragueuz, Polichinelle est naïf, et il faut se rappeler quelques-unes des apostrophes gaillardes du Mayeux de la Restauration pour s'en faire une idée. Pour donner une idée complète des agissements de Caragueuz la langue latine est trop claire, la langue grecque manque de voiles et la langue turque serait nécessaire.

Ce bouffon, à qui j'essaye de faire les honneurs d'une monographie, ne le mérite guère, quoique, la lance en arrêt comme un paladin entrant en lice, il

1. Voir *Quelque six mille proverbes*, par le Père Ch. Cahier. Julien Lanier, 1856. In-18.

chante sans cesse victoire. Aussi ai-je longtemps résisté à me faire son biographe (on le verra par la date de mes correspondances avec de savants orientalistes).

Il est des époques où le sadisme et le sotadisme, affichant presque publiquement leurs immondes principes, forcent à attendre qu'un pareil courant soit tari.

— Une idée morale s'échappe-t-elle des actes de Caragueuz?

— Caragueuz peut-il être considéré comme un personnage mythique?

— Un homme occupant d'importantes fonctions dans l'État se serait-il incarné, grâce à l'esprit populaire, dans une représentation de fantoche fictif?

— Quel intérêt l'érudition a-t-elle à exhumer un tel bouffon?

— Caragueuz compte-t-il des ancêtres?

— Lui connaît-on des émules, des similaires, des successeurs ?

— Si Caragueuz a une importance quelconque, pourquoi la science a-t-elle attendu jusqu'ici pour retracer la vie, le caractère, les mœurs d'un être si dissolu ?

— Caragueuz s'est-il amendé avec les progrès de la civilisation ?

— L'esprit occidental peut-il aujourd'hui donner une idée des hardiesses du monde oriental archaïque ?

Telles sont les questions que maintes fois je me suis posées avant d'ouvrir au bouffon les portes du Panthéon de la caricature que je m'étais juré de laisser fermées. Plus d'une fois je regardais, non sans appréhensions, le dossier de documents que j'avais recueillis depuis une dizaine d'années sur Caragueuz. Poussé par les curieux à donner corps à ces études, je me décide à jeter ma récolte dans le tonneau des Danaïdes de l'érudition; elle disparaîtra avec tant d'autres si son passage ne vaut pas la peine d'être signalé.

III

ORIGINES DE CARAGUEUZ.

Son nom. — Sa biographie.

Une des qualités indispensables au chercheur est de s'assurer tout d'abord des portes auxquelles il convient de frapper. On ne peut tout savoir; il est même dangereux d'emmagasiner trop de connaissances dans le cerveau; c'est un entassement d'où les faits ne sortent qu'avec peine. La modestie, la bonne volonté, le désir de s'instruire, valent mieux; il est bien rare qu'en s'adressant à un véritable savant, il ne s'empresse de partager la desserte de ses connaissances avec celui qui a vraiment le désir de s'instruire.

C'est ce qui m'est arrivé dans ces études d'orientalisme où j'étais des plus novices; mon désir à peine exprimé, divers savants sont venus à mon aide, et particulièrement M. A. Cherbonneau, l'honorable directeur du collège oriental d'Alger, homme d'esprit, ce qui ne gâte rien même dans les matières ardues.

Appelé en Algérie depuis la conquête, curieux des usages et mœurs populaires, M. Cherbonneau répondait on ne peut mieux à mes désirs. Une longue correspondance s'engagea entre nous, plus particulièrement pour ce qui concerne Caragueuz et son théâtre à Alger; mais de l'ensemble des lettres qu'on lira dans la seconde partie de ces études se dégagent quelques notes intéressantes sur les origines du bouffon turc.

Karakouche, dont le nom signifie, en langue turque, oiseau noir, est la caricature de Boha-eddine, l'un des principaux ministres du grand Saladin. Comment s'est-il fait qu'un personnage distingué par ses qualités administratives, investi de la préfecture du Caire et sincèrement dévoué à la gloire de l'islamisme pendant le cours de sa carrière, ait été travesti en fantoche grotesque? Comment la parodie de ses actes publics, de sa gestion politique, a-t-elle pu donner lieu aux exhibitions obscènes qui égayent les soirées du Ramadan? Le polygraphe Soyouthi nous le dit : Lorsque le sultan Saladin se rendit indépendant en Égypte, c'est-à-dire en 571 (de J.-C., 1175), il décréta que la capitale serait defendue par une citadelle et une enceinte fortifiée. Le préfet, auquel incombait le soin de faire exécuter ces travaux, fut obligé de sacrifier tous les établissements compris dans le plan adopté. Des mosquées, des tombeaux, des maisons particulières tombèrent sous la pioche des ouvriers. On vit même une partie des remparts envahir les jardins de plaisance, si chers aux habitants des villes. Si la destruction des sanctuaires et la profanation des tombes soulevaient l'indignation des âmes pieuses, le mécontentement des propriétaires ne connut plus de bornes. Les indemnités offertes par l'autorité supérieure représentaient à peine la valeur des matériaux. En présence de tant d'habitudes dérangées, de tant d'intérêts lésés, il fallait une vengeance. Les beaux esprits lancèrent des épigrammes en vers, se contentant de ridiculiser le préfet démolisseur. Mais le peuple alla plus loin. Son imagination, sœur de la brutalité, métamorphosa le fonctionnaire abhorré en fanfaron cynique, et lui fit jouer le principal rôle dans un drame inepte.

Telle est donc l'origine que l'on peut assigner aux farces de Karakouche, d'après le manuscrit arabe, intitulé : *El-Fachouche* [1].

Il me paraît utile, avant d'étudier la personnalité du bouffon, de bien fixer l'orthographe de son nom pour le faire figurer sur les registres de l'état civil de la caricature.

Les auteurs anciens, les voyageurs l'écrivent tantôt *Caragoz*, *Caraguz* [2], *Caragueuz* lorsqu'il s'agit du personnage à Constantinople; en Algérie, on l'appellerait plus volontiers *Karakeuch, Karakouch, Garagouss,* et lui-même, M. A. Cherbonneau, varie sur l'orthographe du nom dans ses diverses lettres.

Je proposerai, pour ne pas établir de confusion dans ces études, d'adopter définitivement l'orthographe de Caragueuz, qui est un nom turc composé de *gueuz* (œil), et de *cara* (noir).

Suivant une version qui se trouve citée dans l'*Histoire de l'Empire ottoman,* par de Hammer, ce fut sous l'administration de Hadj Aiwaz, vizir de Mourad II (Amurat II), c'est-à-dire à partir de l'année 1421, que s'introduisit dans le jeu des ombres chinoises, en usage parmi les Turcs, le rôle d'un per-

1. Lettre de M. Cherbonneau. Alger, 16 février 1876.

2. « Caragoz ou Caraguz, en turc, *les yeux noirs,* surnom d'un Beghlerbeg de Natolie, que nos historiens appellent Laragossa, qui fut empalé auprès de Kutaige, et de Cara Hissar, par Schah Culi, l'an 915 de l'hégire, sous le règne de Bajazet second, empereur des Turcs. » (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale,* la Haye, 1767.)

sonnage débitant avec emphase des vers persans et des tirades arabes : sorte de pédant, barbouillé de sentences, qu'on appela le philosophe comique. A côté de lui figuraient Caragueuz et Loblob, qui ont un air de famille avec Polichinelle et Arlequin.

Mon ami M. Victor Langlois, le savant voyageur et archéologue trop tôt enlevé à la science, m'écrivait de son côté :

Voici une note sur l'origine du personnage de Caragueuz que je trouve dans un historien arabe : « Le ministre de Saladin (le célèbre sultan d'Égypte et de Syrie à l'époque des Croisades) avait nom Caragueuz. Ce ministre était le favori du sultan et occupa même la charge de grand vizir en Égypte. On lui attribue l'honneur d'avoir fait creuser le puits de Joseph et d'avoir élevé la citadelle qui a commencé l'enceinte du Caire. » C'était un petit homme, bossu, grotesque. Son nom fut donné au personnage lascif et ridicule qui est le Polichinelle des musulmans, et dont la verve sert à égayer les badauds sur les places publiques. C'est le personnage le plus spirituel de la scène orientale, mais aussi le plus ordurier. »

De ces quelques documents, si peu concordants qu'ils soient, on peut inférer qu'un haut fonctionnaire, surnommé *Caragueuz*, en raison du développement de ses yeux noirs, fut mis très en vue par les actes de son administration en Turquie, et que le peuple en fit un personnage légendaire. Dans ce pays de beaux yeux, même chez les hommes, le grand dignitaire se faisait remarquer par un regard particulièrement brillant. Les masses se prennent à ces détails physiques. Peut-être, comme dans la version de Victor Langlois, le fonctionnaire avait-il l'esprit plaisant, fécond en reparties ; peut-être était-il disgracié de la nature, une sorte d'Ésope dont la bosse faisait encore ressortir la malice.

Le peuple de tous les pays est curieux à suivre dans son travail de statuaire inconscient qui lui sert à modeler certaines figures. Ce sont des coups de pouce brutaux qu'il imprime dans l'expression de ses maquettes, naïves ou grotesques. Ces personnages, le peuple les déforme le plus souvent, on pourrait presque dire *par reconnaissance* de la gaieté qu'ils inspirent. J'explique mon idée en prenant deux noms dont le premier se rapporte plus particulièrement au sujet actuel : Roquelaure, Marlborough.

L'un est un bouffon cynique, dont les aventures plus que gaillardes étaient consignées dans de petits livres à l'usage des laquais du XVIIIe siècle ; ses récits, empreints d'un gros sel de cuisine, ont passé dans la plupart des mains des paysans français, grâce à la popularité de la *Bibliothèque bleue*. Qu'était-ce en réalité que le duc de Roquelaure ? Un officier supérieur réputé par sa bravoure. Lieutenant général, il fut blessé au siège de Bordeaux ; le roi le nomma gouverneur de la Guyenne en 1676. Les chroniqueurs disent bien que ses coups de langue valaient ses coups d'épée ; mais le peuple ne s'est préoccupé que de sa première qualité.

Lui aussi Marlborough fut un grand capitaine, un habile diplomate. Pendant trente ans, par de rudes croupières, il s'opposa aux conquêtes de Louis XIV. De ses actes, reste la ballade enfantine : *Mort et convoi de l'invincible Marlborough*. Gœthe, voyageant en France, parle avec impatience de cette rage de *mironton, mirontaine*, qui était revenue à la mode par la nourrice du Dauphin, au XVIIIe siècle ; car les nourrices avaient conservé pieusement la ballade. Jusqu'à l'âge de sept ans, et encore aujourd'hui, l'enfant est élevé avec la complainte

de Marlborough: c'est un nom qui reste fixé pour la vie à ce tendre cerveau et que rien ne saurait effacer.

De tels exemples pourraient être cités à foison. J'estime que Caragueuz peut entrer, pour les mêmes raisons, dans la nécropole particulière qui contient les cendres de Roquelaure et de Marlborough. Combien de grands esprits ont-ils rêvé de figurer dans cet Élysée où l'arrivant est accueilli dès l'entrée par des figures de bonne humeur?

IV

LE RÉPERTOIRE DE CARAGUEUZ

à Constantinople et à Stamboul.

J'arrive au chapitre le plus épineux de ma tâche, et je l'ai longtemps tenu en charte privée, craignant de ne jamais le traiter avec assez de délicatesse. Caragueuz est un abîme de perversités; aussi la plupart des voyageurs qui ont écrit sur la Turquie s'empressèrent-ils de côtoyer prudemment l'abîme. Attirés par un spectacle aussi étrange que certaines peintures licencieuses de vases antiques, si ces touristes ne détournaient pas absolument les yeux, leurs plumes se refusaient à analyser les farces dans lesquelles Caragueuz l'ithyphallique montre sa trop virile parenté avec les satyres escortant de nobles figures sur les vases à fond noir de la Grande Grèce.

Peut-être Caragueuz, dans l'origine, fut-il une sorte de symbole d'agent de la reproduction; comme Priape, peu à peu, il finit par tourner au grotesque, et son extravagant appareil masculin dont il se montrait aussi vain que l'est un capitan espagnol de sa colichemarde fut traité avec une irrévérence motivée par ses hâbleries de Falstaff.

Il faut ajouter toutefois que les exercices de Caragueuz ne sont tolérés en Turquie qu'une fois par an, pendant les fêtes du Ramazan, c'est-à-dire après un mois de jeûnes et de privations de toute espèce. Or la nature reprend violemment ses droits après de telles abstinences, de pareilles continences, et, sans remonter jusqu'à la fête de l'Ane en France, à cette messe burlesque qui se chantait au XVIe siècle dans les cathédrales et aux scènes licencieuses profanant les voûtes sacrées, tout voyageur qui s'est trouvé mêlé à une kermesse en Hollande n'a-t-il pas été étonné de la débandade de mœurs qui, il y a une vingtaine d'années encore, se produisait en pleine rue? L'homme, quoi qu'il fasse, tient de la bête; à l'heure où le manque de compression des passions se fait sentir, ses appétits sensuels font éclater la chaudière. Peut-être pourrait-on expliquer ainsi l'excessive liberté momentanée laissée à Caragueuz par un peuple réfléchi, dont les proverbes que je citais plus haut dénotent un fond de haute morale.

J'ai lu au sujet de Caragueuz les récits des voyageurs, des hommes politiques, des poètes et des humoristes; autant qu'il m'a été possible, j'ai recueili certaines observations d'écrivains étrangers; les uns affichent une sorte de

collet-monté, les autres montrent quelque tolérance. De l'ensemble de ces documents, j'ai extrait les pages les plus caractéristiques, laissant à chacun son opinion; je n'interviendrai dans le débat pour le résumer qu'avec des considérants discrets, après que le lecteur lui-même aura pris parti.

Alors que la plupart des orientalistes et des voyageurs reculaient à l'idée d'analyser le théâtre de Caragueuz, effarouchés par une virilité à la Gargantua, il était réservé à un humoriste français de saisir le phénomène par les cornes, de tout dévoiler, de ne rien cacher, de tout dire et de ne rien dire qui pût blesser nos yeux non plus que nos oreilles; mais il fallait une extrême souplesse de langage, une grande délicatesse de ton, et, grâce à Gérard de Nerval [1], nous possédons un Caragueuz presque complet, plus ingénieux que le grossier Ulenspiegel, et le bouffon par excellence d'une nation à qui, pour ma part, je ne ferai pas plus un crime de sa populaire invention priapique, que je ne rends Louis XV responsable des facéties gaillardes du duc de Roquelaure.

De même que Sterne, avec lequel il n'est pas sans certains rapports, Gérard de Nerval étudia la Turquie comme l'auteur du *Voyage sentimental* avait étudié la France.

Ne me parlez pas de ces écrivains descriptifs qui, d'un pays, ne voient que les murailles et en donnent des reliefs sans doute soigneusement travaillés, mais moins visibles qu'un croquis de peintre. Pour étudier un peuple, ses mœurs, ses coutumes, il faut s'être mêlé à la vie habituelle, y avoir aimé. La femme d'une nation étrangère en apprend plus que beaucoup de livres. Telle fut la façon de voyager de Sterne, telle celle de Gérard, et encore entra-t-il plus profondément dans la civilisation orientale que l'humoriste anglais n'avait pénétré dans la vie parisienne.

Dans son curieux livre sur la Turquie, appelé à rester, Gérard, curieux des choses populaires, ne pouvait oublier Caragueuz; sur ses actes répréhensibles il a jeté une gaze légère, et, quoique la citation soit développée, il est bon de la donner entièrement, car, à en changer les termes pour l'analyser, on risquerait de remplacer par de lourdes touches effrontées ce que le bon Gérard a rendu avec la bonhomie de La Fontaine.

C'est à Stamboul, pendant les fêtes du Ramazan, que l'humoriste vit jouer, sur la place du Sérasquier, la pièce annoncée au dehors par un transparent portant en grosses lettres :

CARAGUEUZ

VICTIME DE SA CHASTETÉ.

Il y avait peu de femmes et d'hommes dans la baraque, mais beaucoup d'enfants de diverses conditions, amenés par des esclaves et des serviteurs.

La salle étant suffisamment garnie, des musiciens placés dans une haute galerie firent entendre une sorte d'ouverture. En même temps un des coins de la pièce s'éclairait tout à coup. Une gaze blanche transparente, encadrée d'ornements en festons, indiquait l'endroit où allaient se mouvoir les ombres chinoises. Les lumières qui éclairaient d'abord la salle étant éteintes, un cri joyeux retentit de tous côtés lorsque l'orchestre se fut arrêté. Un silence se fit ensuite;

1. *Voyage en Orient*, par Gérard de Nerval. Paris, Charpentier, 1862. 2 vol. in-18.

puis on entendit derrière la toile un retentissement pareil à celui de morceaux de bois tournés qu'on secouerait dans un sac. C'étaient les marionnettes qui, selon l'usage, s'annonçaient par ce bruit accueilli avec transport par les enfants.


Caragueuz [1].

Aussitôt un spectateur, un compère probablement, se mit à crier à l'acteur chargé de faire parler les marionnettes :

— Que nous donneras-tu aujourd'hui ?

— Cela est écrit au-dessus de la porte pour ceux qui savent lire.

— Mais j'ai oublié ce qui m'a été appris par le *hodja*...

— Eh bien! il s'agit ce soir de l'illustre Caragueuz, victime de sa chasteté.

— Comment pourras-tu justifier ce titre ?

— En comptant sur l'intelligence des gens de goût, et en implorant l'aide d'Ahmad aux yeux noirs [2].

— Tu parles bien, reprit l'interlocuteur; il reste à savoir si cela continuera!

— Sois tranquille, répondit la voix qui partait du théâtre; mes amis et moi nous sommes à l'épreuve des critiques.

Après ce prologue qui, par sa naïveté, n'est pas sans rapports avec les farces de l'ancien théâtre français, l'orchestre reprit; puis fut ajustée derrière la gaze une décoration représentant une place de Constantinople, avec une fontaine et des maisons sur le devant. Ensuite défilèrent successivement un cavas, un chien, un porteur d'eau, et autres personnages mécaniques dont les vêtements avaient des couleurs fort distinctes, et qui n'étaient pas de simples silhouettes comme dans nos ombres chinoises.

Bientôt l'on vit sortir d'une maison un Turc, suivi d'un esclave, qui portait un sac de voyage. Il paraissait inquiet, et, prenant tout à coup une résolution, il alla frapper à une autre maison de la place en criant :— Caragueuz! Caragueuz! mon meilleur ami, est-ce que tu dors encore?

Caragueuz mit le nez à la fenêtre, et à sa vue un cri d'enthousiasme résonna dans tout l'auditoire; puis, ayant demandé le temps de s'habiller, il reparut bientôt et embrassa son ami.

— Écoute, dit ce dernier, j'attends de toi un grand service; une affaire importante me force d'aller à Brousse. Tu sais que je suis le mari d'une femme fort belle; je t'avouerai qu'il m'en coûte de la laisser seule, n'ayant pas grande confiance dans mes gens... Eh bien! mon ami, il m'est venu cette nuit une idée : c'est de te faire le gardien de sa vertu. Je sais ta délicatesse et l'affection profonde que tu as pour moi; je suis heureux de te donner cette preuve d'estime


Acteur habillé en danseuse.

— Malheureux! dit Caragueuz, quelle est ta folie! regarde-moi donc un peu!

— Eh bien ?

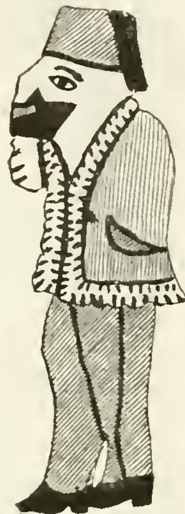
1. Cette vignette et les suivantes sont des fac-similés réduits d'après des marionnettes turques.

2. Ahmad, nom familier que les fidèles donnent à Mahomet.

— Quoi! tu ne comprends pas que ta femme, en me voyant, ne pourra pas résister au besoin de m'appartenir?

— Je ne vois pas cela, dit le Turc; elle m'aime, et si je puis craindre quelque séduction à laquelle ma femme se laisse prendre, ce n'est pas de ton côté, mon pauvre ami, qu'elle viendra; ton honneur m'en répond d'abord... et ensuite... Ah! par Allah! tu es singulièrement bâti!.... Enfin, je compte sur toi.

Le Turc s'éloigne. — Aveuglement des hommes! s'écrie Caragueuz. Moi! singulièrement bâti! dis donc : trop bien bâti, trop beau, trop séduisant, trop dangereux!



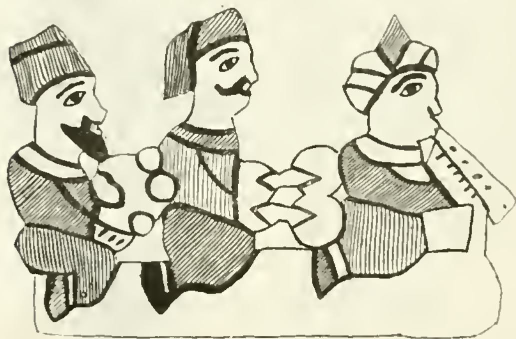
Le sultan Abdul-Aziz.

— Enfin, dit-il en monologue, mon ami m'a commis à la garde de sa femme; il faut répondre à cette confiance. Entrons dans la maison comme il l'a voulu, et allons nous établir sur son divan... O malheur! Mais sa femme, curieuse comme elles sont toutes, voudra me voir... et du moment que ses yeux se seront portés sur moi, elle sera dans l'admiration et perdra toute retenue. Non! n'entrons pas... restons à la porte de ce logis comme un spahi en sentinelle. Une femme est si peu de chose... et un véritable ami est un bien si rare!

Cette phrase excita une véritable sympathie dans l'auditoire masculin du café; elle était encadrée dans un couplet, ces sortes de pièces étant mêlées de vaudevilles, comme beaucoup des nôtres.

Quant à Caragueuz, à travers la gaze légère qui fondait les tons de la décoration et des personnages, il se dessinait admirablement avec son œil noir, ses sourcils nettement tracés et les avantages les plus saillants de sa désinvolture. Son amour-propre, au point de vue des séductions, ne paraissait pas étonner les spectateurs.

Après son couplet, il sembla plongé dans ses réflexions. Que faire? se dit-il : veiller à la porte, sans doute, en attendant le retour de mon ami... Mais cette femme peut me voir à la dérobée par les *moucharabys* (jalousies). De plus, elle peut être tentée de sortir avec ses esclaves pour aller au bain... Aucun mari, hélas! ne saurait empêcher sa femme de sortir sous ce prétexte... Alors elle pourra m'admirer à loisir... O imprudent ami! pourquoi m'avoir donné cette surveillance?



Musiciens de la troupe de Caragueuz.

Ici, la pièce tourne au fantastique. Caragueuz, pour se soustraire aux regards de la femme de son ami, se couche sur le ventre, en disant : — J'aurai l'air d'un pont...

Il faudrait se rendre compte de sa conformation particulière pour comprendre cette excentricité. On peut se figurer Polichinelle posant la bosse de son ventre comme une arche, et figurant le pont avec ses pieds et ses bras. Seulement, Caragueuz n'a pas de bosse sur les épaules.

Passe une foule de gens, des chevaux, des chiens, une patrouille, puis enfin un *arabas* traîné par des bœufs et chargé de femmes. L'infortuné Caragueuz se lève à temps pour ne pas servir de pont à une aussi lourde machine.

Une scène plus comique à la représentation que facile à décrire succède à celle où Caragueuz, pour se dissimuler aux regards de la femme de son ami, a voulu *avoir l'air d'un pont*. Il faudrait, pour se l'expliquer, remonter au comique des *atellanes*

latines. Dans cette scène, d'une excentricité qu'il serait difficile de faire supporter chez nous, Caragueuz se couche sur le dos et désire avoir l'air d'un pieu.

La foule passe et chacun se dit : « Qui a planté là ce pieu? il n'y en avait pas hier. Est-ce du chêne, est-ce du sapin?

Arrivent des blanchisseuses, revenant de la fontaine, qui étendent du linge sur Caragueuz. Il s'aperçoit avec plaisir que sa supposition a réussi. Un instant après, on voit entrer des esclaves menant des chevaux à l'abreuvoir; un ami les rencontre et les invite à entrer dans une galère (sorte de cabaret) pour se rafraîchir; mais où attacher les chevaux? « Tiens, voilà un pieu »; et on attache les chevaux à Caragueuz.

Bientôt des chants joyeux, provoqués par l'aimable chaleur du vin de Ténédos, retentissent dans le cabaret. Les chevaux, impatients, s'agitent. Caragueuz, tiré à quatre, appelle les passants à son secours et démontre douloureusement qu'il est victime d'une erreur. On le délivre et on le remet sur pied.

En ce moment, l'épouse de son ami sort de la maison pour se rendre au bain. Caragueuz n'a pas le temps de se cacher, et l'admiration de cette femme éclate par des transports que l'auditoire s'explique à merveille.

— Le bel homme! s'écrie la dame; je n'en ai jamais vu de pareil.

— Excusez-moi, *hanoum* (madame), dit Caragueuz toujours vertueux, je ne suis pas un homme à qui l'on puisse parler... Je suis un veilleur de nuit, de ceux qui frappent avec leur hallebarde pour avertir le public s'il se déclare quelque incendie dans le quartier.

— Et comment te trouves-tu là encore à cette heure du jour?

— Je suis un malheureux pécheur... Quoique bon musulman, je me suis laissé entraîner au cabaret par des *giaours*. Alors, je ne sais comment on m'a laissé mort-ivre sur cette place... Que Mahomet me pardonne d'avoir enfreint ses prescriptions!

— Pauvre homme... Tu dois être malade... Entre dans la maison, tu pourras y prendre du repos. »

Et la dame cherche à prendre la main de Caragueuz en signe d'hospitalité.

— Ne me touchez pas, *hanoum!* s'écrie ce dernier avec terreur... Je suis impur!... Je ne saurais du reste entrer dans une honnête maison musulmane; j'ai été souillé par le contact d'un chien.

Pour comprendre cette supposition héroïque qu'élève la délicatesse menacée de Caragueuz, il faut savoir que les Turcs, bien que respectant la vie des chiens, et même les nourrissant au moyen de fondations pieuses, regardent comme une impureté de les toucher ou d'être touchés par eux.

— Comment cela est-il arrivé? dit la dame.

— Le ciel m'a puni justement; j'avais mangé des confitures de raisin pendant mon affreuse débauche de cette nuit; quand je me suis réveillé là sur la voie publique, j'ai senti avec horreur qu'un chien me léchait le visage... Voilà la vérité! Qu'Allah me pardonne! »

De toutes les suppositions qu'entasse Caragueuz pour repousser les avances de la femme de son ami, celle-là paraît être la plus victorieuse.

— Pauvre homme! dit-elle avec compassion; personne, en effet, ne pourra te toucher avant que tu aies fait cinq ablutions d'un quart d'heure chacune, en récitant des versets du Coran. Va-t'en à la fontaine, et que je te retrouve ici quand je reviendrai du bain.

— Que les femmes de Stamboul sont hardies! s'écrie Caragueuz, resté seul. Sous ce feredjé qui cache leur figure, elles prennent plus d'audace pour insulter à la pudeur des honnêtes gens. Non, je ne me laisserai pas prendre à ces artifices, à cette voix mielleuse, à cet œil qui flamboie dans les ouvertures de son masque de gaze. Pourquoi la police ne force-t-elle pas ces effrontées de couvrir aussi leurs yeux?

Il serait trop long de décrire les autres malheurs de Caragueuz. Le comique de la scène consiste toujours dans cette situation de la garde d'une femme confiée à l'être qui semble la plus complète antithèse de ceux auxquels les Turcs accordent ordinairement leur confiance.

La dame sort du bain et retrouve de nouveau à son poste l'infortuné gardien de sa vertu, que divers contretemps ont retenu à la même place; mais elle n'a pu s'em-

pêcher de parler aux autres femmes, qui se trouvaient au bain avec elle, de l'inconnu si beau et si bien fait qu'elle a rencontré dans la rue. De sorte qu'une foule de baigneuses se précipitent sur les pas de leur amie. On juge de l'embarras de Caragueuz en proie à ces nouvelles Ménades.

La femme de son ami déchire ses vêtements, s'arrache les cheveux et n'épargne aucun moyen pour combattre sa rigueur. Caragueuz va succomber..., lorsque tout à coup passe une voiture qui sépare la foule. C'est un carrosse dans l'ancien goût français, celui d'un ambassadeur. Caragueuz se rattache à cette dernière chance; il supplie l'ambassadeur franc de le prendre sous sa protection, de le laisser monter dans sa voiture pour pouvoir échapper aux tentations qui l'assiègent. L'ambassadeur descend; il porte un costume fort galant : chapeau à trois cornes posé sur une immense perruque, habit et gilet brodés, culotte courte, épée en verrouil; il déclare aux dames que Caragueuz est sous sa protection, que c'est son meilleur ami... Ce dernier l'embrasse avec effusion et se hâte de monter dans la voiture qui disparaît, emportant le rêve des pauvres baigneuses.

Le mari revient et s'applaudit d'apprendre que la chasteté de Caragueuz lui a conservé une femme pure. Cette pièce est le triomphe de l'amitié.

Avant Gérard de Nerval, aucun écrivain n'avait donné d'analyses de scenarios du théâtre de Caragueuz; c'est pourquoi il a fallu citer ce fragment de chapitre malgré son développement. En pareil cas les objurgations pudiques des voyageurs ne suffisent pas pour caractériser un tel personnage. Quand vous me parlez des libertés que prenait Aristophane avec son public, des scènes provocantes de *Lysistrata,* vous jetez le vague dans mon esprit, vous outrepassez le but en évoquant des visions aphrodisiaques. C'est là qu'au contraire triomphe l'humoriste; grâce à la délicatesse de sa touche il dissimule, par des mots français, les côtés scabreux d'un sujet qu'on eût pu croire inexprimable. On pourrait mettre le livre de Gérard sur l'Orient dans les mains d'une jeune fille; un jeune homme lira le chapitre de Caragueuz sans que sa pudeur soit alarmée.

Non pas qu'il soit nécessaire de s'appesantir sur ces scènes ou de les donner comme modèles. Actuellement nous avons dépassé le but; des natures grossières, spéculant sur le scandale, mettent en circulation des mots qui ne semblent jamais assez pimentés pour rendre d'obscènes situations. Une mode, dont heureusement se dégoûtera l'esprit français, quand le public aura reconnu que, sous prétexte de *documents humains,* des écrivains, sans conscience et sans respect de leur plume, battent monnaie en se fondant sur les instincts les plus bas de l'homme, et en mettant de gros numéros voyants sur la couverture d'écrits qu'on pourrait appeler des romans de tolérance.

Caragueuz, tout lubrique qu'il soit, a pour lui une sorte de naïveté populaire orientale dont il faut tenir compte. L'exposer, ainsi que je le fais, en dehors du cadre des mœurs et des institutions turques, lui donne une saillie démesurée. Aussi M. Charles Rolland a-t-il pu dire[1] :

Je viens d'assister à la représentation du Polichinelle turc, Caragueuz, l'*homme aux yeux noirs.* J'en suis sorti stupéfait, consterné, dirais-je, pour peindre mieux mes impressions. Sans doute, un vif intérêt m'attire vers toute scène révélant les secrets des mœurs indigènes, et je n'eus jamais occasion pareille de soulever des voiles qui

1. *La Turquie contemporaine. Hommes et choses,* par M. Ch. Rolland, ancien représentant du peuple. Paris, Pagnerre, 1854. In-8°.

se déroulent rarement devant des regards européens. Mais l'indignation a éteint en moi la joie de ma découverte, et j'aimerais mieux avoir continué d'ignorer l'absence de pudeur où végètent encore des millions d'âmes dans l'empire le plus civilisé de l'Orient.

Si repoussant qu'il soit, il n'est pas permis cependant de passer sans l'étudier à fond devant l'excentricité d'un tel spectacle. Cette pièce consacrée par la tradition, ce mélange d'impudicités dégoûtantes et de mordantes railleries, est presque la seule manifestation du génie populaire en Turquie, et son unique création théâtrale. Caragueuz, d'ailleurs, cette difformité d'âme et de corps, ce grotesque Ottoman au nez et au menton crochus, aux instincts immondes, cache sous son cynisme une étrange perspicacité pour deviner jusqu'où s'étend la gangrène sociale, une singulière audace pour la mettre à nu, une verve terrible pour la flétrir. Combien de littératures ennoblies plus tard n'ont pas eu des origines plus chastes! Qu'on se rappelle seulement, pour ne pas s'écarter de notre propre histoire, Rabelais et toutes les souillures où il a vautré sa fable philosophique et son langage, soit par goût, soit pour obéir à la nécessité de son temps.

Au ton que prend M. Rolland avec Rabelais, on pressent une sorte de disciple de Lamartine qui n'admit que sur le tard, et alors que le chantre d'Elvire manquait d'autorité, la haute portée de certains chapitres du *Gargantua* sur l'éducation ; mais, comme le répertoire dramatique de Caragueuz ne renferme rien de pareil à ces admirables chapitres de Rabelais, on peut attribuer la virulente critique de M. Rolland à un sentiment d'excessive pudeur qu'un rien alarme.

Il est bon de dire qu'à son arrivée à Constantinople l'ancien représentant du peuple fut mis en relations, lors des fêtes officielles données par le sultan, avec Théophile Gautier, voyageant de compagnie avec Vivier, et qu'un homme politique ne pouvait tomber sur deux plus dangereux cicerones.

Je pressens que le poète et l'artiste se plurent à renforcer dans la chasteté de ses impressions M. Charles Rolland qui, n'étant pas de leur monde, devait être regardé par eux comme un simple Philistin.

C'est qu'ils ont leur façon de voir, de sentir, de s'exprimer, certains poètes, et surtout Théophile Gautier.

Quand il se trouvait en face de gens qu'il jugeait « candides », Théophile prenait plaisir à égrener tout un chapitre d'énormités troublantes et sarcastiques qui semblaient partir d'une foi robuste; il vous donnait à entendre que le marquis de Sade était un « pleutre innocent » et il poussait à l'extrême ses hyperboles, semblables à celles de nos enragés clubistes déclarant, sans sourciller, que Marat lui-même doit être considéré aujourd'hui comme un « bourgeois ». Soutenu d'ailleurs par la présence du musicien Vivier, le dernier mystificateur de notre époque, Théophile Gautier dut se complaire à troubler profondément la conscience de l'honnête représentant du peuple, qui crut avoir affaire à deux échappés de Sodome et de Gomorrhe.

Quelques jeunes Levantins avaient proposé à M. Rolland d'assister avec eux à cette comédie nationale dont, à s'en rapporter au voyageur, la police éloigne les chrétiens et surtout les étrangers. Vers dix heures un soir, la tête couverte de fez et sous l'apparence de phanariotes[1] attardés, M. Charles Rolland et ses compagnons se firent mener par un caïck à l'une des portes de la

1. Habitants d'un quartier de Stamboul, peuplé de Grecs, qui s'appelle le Phanar.

ville turque, fermée de nuit aux habitants de Péra. Les gardiens, trompés par le costume, laissèrent passer les voyageurs sans obstacle. Quelques minutes après, guidés par une musique de fifres, de tambourins et de guzlas, ils pénétraient dans une sorte de restaurant-café, servant d'antichambre à la salle plus vaste de la représentation. Mal éclairée par des quinquets fumeux, celle-ci avait des gradins dans le fond, et sur le devant des tabourets de bois et quelques chaises. Une soixantaine de personnes, dont moitié au moins se composait de petits garçons et de petites filles de six à dix ans, attendaient impatiemment qu'on achevât les préparatifs du spectacle.

Bientôt la pièce commença, et mes compagnons me la traduisant phrase par phrase, je n'en perdis presque pas une parole.

Dans un art si primitif, la loi des gradations ne saurait être observée. Du premier mot, l'auteur arrive au fait et mène rondement son intrigue. Caragueuz, en entrant en scène, chante les joies de l'amour, mais de l'amour tout matériel, et avec des détails techniques à scandaliser les plus tolérants. Puis, ses couplets finis, surviennent tour à tour diverses femmes qui se promènent : le harem d'un pacha, l'épouse d'un négociant, celle d'un saraf arménien, celle d'un laboureur, la fille d'un uléma. A leur aspect, le luxurieux s'enflamme; ses appétits brutaux se manifestent avec une évidence malhonnête qui met en joie toute l'assistance, même les plus petits enfants. Caragueuz essaye successivement de séduire chacune de ces belles; et après plus ou moins de feintes indignations, d'objections qui se radoucissent, de pourparlers où l'on décoche maint sarcasme lascif, toutes, hélas! finissent par capituler et consentir. Seulement, elles font leur prix; et quand le tentateur avoue n'avoir pas un para, elles s'éloignent èn colère, ou même lui font des niches de telle nature qu'il est impossible de les raconter. Rebuté de la sorte et d'autant plus affriandé, Caragueuz tâche de se consoler en se prouvant, dans un long monologue, à l'aide d'une foule de comparaisons bouffonnes, qu'il n'y a guère de distance de la brioche au pain bis, et que toutes les femmes se valent. Là-dessus il va frapper à la porte d'un lupanar. Arrivant les mains vides, il n'y est pas mieux accueilli : malgré ses prières, ses promesses et ses ruses, on le chasse nombre de fois. A la fin il se fâche et veut forcer la porte; mais on lâche sur lui un gros chien qui, dans un combat grotesque, le fait eunuque d'un coup de dent et s'enfuit. Atterré par son infortune, voilà le tapageur contraint, pour rattraper ce qu'il a perdu, d'accepter le rôle de pourvoyeur de la maison.

Alors s'ouvre la contre-partie de la revue féminine, et cette seconde moitié du drame est d'un comique bien supérieur à tout ce qui a précédé. Caragueuz va solliciter, les uns après les autres, un pacha, un uléma, un banquier, un négociant, un militaire, un derviche, un juif, un chrétien, un portefaix, etc. Tous résistent d'abord, et après les grandes raisons vagues tirées de la morale objectent leurs vrais motifs. C'est une curieuse satire du caractère typique des castes et des professions. Le pacha parle de sa dignité, l'uléma de sa considération, le banquier de son crédit, le juif suppute la dépense, et le marchand les risques qu'entraînerait la satisfaction de leurs vices. Rêvant d'autres voluptés, le derviche méprise de si vulgaires plaisirs. Peu à peu cependant les scrupules fléchissent devant l'éloquence burlesque, les paradoxes, les tableaux érotiques que déroule le séducteur : chacun se décide en se donnant à soi-même les justifications les plus burlesquement sophistiques. A la fin le lupanar se trouve rempli, et une dernière scène, scène muette et hideuse d'impudeur, montre l'intérieur des appartements. L'on retrouve tous les personnages contentant la passion qui les a conduits, et Caragueuz, restitué dans son premier état en récompense de ses services, remplissant les fonctions d'un Priape musulman.

En lisant cette analyse, on comprend « l'utilité » du bon écrivain, les ressources du vocabulaire dont il dispose, la finesse et la variété des tons de sa palette; c'est ce qui appelle au premier rang Gérard de Nerval l'humoriste,

quand M. Charles Rolland se traîne lourdement à l'arrière-garde. Gérard se garde bien d'effaroucher tout d'abord son lecteur en lui disant qu'il va l'entretenir de scènes scandaleuses « impossibles à raconter ». Avec bonhomie, il entre dans son récit, sans appuyer, imitant en cela les anciens conteurs. Sa plume ne fait qu'effleurer le sujet; celle de M. Charles Rolland, insuffisamment taillée, crache des invectives. L'auteur de *la Turquie contemporaine* ne semble pas se douter qu'il est des scènes, non pas impossibles, mais difficiles à bien raconter. Il emploie les mots sans les habiller suffisamment, et c'est pourquoi, son analyse devenant forcément crue par un manque d'équivalents qu'aurait pu lui fournir l'étude des bons auteurs, il éprouve quelque honte à raconter les dévergondages de Caragueuz; et, à son point de vue, il a raison.

Je ne suis pas d'une vertu bien farouche, ajoute le voyageur; mais j'avais le cœur soulevé. Ce qui m'affectait surtout, c'était de voir flétrir prématurément à ces turpitudes la chasteté, la sainteté de l'enfance. Ainsi, dans une contrée si religieuse et si morale à certains égards, des parents laissent, sans prendre garde, déflorer à huit ou dix ans l'imagination de leurs filles, la sainte ignorance s'envoler de leurs âmes, et peut-être la dépravation pousser ses premiers germes sous les excitations qui doivent naître de telles précocités! Je sais que ces funestes représentations durent seulement un mois par année; c'est un plaisir de carnaval. Mais faut-il donc au poison tant de temps pour pénétrer tout l'organisme?

On a parfois posé la question, à savoir si l'enseignement de Polichinelle jadis, de Guignol plus populaire aujourd'hui, n'a pas une conséquence fâcheuse sur l'entendement de l'enfant qui apprend, devant les baraques des Champs-Élysées, des choses que la morale réprouve, que le Code défend. Caragueuz est autrement dangereux que nos grotesques français. Devant un public presque entièrement composé d'enfants, il se livre à de telles saillies qu'on se demande quelle idée peuvent en garder plus tard les enfants devenus hommes.

J'admettrai volontiers, pour ma part, que l'excessif et l'énorme, avec leurs proportions démesurées, sont loin d'offrir le même danger que le réel et le simple. Si la diminution infinitésimale des choses fait paraître les êtres sans importance, le grandissement démesuré les classe dans des brumes fantastiques échappant à la fois aux lois de la nature et de l'art. L'homme, vu du haut d'un clocher de cathédrale, n'a guère plus de surface qu'une fourmi; une puce prend des proportions d'éléphant, par la puissance du microscope.

C'est par l'effet du même grandissement moral que Polichinelle peut battre sa femme, assommer le commissaire, rouer de coups les gendarmes et pendre jusqu'au diable qui apportait sa potence vengeresse pour y accrocher le bouffon subversif. Ainsi, pour Caragueuz: ce personnage à l'œil noir (on pourrait avec plus de raison l'appeler l'homme à la carabine) peut fusiller à sa manière hommes, femmes, enfants, juifs et juives, gens du commun et gens au pouvoir. L'enfant pressent que « tout cela n'est pas vrai ». Et le renversement des choses naturelles, l'enfant en a ou en aura la conscience, rien qu'en regardant autour lui dans la rue, dans la maison. Polichinelle peut continuer ses exploits dans le jardin des Tuileries; Caragueuz, faire montre de prouesses dans les faubourgs de Constantinople et de Stamboul : ni l'un ni l'autre de ces fantoches ne me semblent plus dangereux que Scapin rouant de coups Géronte dans son sac.

Théophile Gautier assista, à la même époque où M. Charles Rolland écri-

vait ses impressions, à une représentation classique des exploits de Caragueuz qui avait lieu à Top'hané, dans l'arrière-cour d'un café.

La cour était remplie de monde. Les enfants et surtout les petites filles de huit à neuf ans abondaient. De leurs beaux yeux étonnés et ravis, épanouis comme des fleurs noires, elles regardaient Caragueuz se livrant à ses saturnales d'impuretés et souillant tout de ses monstrueux caprices. Chaque prouesse érotique arrachait à ces petits anges, naïvement corrompus, des éclats de rire argentins et des battements de mains à n'en pas finir.

De cette description, j'enlèverai volontiers la qualification de « naïvement corrompues » appliquée aux petites filles. L'Orient, peut-être en raison du climat, laisse tomber tous les voiles; l'Occident les remplace par une feuille de vigne. Cette précaution, que la morale revendique de temps en temps, que l'art enlève quand il peut triompher de son adversaire, a paru à quelques esprits plus attirante pour le regard qu'utile. Aussi le plus hardi des philosophes du dernier siècle, Diderot, faisait-il apprendre à sa fille l'anatomie sans cacher la forme des appareils générateurs et leur rôle. Les gros mots du XVIIe siècle, employés par la société polie du temps, ont été chassés des dictionnaires modernes. L'adultère ne se dresse-t-il pas redoutable et amer dans tant de ménages modernes?

Ce n'est pas que j'appelle les débuts de Caragueuz dans la baraque de Guignol aux Champs-Élysées. Il amuse les peuples orientaux, et, le premier moment de surprise passé, il paraîtrait sans doute naïf aux Parisiens; mais je crois que son caractère ityphallique est singulièrement modifié par des représentations traditionnelles et que le grotesque qui y est attaché en atténue le relief choquant. Du reste, Théophile Gautier reconnaît que ces fantaisies déréglées ne sont pas dangereuses et s'évanouissent comme des ombres quand on éteint le lampion de la baraque.

La pruderie moderne, dit le poète, ne souffrirait pas qu'on essayât de rendre compte de ces folles atellanes, où les scènes lascives d'Aristophane se combinent avec les songes drôlatiques de Rabelais; figurez-vous l'antique dieu des jardins habillé en Turc et lâché à travers les harems, les bazars, les marchés d'esclaves, les cafés, dans les mille imbroglios de la vie orientale et tourbillonnant au milieu de ses victimes, impudent, cynique, et joyeusement féroce. On ne saurait pousser plus loin l'extravagance ityphallique et le dévergondage d'imagination obscène.

Un archéologue connu par ses recherches scientifiques et les intéressantes figurines que l'un des premiers il rapporta de Tanagra, M. O. Rayet, a fait la remarque, qui jusqu'alors avait échappé aux érudits, que les figurines grotesques ou obscènes se trouvent surtout dans les tombeaux d'enfants. La joie, la gaieté, privilèges de l'enfance, n'étaient pas repoussées par les Grecs, même quand elles s'alliaient à la représentation des organes de la génération, modelés dans un sens exagéré[1].

M. Charles Rolland n'a pas songé à ces faits qu'un archéologue trouve

1. Je n'ai pas sous les yeux le texte du savant professeur de la Bibliothèque nationale; je me rappelle, d'après une note seulement, que M. Rayet, signalant chez les Grecs l'étrangeté de l'obscène, s'appuyait sur les représentations licencieuses de Caragueuz auxquelles assistaient les femmes et les enfants.

dans son ardente curiosité de toutes choses. La morale de l'homme politique consiste en prohibition, en indignation; trop dure pour la Turquie moderne, elle me paraît dépasser le but.

Instruit par ce que je viens de voir, et c'est là le principal bénéfice de ma soirée, j'apprécie mieux encore l'œuvre des réformateurs qui ont ouvert un théâtre à Péra. Je comprends enfin quelle est la portée civilisatrice des encouragements donnés par Abdul-Medgid aux acteurs européens, et comment il s'efforce, par l'initiation à un art plus élégant et plus pur, de détourner les Osmanlis du seul divertissement scénique qu'ils aient connu jusqu'ici. Puisse réussir une si louable entreprise! A mon sens, le jour où le dégoût public aurait proscrit Caragueuz, un germe de mort serait extirpé du sein du peuple ottoman.

N'est-il pas excessif d'envisager Caragueuz comme le « germe de mort d'une nation » ? Une portée si morbide doit-elle être attribuée au bouffon ? J'insiste là-dessus, et je ferai remarquer qu'en Turquie on n'adore pas les attributs de Caragueuz comme dans les villages français, il n'y a pas longtemps, les paysannes superstitieuses adoraient ceux de saint Phal, dans la Côte-d'Or[1]; ceux du fameux saint Guignolet dans le Berry[2].

Quand les petits poètes grecs criblaient d'épigrammes Priape, on put se dire que le dieu avait fait son temps, et que bientôt ses autels disparaîtraient sous les ronces. Caragueuz, amoindri, se transformait déjà à l'époque où Gérard de Nerval faisait sa tournée d'Orient. Un autre voyageur a montré Caragueuz encore quelque peu lubrique, mais faisant tourner cette lubricité à la satire des mœurs.

J'ai vu maintes fois ce fantoche pendant le long séjour que j'ai fait en Syrie et en Turquie, et j'avoue, à ma honte, que ma pudeur n'a pas été effarouchée par les saillies et les lazzis de ce drôle. Je regrettais même vivement d'être loin de tout comprendre.

En pays turc, Caragueuz est Turc; en pays arabe, il est Arabe; mais partout son genre d'esprit est le même: et c'est dans ce genre que l'impresario brode et improvise.

A Constantinople, Caragueuz était très hardi. On en jugera par le trait suivant, bien connu du reste : Caragueuz jouait devant de hauts fonctionnaires. Il dialoguait avec son âne à la porte d'un beau jardin où n'entraient que quelques privilégiés. Il voulut être un de ceux-là, et se mit en devoir de tirer son âne par la bride. Résistance de la bête. « Attends, attends, dit Caragueuz, *je vais te montrer comme on avance en Turquie.* » Et, se mettant derrière le baudet, il le poussait de la façon que vous savez. On prétend que, à cette *saillie*, les hauts fonctionnaires ne rirent que du bout des dents[3].

Une autre réplique aux arguments trop sévères et trop généralisateurs de M. Rolland, je la trouve encore dans l'opinion de l'érudit le plus distingué de la Suisse actuelle; les hardiesses du peuple turc ne démontaient pas

1. Leclère, *Archéologie celto-romaine de l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine.* Paris, 1839. Voir également Clément Janin, *Sobriquets des villes et villages de la Côte-d'Or.* Quatrième partie. 1878.

2. Voir une curieuse note de M. A. D., dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 25 janvier 1878, sur le culte de saint Guignolet dans une chapelle au delà des fortifications de Brest; lire encore Harmand : *Anecdotes relatives à quelques personnes*, etc. Paris, 1814.

3. L'*Intermédiaire*, 10 juillet 1876.

M. Gustave Revillod qui, grâce à ses études sur les réformateurs du XVIe siècle, jugeait avec un véritable sentiment philosophique les prouesses du bouffon.

C'est à Ismaïlia que le savant lettré vit une représentation de Caragueuz.



Hubbe-Cadine,
femme de Caragueuz.

La foule indigène est plus pressée qu'ailleurs et les rires des spectateurs annoncent que, sous cette tente, il doit se passer une scène burlesque... On rit; j'aperçois un homme nu jusqu'à la ceinture, poursuivant une danseuse, son tambourin à la main, à peu près comme les Romains représentaient le dieu Pan poursuivant la nymphe Syrinx ; c'est le Polichinelle arabe. Quoi d'étonnant à ce que la foule prenne à tous ces tours un si joyeux intérêt! Vous me permettrez cependant de ne pas m'appesantir sur ce sujet : les scènes que nous allons avoir sous les yeux sont d'une crudité telle qu'elles ne seraient pas souffertes en Europe, et que le récit même en est impossible.

J'entendis des Européens, peu au fait des mœurs de l'Orient, parler avec une indignation extrême de ce spectacle, particulièrement aimé du peuple arabe. — Mais vous n'avez donc jamais lu nos vieux chroniqueurs ? leur répondis-je. Vous ne savez pas que dans leur langage naïf ils peignaient ce qu'ils voyaient; et, en quoi les mœurs de nos pères, avant la Réformation, différaient-elles de celles des Arabes d'aujourd'hui? Notre vieux Bonnivard ne raconte-t-il pas comme une chose fort naturelle des représentations dans les rues de Paris, sous Francois Ier, auxquelles celles du camp d'Ismaïlia n'avaient rien à envier[1] ? »

V

MARIONNETTES DE CARAGUEUZ.

A Stamboul, près du bazar des libraires, quelques marchands ont pour spécialité de vendre de petits livrets du répertoire de Caragueuz; à ce commerce ils joignent les personnages qui y figurent.

De même à Constantinople. Il y a une quinzaine d'années, les marchands de Caragueuz se tenaient au Tarouq-bazar sous des arcades entourant la mosquée du sultan Bayezid. A cette époque, M. Baligot de Beyne eut l'obligeance de me faire venir de Constantinople la troupe tout entière de pantins, semblable à celle qui est appelée à donner des représentations de jour dans les harems, devant les femmes et les enfants, grâce au concours d'esclaves qui ont appris les livrets par cœur.

Cette troupe est composée de personnages en carton découpé, articulés à l'aide de fils qui mettent en mouvement les bras, les jambes, les têtes. Peints de couleurs voyantes, ils font penser aux jouets à bas prix que les camelots

1 G. Révillod, *De Genève à Suez; Lettres écrites d'Orient*. 1 vol. gr. in-8°. Genève, 1870.

parisiens vendent au jour de l'an sous les portes cochères. Que ceux qui aiment les tons affadis ferment les yeux devant ces pantins. Les figures sont blanches, les barbes, sourcils et yeux noirs, les habits bleus, jaunes, roses, et verts comme dans la nature. Un effroi pour les civilisés, un régal pour les yeux d'enfants qui, n'étant pas corrompus par le *veule* des colorations rompues, s'en tiennent aux bluets et aux coquelicots des champs, aux blés dorés s'épanouissant au bord des chemins verts. Palette simple et harmonieuse qui n'a rien à voir avec celle de l'École des beaux-arts.

Il ne faut pas moins d'une cinquantaine de personnages pour que le tableau de la troupe soit complet. Caragueuz y figure en première ligne avec Hadji-Aivar, son confident. Puis vient le sultan monté sur un cheval richement harnaché.

Méhémet-Ali éprouvait, dit-on, devant la baraque de Caragueuz les mêmes jouissances que certains esprits philosophiques ont trouvées de tout temps à regarder les exploits de Polichinelle; aussi le sultan laissait-il toute liberté aux propos du bouffon, et c'est pourquoi sans doute la marionnette, caractérisant le chef de la nation osmanli, offre une envergure majestueuse et pleine d'apparat.

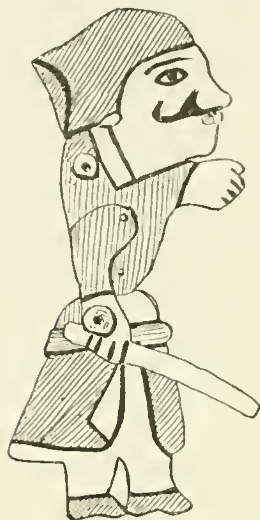

Le Sultan.

Des amoureux tenant à la main des bouquets destinés à de mystérieuses beautés, de jeune *softa* (étudiants en théologie) donnent, par leur costume, l'idée d'un peuple qui tient à imiter les modes françaises. Des Égyptiens, des Persans, ces derniers présentés avec une apparence saytrique, des Arméniens, des derviches sont mêlés aux gens du peuple dans l'exercice de leurs professions diverses : portefaix, garçons de bain, juifs, marchands de sorbets, marchands de tabac. Le corps de ballet, accompagné par un groupe de musiciens, est composé de nains grotesques et d'hommes habillés en danseuses, suivant la coutume turque.

Évidemment, l'action de ces pièces doit être plus compliquée que dans les trois principales pièces jouées à Constantinople pendant les fêtes du Ramazan et qui, d'après un renseignement d'Haïder effendi, commissaire turc en Herzégovine, seraient : *le Mariage de Hubbé-Hanem, la Pêche de Caragueuz, le Mariage de Caragueuz*. Rien que la constitution de la troupe en carton que je possède indique, par la multiplicité de ses personnages, une sorte de panorama, un *pont d'Avignon* turc sur lequel défilent tour à tour les personnages indiqués plus haut. L'entendement des enfants est le même partout, en Europe et en Asie; ils ne saisiraient pas les nœuds trop serrés d'une action dramatique. Que l'acteur remue, gambade,

reproduise des gestes de marchands vus habituellement dans la rue, les enfants sont ravis; c'est ce qui explique pourquoi les femmes du sérail, autres natures d'enfants, aiment à voir défiler devant elles les personnages de la troupe de Caragueuz, qui lui apparaissent plus nettement qu'à travers les grillages des moucharabys du harem.

Quant au licencieux Caragueuz, il n'est plus reconnaissable aujourd'hui; il



Cavas (gendarme).



Jeune amoureux.

a perdu tous ses avantages et semble un Absalon privé de sa chevelure ou un Hercule aux pieds d'Omphale, sans la massue particulière à l'aide de laquelle il accomplissait ses travaux. Tel est, dans cette troupe, le rôle relativement chaste de Caragueuz qu'il pourrait être engagé comme chanteur à la chapelle Sixtine; aussi bien les femmes sont très peu nombreuses dans cette troupe de marionnettes.

C'en est fait. La Turquie est sauvée. « Le germe de mort de la nation est extirpé. » Ainsi présenté, Caragueuz pourrait presque figurer sur le théâtre du Gymnase, dans les comédies sentimentales de M. Octave Feuillet.

J'ai montré suffisamment, je crois, l'innocence actuelle de Caragueuz, ses caragueuzeries dans le passé; il convient d'étudier, s'il est possible, son essence primitive.

VI

DU SENS MYSTIQUE DE CARAGUEUZ.

Les archéologues, voués spécialement à la recherche du principe mâle antique figuré par des personnages mythologiques, se sont peu préoccupé de Caragueuz jusqu'ici; ils le rattacheraient volontiers à la chaîne traditionnelle

mythes, se fondant avec raison sur l'hérédité qui fait du bouffon turc un proche parent de Priape.

Autour de la statue du dieu chanté par les poètes grecs se déroule en effet un vaste champ qui prête à la glose. Au milieu s'élève un temple sur la façade duquel le symbole de l'instrument fécondateur est sculpté dans sa rigidité, aux murs intérieurs, aux voûtes auxquelles sont suspendus des ex-voto bizarres, des amulettes capricieuses, de fantasques tintinnabulations testiculaires qui, loin d'évoquer des idées charnelles, donnent à réfléchir. Les êtres superficiels peuvent s'amuser de ces représentations; elles ont creusé plus d'un pli sur le front des esprits méditatifs et les nombreuses découvertes que les tombeaux de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie antique, de la France même[1], mettent au jour, à chaque fouille, loin d'apporter la lumière, semblent épaissir les voiles pudiques qui entourent les attributs priapiques.

Caragueuz participe à ces mystères; aussi un érudit distingué de l'Académie des inscriptions, qui avait dû amasser nombre de notes au sujet du pantin turc, pour ajouter un nouveau volume à son *Histoire des Marionnettes*[2], nous aurait-il donné, à propos du rôle mythique de Caragueuz, des pages d'une solide érudition si la mort, qui ne respecte pas la science, n'avait enfoui dans la tombe de l'érudit tant de recherches accumulées.

Tous les récits des voyageurs abondent en documents sur les marionnettes chinoises, japonaises, siamoises, tartares, persanes, turques, dit M. Charles Magnin. Aussi ai-je été vivement tenté de compléter mon travail en coordonnant ces témoignages dont l'ensemble présenterait, à n'en pas douter, les résultats les plus curieux; mais j'ai senti bientôt que je ne possédais pas, pour bien remplir cette tâche, une suffisante connaissance des institutions, des origines et des mythologies orientales. Je n'ai pas osé suivre les destinées de ce petit spectacle (qui est presque tout le théâtre de l'Orient) à travers les méandres de tant de races, de tant de religions, de tant de langues, et j'ai cru plus sage de laisser prendre la plume à des mains mieux préparées. Puisse donc un des habiles successeurs de Galand et d'Abel Rémusat répondre à mon appel et ne pas dédaigner d'ajouter cet intéressant chapitre à l'histoire des mœurs et des littératures asiatiques!

Pour moi, je ne me risquerais à essayer d'interpréter tant de mythes étranges qu'autant qu'il ne se présenterait aucun orientaliste disposé à approfondir le sens et l'origine de toutes ces créations problématiques, à commencer par l'incomparable Caragueuz (le Polichinelle oriental), dont les voyageurs ne nous ont guère montré jusqu'ici que la monstrueuse silhouette.

On voit l'écheveau embrouillé qu'avait à dévider l'archéologue, la conscience qu'il apportait dans ses travaux et la juste mesure d'éclaircissement des textes dont l'auteur de l'*Histoire des Marionnettes* fait preuve. Pour M. Magnin, Caragueuz semble appartenir à l'ordre des « créations problématiques » ; l'érudit eût certainement basé son opinion, s'il lui avait été permis de déshabiller à loisir et d'étudier sous toutes ses faces la marionnette osmanli, d'après les attestations des voyageurs, les opinions des mythologues.

1. Voir les curieux monuments phalliques, dessinés dans l'*Historique monumental de l'ancienne province du Limousin*, par J.-B. Tripon. Limoges, 1837. In-4°.

2. Charles Magnin, *Histoire des Marionnettes en Europe, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Paris, Lévy, 1852. In-8°.

Je poserai un pas prudent sur le terrain de ces derniers, estimant que la présente monographie donnera peut-être plus tard naissance à des commentaires savants qui ne sont pas de ma compétence.

Le voyageur qui, d'après l'appel que je faisais dans *l'Intermédiaire*, voulait bien y répondre par un récit curieux, ajoutait les commentaires suivants :

Caragueuz est évidemment une reproduction de Priape (personnification du principe mâle, dans son rôle de fécondateur), mais avec une différence essentielle et caractéristique sur laquelle je n'insiste pas.

D'un autre côté *l'œil*, le *grand œil*, que des contours accentués mettent en relief aux yeux du public, me semble rappeler le *grand œil* de cet autre fécondateur puissant qu'on nomme Osiris. L'œil de celui-ci était, comme on sait, dans l'ancienne Égypte, vénéré à part et servait en quelque sorte de talisman (voir les vitrines du musée du Louvre). Cette croyance existe encore en Orient, et *l'œil* d'Osiris se porte, soit seul, soit en chaton de bague, le tout en verre[1].

C'est malgré moi, et en suivant bien timidement mon guide, que je l'accompagne dans ces avenues de l'ancienne Égypte, peuplées de sphinx graves, mais troublants, et ce n'est pas à leurs bouches closes de granit que je demanderai si le grand œil de Caragueuz offre quelque rapport avec le grand œil d'Osiris.

Vraiment, je le crains, les égyptologues me traiteraient avec mépris si je hasardais de semblables assimilations, et je risquerais d'être enfermé, pour le reste de mes jours, dans une boîte à momie, à l'intérieur de laquelle les savants, jaloux de leurs connaissances, font disparaître les profanes qui tentent d'expliquer par la fantaisie les hiéroglyphes sacrés.

Veut-on ma pensée sur ces mythes que l'érudition allemande a infligés à la France? Certes, ils sont une ressource quand l'observation ne trouve pas à s'accrocher à des faits. L'archéologue, mis au pied du mur et s'avouant à lui-même qu'il ne sait pas, sans vouloir l'avouer à ses lecteurs, trouve dans la science mythique une béquille peu solide, mais une béquille; il ne dit pas combien il lui en goûte d'être garrotté par la science allemande qui l'entraîne dans sa brumeuse danse de willis.

A ces théories germaniques je préfère le regard du poète. Il va loin dans sa perception de toutes choses. Théophile Gautier, ayant appris que Caragueuz est souvent appelé à donner dans les sérails des représentations auxquelles assistent les femmes derrière des tribunes grillées, disait :

Comment accorder ce spectacle si libre avec des mœurs si sévères? se demande le poète. N'est-ce pas parce qu'il faut toujours quelque rondelle fusible à la chaudière trop poussée, et que la morale la plus exacte doit laisser un échappement à la corruption humaine?

En évoquant le nom du bon Galland, le traducteur des *Mille et une Nuits*, celui d'Abel Rémusat, qui a rendu lisible *Yu-Kiao-li*, ce chef-d'œuvre des romans chinois, M. Charles Magnin montrait toute sa sympathie pour ces orientalistes ingénieux qui, essayant de se dépouiller des aridités de la science,

1. *Intermédiaire*, 10 juillet 1876.

savent se mettre à la portée des femmes, des enfants, des hommes, qui veulent être distraits et non fatigués par les littératures étrangères; dans cette classe d'esprits délicats, et sans nier les efforts des érudits qui creusent péniblement le champ de la science, je rattacherai volontiers Gérard de Nerval pour ses récits orientaux et Théophile Gautier, grâce à l'ingénieuse interprétation morale de Caragueuz et de la pensée populaire qui le met en action, aux mains des montreurs de marionnettes.

CHAMPFLEURY.



Vieille confidente
dressée à porter les messages amoureux.

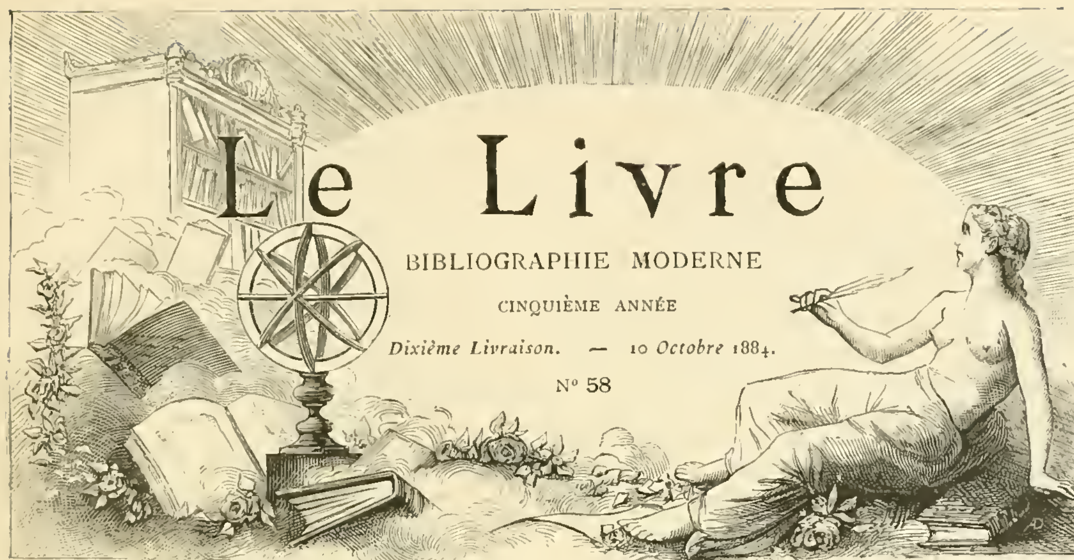


Nos gravures. — Rouen célèbre à l'heure où paraît cette livraison le deuxième centenaire de Pierre Corneille. Le programme des fêtes comprend le samedi 11 octobre une représentation de gala au théâtre des Arts donné par les artistes de la Comédie-Française et le dimanche 12 une manifestation populaire. Un cortège composé de plusieurs milliers de personnes, dans lequel prendront place tous les corps savants et tous les établissements d'instruction et de la cité, en tête les membres du comité d'organisation et du comité d'honneur dont Victor Hugo est président, se rendra au pied de la statue érigée sur le terre-plein du pont traversant la Seine. Là, des couronnes seront déposées et on doit réciter une pièce de vers composée par Sully Prudhomme.

Enfin, on organisera un véritable pèlerinage à la maison de campagne du grand poète. Cette maison, située à neuf kilomètres de Rouen, avait été achevée le 7 juin 1608 par le père de Pierre Corneille. L'administration départementale la possède depuis le 28 juin 1874 et l'a fait restaurer en 1878. Elle comprend à l'intérieur plusieurs appartements qu'on s'est attaché à meubler dans le style du temps. Les cheminées, soigneusement restaurées, sont pourvues de chenets et de landiers de la bonne époque. L'une d'elles porte les armes de P. Corneille avec la devise : *Et mihi res non rebus me submittere conor* et l'inscription suivante : *Pierre Corneille, escuyer, conseiller et avocat du Roy, en la table de marbre du palais de Rouen — né le 16 juin 1606, mort le 1er octobre 1684*. Contre les murs sont répandus des portraits de Corneille, des dessins, des épreuves avec autographes des artistes contemporains les plus célèbres : Meissonier, Gérôme, Falguière, etc., etc. Dans la bibliothèque de ce véritable musée en miniature sont conservés des volumes, des autographes, des médailles, etc.

Le pèlerinage de cette maison si intelligemment restaurée et meublée ne sera pas un des moindres attraits du bi-centenaire de Corneille.





L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Mouvement littéraire, par ÉDOUARD DRUMONT. — Correspondances étrangères : Italie, par G. DE LÉRIS. — Critique littéraire du mois. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

*La chronique en voyage. — La cathédrale de Canterbury. — La tombe du prince Noir. — Ce que disent les morts. — Un bibliothécaire d'autrefois. — La bibliothèque de Canterbury. — Chartes et diplômes. — La signature de saint Dunstan. — Sainte-Mary's College. — Une bibliothèque de jésuites. — La neutralité du livre. — Les Français en Angleterre. — Les leçons de l'exil. — Une colonie protestante. — Augustin Filon et l'*Histoire de la littérature anglaise.



Le livre que je lis depuis une semaine a été écrit, il y a bien des siècles, et il est émouvant encore comme au premier jour; il est instructif comme un livre d'histoire, poétique comme une vieille chronique et plus humain que tous nos volumes contemporains. Ce livre s'appelle la cathédrale de Canterbury, et je vous assure que lorsqu'on parcourt ce poème de pierre, l'âme est plus remuée et l'esprit plus impressionné qu'en parcourant nos actualités.

Cette Angleterre, si active aux affaires, si mêlée au mouvement du monde entier, n'en reste pas moins le pays traditionnel par excellence. On n'y brise rien, on n'y détruit rien, et l'on montre encore avec vénération la dalle qui, en 1170, fut teinte du sang de saint Thomas Becket. Le trône de pierre d'Éthelbert, que le roi saxon donna pour siège épiscopal à saint Augustin, l'apôtre de la Grande-Bretagne, est à la même place au fond de l'abside.

et c'est là que s'asseyent, au moment de leur intronisation, les archevêques de Canterbury qui, comme on sait, sont primats d'Angleterre.

Rien ne peut donner l'idée de ce que l'on éprouve, non point seulement dans la cathédrale elle-même, mais dans ces cours immenses qui l'entourent, le long de ses cloîtres en ogive, sous les voûtes de ces bâtiments silencieux que tapisse un lierre épais. De ces murailles humides et glaciales, de ces masses de verdure sombre, de tous ces lieux dont le romantisme particulier fait songer au château d'Édimbourg se dégage une sensation particulière. On n'évoque point par un effort intellectuel l'âme des générations évanouies, c'est cette âme elle-même qui vous possède, qui vous étreint, s'empare de vous avec je ne sais quelle irrésistible puissance. Dès qu'on est entré dans cette enceinte épiscopale et monastique, qui n'a point changé depuis le moyen âge, il semble qu'on sente s'appesantir sur soi la main robuste de ces morts athlétiques qui sont là étendus sur leurs tombeaux.

Guerriers, évêques, princes et rois semblent seulement endormis, tant leurs physionomies graves ont gardé un relief éloquent. Voici notre vainqueur de Poitiers, le prince Noir, couché dans sa sombre armure de combat avec son chien à ses pieds. Au-dessus de lui sont suspendus les gantelets, le heaume, le bouclier qu'il portait dans les batailles. Considérez ces trois plumes d'autruche qui figurent dans ses armes: ce sont celles qui ornaient le casque du vieux roi Jean de Bohême qui, aveugle, se fit attacher à ses écuyers et se rua dans la mêlée. Au champion de la France, le prince Noir prit les plumes et la devise *Ich Dien: Je sers.* Tous les princes de Galles ont porté ces armes depuis, et vous les retrouverez sur la manche des officiers et des soldats du régiment du prince de Galles actuel.

A la tête du tombeau on lit l'inscription suivante :

Cy gist le noble prince mons. Edouard aisnez, fils du très noble roy Edouard tiers, jadis prince d'Aquitaine et de Gales, duc de Cornewailles et counte de Cestre, qui mourut en la fete de la Trinité questait le VIIIe jour de june l'an de grâce mil trois cent septante, l'aime de qui Dieu a mercy.

De chaque côté du mausolée se continue une mélancolique ballade semblable à celle que tant de trépassés d'alors murmurent du fond d'un cercueil aux oreilles des vivants frivoles pour proclamer le néant de la gloire humaine devant cette mort qui, dans les danses macabres, confond les superbes et les humbles. C'est le prince Noir qui a composé lui-même cette épitaphe, qui figure dans le très curieux testament qui se trouve dans le registre de l'archevêque Sudbury aux archives de Lambeth.

Tu qi passez ore bouche close
Par la ou ce corps repose
Entens ce qe te dirai :
Si come te dire le say
Tiel come tu es je autiel fux
Tu serras tiel come je su :
De la mort ne pensai-je mye
Tant come j'avois la vie :
En terre avoie gr'de richesse
Dont je y fis grd' noblesse
Terre, mesons et grd' trésor
Draps, chevaux, argent et or.

Mes ore su je pauvre et chetif;
Perfond en la terre gis :
Ma grd' beauté est tout alee
Ma cher est tout gastée.

Moult est estroite ma meson
En moy n'a si vérité non
Et si ore me veissez
Je ne quide pas qe vous deissez
Que je eusse onques home esté
Sy su je ore de tant changé.

Pour Dieu priez au célestien roy
Que mercy aie de l'aime de moy.
Tous ceux qi pur moy prieront
Ou à Dieu m'acorderont :
Dieu les mette en son Paray
Où nul ne poet être chestiff.

Cet enseignement que vous donne le brillant chevalier, le héros intrépide et magnanime qui, après Poitiers, servit lui-même à table Jean le Bon, prisonnier, un évêque vous le répète sous une autre forme. Chicheley, qui fonda à Oxford le collège des *Ames du Purgatoire*, vous apparaît sur son tombeau mitre en tête, en costume d'évêque, tel qu'il officiait aux grandes solennités devant tout un peuple assemblé ; au-dessous de cette statue peinte de couleurs éclatantes, il a voulu qu'on représentât son squelette décharné ; et cette image double, cet hier et aujourd'hui matérialisé est profondément saisissant.

Ainsi l'on pense devant ces tombes qui nous montrent tour à tour l'Étienne Langton qui s'unit aux barons pour imposer à Jean sans Terre la Grande Charte qui contenait en germe toutes les libertés de l'Angleterre, l'Henry IV de Shakespeare et ces deux Nevil, l'un soldat, l'autre prêtre, dont la devise est vraiment belle : Nevil : *ne vile velis.*

Je ne connais rien qui parle davantage à la pensée que ces existences qui se racontent sur un tombeau. En toute ville où je passe, j'aime, après avoir visité la cité des vivants, à voir la cité des

morts. Quand j'ai bien regardé ces êtres pareils à nous qui s'agitent, se remuent, se trémoussent, il me plaît d'aller demander le secret d'une existence écoulée à quelque figure sculptée dans un *campo santo*, à quelque pierre tombale parfois à demi couverte de mousse qu'on aperçoit au fond d'un cimetière. Ce que je cherche, ce n'est point seulement le puissant de la terre ou le grand homme, c'est l'homme, le fils de notre mère Ève, *Eva matre natus*, comme le dit une épitaphe du cimetière de Salzbourg, le défunt, *defunctus*, celui qui s'est acquitté avant moi de la fonction de la vie. Je m'efforce de reconstituer la vie de quelques-uns de ces inconnus paisibles : bourgmestres, doyens, chanoines, homme de robe, qui n'ont point joué les premiers rôles sur la scène du monde et qui ont passé doucement sur la terre, faisant leurs petites promenades sous les mêmes arbres chaque après-midi, n'ayant d'autres joies que les joies domestiques, réglant leurs jours sur le cours monotone des saisons.

Sans doute on ne peut épeler sans respect le nom de ces vaillants qui, à toutes les extrémités du monde, aux Indes, au Zululand, sont morts pour la gloire de l'Angleterre. La dépouille mortelle est restée là-bas, mais la stèle funéraire où le souvenir est fixé est abritée ici par des drapeaux déchirés devant lesquels chacun s'incline. J'avoue cependant m'être arrêté plus longtemps devant le bas-relief qui représente le doyen Boys, et les lecteurs du *Livre* me comprendront.

Boys, en effet, était le bibliothécaire de Canterbury. Il expira en 1638, au champ d'honneur lui aussi, dans sa librairie même, et le bas-relief nous le montre tel qu'il était lorsque la mort vint le surprendre, assis dans une attitude méditative devant un livre entr'ouvert. Autour de lui sont rangés d'innombrables *in-folio* et cet expressif morceau de sculpture a comme l'accent d'un tableau de genre qui nous permet de nous rendre compte exactement de la disposition d'une bibliothèque d'alors.

Voici, au surplus, l'épitaphe de ce bon Boys qui, après avoir vécu pour le livre, être mort devant un livre, revivra dans le *Livre* après deux cent cinquante ans d'oubli :

Bonorum lachrymis
Joannes Boys sacræ
Theologiæ Doctor hujus
Ecclesiæ Cantuariensis decanus
Nuper diligentiæ christianæ, mox
Mortalitatis humanæ, nunc gratiæ divinæ exemplum
Ecclesiam Dei vita, scriptis docuit,
Ædificavit, illustravit et opus quo non exstat clero
Anglicano gratius et utilius
Liturgiæ universæ præclaram elucidationem
Sui perpetuum monumentum reliquit.

Après avoir salué le bibliothécaire de jadis, nous n'avons eu garde de ne pas visiter la bibliothèque actuelle. Installée dans les bâtiments mêmes de l'église, elle a gardé l'aspect austère d'une librairie de couvent.

Aux murs on aperçoit des reproductions des fresques naïves de la cathédrale et quelques vieux portraits d'hommes illustres, de doyens, de bienfaiteurs, parmi lesquels le portrait du chanoine Robertson. Érudit consciencieux et modeste, M. Robertson a publié un certain nombre de volumes d'un réel mérite : une *Histoire de l'Église*, la *Vie de saint Thomas Becket* et la *Vie de Catherine d'Aragon*; en mourant, il a légué à l'église de Canterbury sa propre bibliothèque, qui porte le nom de *Bibliotheca Robertsoniana*.

Signalons aussi un très original tableau sur bois qui représente la reine Edgiwe, femme d'Édouard l'ancien, « la bonne reine et noble mère d'Edmond (940-946) et d'Alfred (946-955), qui régnèrent l'un après l'autre. »

Au moment où nous entrâmes, le suffragant de l'archevêque de Canterbury, l'évêque de Douvres, prélat fort instruit et fort ami des lettres qui a ces collections sous sa haute direction, se trouvait justement là. Le jeune Père de la Compagnie de Jésus qui nous servait de guide voulut bien nous présenter à lui et il nous reçut avec une courtoisie dont nous sommes heureux de le remercier aujourd'hui. Il nous donna avec empressement un mot pour M. Scheppard, l'infatigable et habile déchiffreur de textes qui a mis en ordre les précieux manuscrits de la vieille métropole.

Les Archives de Canterbury possèdent quelques documents d'une inestimable valeur, qui remontent aux temps crépusculaires où l'histoire d'Angleterre commence à peine à balbutier. Voici, à la date de 742, quand l'heptarchie existe encore, une charte d'Ethelbald, roi de Mercie, relative à la sécurité des églises, signée du roi et de vingt-sept évêques, comtes, ducs et abbés ; des chartes d'Offa (788 à 790), un privilège de Coennulf, roi de Mercie.

De 827 à 1016, Egbert et ses descendants, puis de 1016 à 1042, le roi danois Canut et ses deux successeurs sont souverains de toute l'Angleterre. La pièce la plus intéressante de cette époque est la charte célèbre dont un duplicata existe à la bibliothèque Cottonienne; elle concerne le don d'un monastère appelé *monasterium Raculfense*. A côté de la signature d'Edred, roi, et d'Odon, archevêque, on voit la signature de saint Dunstan, *ego Dunstanus indignus abbas*.

Ces pièces ont été reproduites en *fac-simile* dans le magnifique ouvrage intitulé : *Diplomata vetustissima chartarum ecclesiœ Christi Cantuariensis*.

La vue des originaux, néanmoins, émeut autrement que la reproduction. Il semble que les vieux âges ont laissé une partie d'eux-mêmes dans ces témoignages d'une date si lointaine. On se reporte par l'imagination vers les sociétés en formation que ces parchemins jaunis vous racontent. L'époque est brutale et féroce, mais ces cœurs violents de barbares ont des ingénuités d'enfants; ils apportent au bien l'ardeur qu'ils mettent au mal; si les vices sont affreux, les vertus ont aussi une grandeur surhumaine. Touchés par la parole d'un apôtre, ces rudes guerriers s'attendrissent tout à coup et multiplient les bonnes œuvres. C'est le siècle plein de foi où des saints auréolés parcourent la terre en accomplissant des miracles. Comme notre saint Éloi, saint Dunstan est tour à tour évêque, ministre et orfèvre ; il personnifie le Beau sous toutes ses formes, et de ses mains qui viennent de bénir il fabrique des tables d'argent curieusement ouvragées, il donne des modèles pour les ornements d'église, il fond des cloches, il fournit même le dessin des robes de cérémonie pour les femmes.

Nous voici arrivés à l'invasion normande. Une charte existe, d'une écriture de clerc habile, sur fin parchemin et datée de l'an 1072 (6e depuis la conquête); elle termine un long débat sur la primauté engagée entre l'archevêque de Canterbury et l'archevêque d'York. Toutes les signatures sont authentiques; même la rude croix de Guillaume le Conquérant et la croix plus délicate de la reine sont tracées de main royale, et c'est la plume de Lanfranc qui l'atteste par ces mots : *signum Guillelmi regis* et *signum Mathildis reginæ*. En face de la signature de Lanfranc, l'archevêque d'York a mis d'assez mauvaise grâce, on le dirait : Thomas *Eboracensis archieps. concedo.* Aux caractères droits, fermes et résolus du *suscripsi*, de ce Wulstan de Worcester, un graphologue reconnaîtrait peut-être l'âme énergique du signataire, le seul évêque saxon qui, en dépit de tout, maintint son droit et garda son siège après la conquête normande.

Les chartes postérieures à la conquête portent pour la plupart des sceaux qui sont fort beaux. Nous avons reconnu là plus d'un sceau français. Le pèlerinage au tombeau de saint Thomas Becket était effectivement aussi populaire chez nous qu'en Angleterre. Lous VII vint demander et obtint au tombeau du martyr la guérison de son fils, qui fut plus tard Philippe-Auguste, et en reconnaissance il assura au couvent de la cathédrale une allocation annuelle de cent muids de vin de Poissy; le vin de Poissy, comme l'Argenteuil plus tard et jusqu'au temps d'Henri IV, était alors un cru renommé. Nous voyons Philippe-Auguste et saint Louis confirmer à nouveau cette donation. Les vignes de Poissy ayant été détruites, Louis XI décida que le vin qu'on enverrait en Angleterre serait désormais soit du vin de Gascogne soit du vin du Bordelais.

M. Scheppard, qui a déjà publié six volumes de documents relatifs à saint Thomas Becket, est à l'aise au milieu de ces trésors qu'il connaît merveilleusement. Il a analysé et décrit la plupart de ces pièces dans les 5e, 8e et 9e fascicules des *Reports of the royal commissionners of historical manuscrits*, publiés aux frais du gouvernement, qui se montre fort généreux dès qu'il s'agit d'encourager tous les travaux qui ont pour but de faire connaître à tous ce qui intéresse l'histoire d'Angleterre.

Tout dernièrement, le savant archiviste a découvert un monceau de registres, de comptes, *d'acta curiæ* contenant le récit des visites et tournées pastorales des archevêques dans le diocèse. Beaucoup de ces documents sont reliés dans d'anciens manuscrits et parmi eux se trouvent quelques feuillets d'antiphonaires ornés d'enluminures, entre autres d'images de saint Symphorien et de saint Ouen (xe siècle).

Il y a là, ce me semble, des éléments pour une histoire de ce grand siège épiscopal et primatial qui, depuis saint Augustin jusqu'à la Réforme, a compté 90 archevêques, dont 18 saints canonisés, 9 cardinaux, 12 chanceliers, 4 lords trésoriers, 1 lord chef de justice, 9 chanceliers d'Oxford.

La bibliothèque proprement dite n'est pas très considérable et ne renferme guère plus de dix mille volumes. Elle contient une reproduction du fameux *Domesday book* pour le comté de Kent. Ce *Domesday book*, dont l'original est au *British Museum*, est, nul ne l'ignore, le plus étonnant monument du génie organisateur de Guillaume le Conquérant. En quelques années, le royaume conquis fut cadastré, dénombré, recensé, divisé en 66,000 fiefs, comme un gigantesque gâteau découpé d'une main sûre d'elle-même.

Le chroniqueur saxon qui assistait à ce dépouillement administratif d'une race vaincue a dépeint en quelques lignes plus attristées que railleuses la façon dont s'opéra cette spoliation qui n'a point d'analogue dans l'histoire.

« Après cela, écrit-il, à la date de 1085, le roi tint un grand conseil et très profond discours avec tous ses *witans* (sages), au sujet de cette terre, comment elle était peuplée et par qui ; puis il envoya ses hommes par toute l'Angleterre dans chaque comté et les fit s'enquérir du nombre d'arpents dans chaque comté, des terres que le roi lui-même possédait, des troupeaux qui s'y trou-

vaient et des revenus qu'il pouvait tirer en douze mois de chaque comté. Il fit écrire aussi la quantité que possédaient ses archevêques, ses évêques suffragants, ses comtes, et bien que mon récit puisse être prolixe (*though I may narrate some what prolixly*), combien avait chaque possesseur de terre en Angleterre, soit en biens fonds soit en bétail, et combien d'argent tout cela pouvait valoir. Et le tout fit-il régler et déterminer si étroitement qu'il n'y avait pas un seul arpent, pas un yard de terrain, pas même (c'est grande honte de le dire, *it is shame to tell*, bien qu'il ne lui semblât pas honteux de le faire), pas même un bœuf, ni une vache, ni un cochon qu'il laissât sans le faire placer dans son écrit. Et tous ces écrits lui furent apportés ensuite. »

C'est en ouvrages philosophiques et théologiques que la bibliothèque de Canterbury est particulièrement riche. On rencontre là, vivant en parfaite harmonie, les princes de la théologie catholique : saint Thomas, Suarès, Denys Petau, les Conciles, la collection des Bollandistes et les écrits des plus célèbres réformateurs, Luther, Mélanchton, Calvin, Latimer, etc.

Parmi les volumes rares se trouve une édition de la *Catena aurea divi Thomæ Aquinantis*, qui est la première imprimée à Rome en 1470 par deux Allemands; à la fin de l'ouvrage, ils nous font connaître leurs noms en vers latins, en s'excusant de leur désinence barbare :

Aspera ridebis cognomina Teutona, forsan :
Conradus Schweynheim, Arnoldus Panarzque magistri.

A quelques pas de la ville de Canterbury, on aperçoit, cachés à demi derrière les frondaisons du parc, les bâtiments de *Sainte-Mary's College*. C'est là que nos religieux proscrits ont cherché un asile, c'est là qu'ils ont trouvé, près d'une population protestante qui s'est honorée vraiment par la noblesse de son hospitalité, le respect d'abord, l'affection ensuite.

Je décrirai quelque jour ce collège modèle où les jésuites, ces maîtres incomparables en fait d'enseignement, ont pu appliquer librement leurs méthodes. C'est un enchantement pour l'intelligence que de voir ce que peut faire l'association, l'effort commun d'hommes tous unis dans une même pensée, obéissant à un idéal supérieur, étranger à toute préoccupation personnelle. Quand on sort de nos agitations vaines, de nos querelles sottes, du tumulte inutile et fatigant que mènent continuellement quelques personnes toujours les mêmes, on est stupéfait de voir dans ce calme profond tout ce petit monde qui vit heureux, ces enfants si vite acclimatés sur la terre étrangère, si contents d'être là. Comme la vertu fait peu de bruit! se dit-on, et en revanche qu'elle fait de besogne!

Que de merveilles d'intelligence pédagogique, que de délicatesses touchantes dans cette organisation si virile à la fois et si paternelle, si maternelle, écrirais-je volontiers! La supériorité de cette éducation, dont le succès a excité tant de haines, tient-elle à quelque sortilège? Apulée, accusé de magie par des voisins qui voyaient son champ prospérer tandis que le leur dépérissait, se contenta de présenter au préteur sa charrue et ses bœufs admirablement entretenus. Les jésuites pourraient faire une réponse analogue : s'ils récoltent plus, c'est qu'ils labourent mieux que les autres.

C'est ici qu'on apprécie seulement ce qu'il peut tenir de travail dans une journée, la somme d'efforts que l'être humain peut fournir, sans s'énerver, sans se surmener, lorsque tout chez lui tend à un but unique. Rien ne paraît au-dessous de ces hommes de dévouement. Le même Père qui vient de s'entretenir avec vous de quelque haute question, de traiter quelque point littéraire dans une causerie pleine de verve et d'entrain, vous abandonne pour veiller à ce que les enfants qui reviennent de la promenade n'aient point froid aux pieds à l'étude du soir; il vous montre un système destiné à faire changer de chaussures tout une classe à la fois, quand on rentre du dehors; il vous explique ce que sont ces *réfectoires de langues* où les élèves conversent avec leurs professeurs en anglais et en allemand, de façon à se familiariser avec la prononciation usuelle. Là encore, il s'ingénie à trouver un thème instructif et amusant, à commenter le *Graphic* ou quelque autre de ces publications illustrées si nombreuses en Angleterre, de façon à faire pénétrer une notion utile dans ces jeunes cervelles sans que les enfants se doutent qu'on leur apprend quelque chose de plus que ce qui figure sur les programmes.

Où il y a des jésuites il y a des livres. Quand le héros du siège de Pampelune vint s'asseoir sur les bancs de l'université de Paris, il savait ce qu'il faisait et que les temps allaient venir où la lutte des idées remplacerait le choc des bataillons, où l'on combattrait par la plume comme on combattait jadis par l'épée. Si les jésuites en toute occasion ont été prêts à verser leur sang pour la foi, ils n'ont pas épargné l'encre. Dans leur *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus* les Pères Auguste et Aloys de Baecker ont compté plus de dix mille jésuites qui ont été en même temps hommes de lettres. La *Bibliographie historique de la compagnie de Jésus,* publiée en 1864

par le P. Auguste Carayon a relevé 3,093 ouvrages relatifs à l'histoire des jésuites. Cette bibliographie, je le répète, remonte à 1864, et l'article 7 a dû augmenter cette liste dans des proportions considérables.

La bibliothèque de *Sainte Mary's College* cependant n'a rien de bien remarquable et ne contient guère que cinq ou six mille volumes. Les jésuites n'ont pas de chance avec leurs livres. Les parlementaires, zélés bibliophiles pour la plupart, comme on sait, se partagèrent au XVIII[e] siècle les plus rares volumes de ceux qu'ils avaient proscrits. Au moment où fut proposé l'amendement qui concluait à confisquer purement et simplement tout ce qui appartenait aux congrégations, les Pères dispersèrent à droite et à gauche, dans des conditions hâtives et désastreuses, leur superbe bibliothèque de la rue des Postes, riche de plus de 80,000 volumes. Qui n'a été visiter un jour ces magnifiques collections réunies et classées dans un ordre lumineux par le P. Cahier, l'éminent auteur de *la Caractéristique des saints?* Tous ceux qui se sont occupés de questions religieuses ont été travailler dans cette bibliothèque, qui servait à tous les ecclésiastiques de Paris.

La proscription, l'intolérance, l'exil, voilà les souvenirs que l'Angleterre rappelle à chaque pas aux Français. Combien des nôtres sont venus là tour à tour demander le droit de penser librement! Quel va-et-vient à travers le détroit entre vainqueurs et vaincus! Que de fois les lettrés des deux pays ont échangé entre eux, comme des rois de la terre,

Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on donne et qu'on reçoit de Stuart à Bourbon.

Un raffiné de style sans grand souffle, Babou, avait commencé jadis dans le *Journal Officiel* une étude sur les écrivains français qui ont vécu en Angleterre. Je m'étonne qu'on n'ait pas repris cette série. Le défilé ne manque pas de piquant. Pour ne partir que du XVII[e] siècle, Grammont et Saint-Évremond ouvrent la marche, promenant de Versailles à Londres leur médisance et leur esprit; Voltaire plus tard cherche là un abri; puis la Révolution jette une partie de la France de l'autre côté de la Manche.

Chateaubriand a rappelé l'époque où, pour ne pas mourir de froid, il mettait sa table de travail sur son lit, en guise de couverture. Un jour, tombant d'inanition, il s'évanouit; il était perdu quand un ami vient frapper à sa porte par hasard, le ranime et l'emmène à la taverne se bourrer de roast-beef. Quelques années après, Chateaubriand occupait, en face même de la chambre meublée où il avait eu faim, le palais de l'ambassadeur de France...

Louis Blanc, banni par la révolution qu'il avait contribué à faire, s'acclimata vite à Londres, devint presque Anglais. Victor Hugo, au contraire, d'après ce qu'il nous racontait lui-même, eut comme un sentiment de malaise et d'effroi en entrant dans la ville des brouillards. « Par où s'en va-t-on d'ici? » dit-il en arrivant. Les proscrits de décembre rentrant en France croisèrent les bonapartistes qui fuyaient le 4 septembre, et les bonapartistes revenant rencontrèrent Jules Vallès et les autres membres de la Commune qui s'en allaient.

Ces grandes leçons de la destinée, cette perpétuelle ironie des faits, cette succession de vicissitudes incroyables, qui font du vaincu de la veille le triomphant du lendemain, demeurent sans enseignement pour les Français, qui semblent incapables de s'accoutumer à l'idée de supporter la liberté des autres.

Canterbury même nous offre un exemple éclatant de cet état d'esprit. Dans ses impressions de voyage en Allemagne, M. Weiss racontait dernièrement qu'il avait découvert une colonie de huguenots français chassés par la révocation de l'édit de Nantes et qui avait conservé le langage même et la prononciation du XVII[e] siècle. Une colonie à peu près semblable existe à Canterbury. En 1550, quelques protestants français fuyant la persécution s'installèrent en Angleterre; la reine Élisabeth leur donna pour temple les deux chapelles de la crypte de la cathédrale que, par un contraste singulier, le prince Noir avait fondées le 4 août 1363 et dédiées à la sainte-Trinité et à la sainte Vierge en compensation de la dispense que le pape Innocent IV lui avait accordée pour épouser sa cousine, la comtesse de Kent. Ces réfugiés, rejoints par d'autres sous Louis XIV, sont devenus tout à fait Anglais, mais ils continuent à chanter des psaumes dans notre langue et à se servir de livres de prières français qu'ils ne comprennent plus. Les inscriptions en vers tracées sur la muraille rappellent les épreuves que les fugitifs ont subies avant de trouver un asile. J'ai même copié l'une d'elles, qui ne manque pas d'une certaine éloquence simple.

Refuge des huguenots en ce pays.

Seigneur, c'est ton amour tendre et compatissant,
Qui sut ravir notre âme à l'ennemi puissant;
Ces pays fortunés sont la terre promise
Où tu vins recueillir ces débris d'une église.

Tu bénis leur refuge et le remplis d'appas,
Tu bénis leurs desseins à chacun de leurs pas;

Après mille périls dans leur rude passage
Tu les mis en repos dans un saint héritage;

Les ayant retirés d'une affreuse prison,
Tu vins les consoler ici dans ta maison;
Si tu leur fis sentir ta verge salutaire,
Tu les dédommageas dans ce doux sanctuaire.

Chose incompréhensible : quand l'élite de la population s'est montrée sympathique à nos religieux persécutés, les seuls habitants qui leur aient témoigné quelque hostilité sont précisément les descendants d'anciens Français.

La vie est bizarre et l'homme est singulier. C'est ce que nous disions en déjeunant avec Filon dans le réfectoire de Canterbury.

Encore un écrivain français devenu Anglais d'habitudes et de goûts. L'ancien précepteur du prince impérial a adopté ce pays où le hasard des événements l'avait jeté, où l'affection qu'il portait au jeune prince l'avait retenu; il vit à la mode anglaise dans son modeste cottage de Margate, et c'est là qu'il a écrit cette *Histoire de la littérature anglaise* que l'Académie couronnait il y a quelques mois. C'est là que j'ai retrouvé mon ancien collaborateur de *la Liberté* et de *la Nation*, en compagnie de son beau-frère, M. Foucaux, le professeur au Collège de France, et de sa sœur qui, sous le pseudonyme de Mary Summer, a publié ces romans à succès qui sont de véritables restitutions d'époques disparues : *le Dernier amour de Mirabeau, les Belles amies de M. de Talleyrand.*

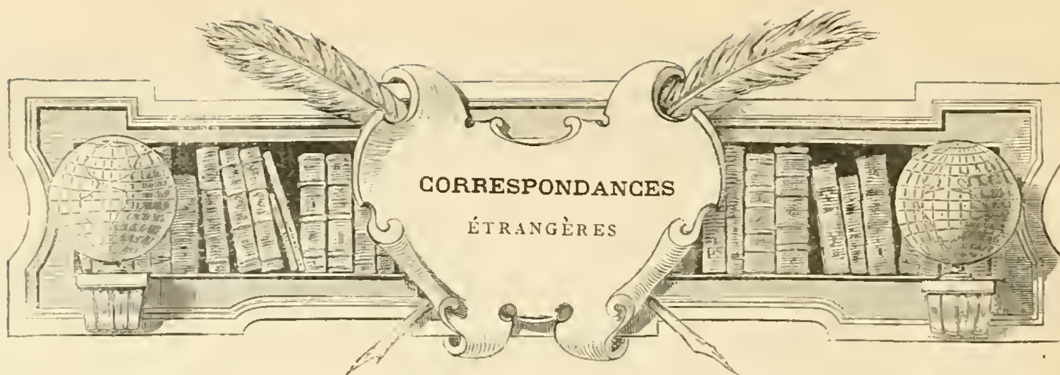
Que de sujets on effleure dans ces rencontres avec un ancien camarade que le hasard a mêlé comme malgré lui aux catastrophes les plus tragiques du siècle! Que de contrastes! Que de coups inattendus! Il y a quinze ans, c'étaient les Tuileries où grandissait l'héritier du plus beau trône du monde, puis l'éducation à Woolwich, les funérailles impériales auxquelles la France entière envoie des députations, les espérances enthousiastes, les projets qui semblent à la veille de se réaliser, les allées et venues des fidèles, des ardents, des affairés, enfin le départ pour l'Afrique et la mort que l'on connaît. Aujourd'hui Chislehurst est désert. Un Allemand a refusé de céder à prix d'or les quelques arpents nécessaires pour la tombe de ce prince qui semblait destiné à commander à 38 millions de sujets. L'impératrice est allée chercher à Farnborough une place pour ses tombes, un coin isolé pour prier et pleurer en paix, une retraite silencieuse pour une douleur qui ne veut pas être consolée.

Eschyle et Shakespeare qui, avec une si saisissante énergie, nous ont montré la Fatalité errant sous les portiques du palais d'Agamemnon ou hantant le château farouche du thane de Glandor, ont-ils dans leurs drames une page plus terrible?

Voilà à quoi nous pensions en cheminant sur ces routes du Kent qui ont l'air d'allées de parc, en regardant ces petites maisons de briques si pittoresques, avec leurs fenêtres à guillotine et leurs carreaux minuscules derrière lesquels on aperçoit l'invariable pot de géranium. Voilà sur quoi nous devisions tandis qu'à l'horizon se dressait cette majestueuse cathédrale qui semblait, devant cette évocation de tant de choses qui ont passé, nous parler dans le langage de Bossuet de ce Dieu « qui ne passe jamais... »

ÉDOUARD DRUMONT.





ITALIE

Venise, septembre 1884.

Mon cher directeur,

J'ai profité de mon séjour dans le nord de l'Italie pour prendre quelques notes; je vous les envoie sans plus tarder. Il ne s'agit pas ici d'une étude faite à tête reposée sur le mouvement littéraire actuel, j'ai tout simplement regardé aux étalages des libraires, dans les kiosques de journaux, mieux encore, j'ai suivi et écouté les crieurs qui, soit dans les gares, soit dans les rues, offrent au public les derniers numéros parus.

Ce genre de vendeurs nous est presque inconnu en France. Nous avons, principalement pour les journaux du soir, des crieurs qui parcourent les rues, stationnent aux carrefours, annonçant tel ou tel journal. Ici, ces ambulants se gardent bien d'une telle spécialité. Ils vont, viennent et pénètrent dans tous les endroits publics ayant en mains un paquet de différents journaux, et, au lieu de vous offrir *la France* ou *la Liberté*, ils énumèrent au passant les titres de tous les journaux publiés depuis le matin. En France, nous ne voyons le plus souvent de marchands de cette sorte qu'à l'intérieur des gares, au départ des trains. Le porteur de journaux italiens agit partout de même. Au café, à l'hôtel, au théâtre, il entre librement, comme bien d'autres industriels, et on n'a qu'à choisir dans sa collection. S'il vous reconnaît pour étranger, il aura toujours, dans les grandes villes, quelque journal français à vous présenter. Le prix en est élevé, cependant on ne lui refuse jamais les quelques sous qu'il vous demande.

Ce mode particulier de vendre les journaux tient à des usages locaux, mais beaucoup aussi aux conditions générales de la presse quotidienne. Celle-ci est encore presque exclusivement provinciale. Je veux dire qu'un très petit nombre de journaux de Milan, de Florence ou de Rome se répandent seuls dans le pays entier, le *Secolo*, de Milan, par exemple, la *Gazzetta d'Italia*, de Florence, la *Fanfulla*, de Rome. Par contre, chaque ville a son journal ou ses journaux qui se lisent dans la province même et fort peu au dehors, même les plus importants. Cela existait ainsi avant l'unification de l'Italie et les événements politiques n'ont, pour ainsi dire, modifié en rien la situation première; il semble même que la rapidité des communications télégraphiques a donné une nouvelle force à ce régime auquel on eût préféré peut-être une centralisation puissante dans la capitale. Je ne parle en ce moment que des journaux politiques qui s'intitulent souvent aussi littéraires, mais qui, en réalité, ne renferment, en outre des articles et des dépêches politiques, que des renseignements locaux s'étendant à toute la province pour les faits divers et pour les prix-courants des marchés. Les annonces ont un caractère plus général.

Je n'ai pas eu malheureusement à ma disposition des notes statistiques assez récentes pour formuler exactement le nombre des journaux en Italie. Les chiffres qui m'ont été fournis datent de 1881, mais je ne crois pas que depuis cette époque, peu éloignée en somme, il se soit produit de grandes modifications dans le total général, et moins encore dans celui des journaux politiques. S'il y en a eu beaucoup de fondés depuis trois ans, quelques-uns seulement ont réussi à vivre.

A cette date de 1881, on comptait 140 journaux politiques quotidiens et 250 non quotidiens, soit un ensmble de 390. On peut évaluer le nombre actuel de 420 à 450. Le plus ancien de tous est la *Gazzetta di Venezia*, journal quotidien fondé en 1740 sous le titre de *Gazzetta Veneta*, qu'il garda jusqu'en 1765 où il devint le *Diario Veneto*. De 1787 à 1798, il s'appela *Gazzetta urbana Veneta*, de 1807 à 1812, *Giornale del dipartimento Adriatico*. Enfin, le 18 avril 1814, il prit la dénomination de *Gazzetta di Venezia* qu'il porte encore aujourd'hui.

Parmi les journaux quotidiens qui ont eu l'existence la plus longue, je relève : *Il Pensiero*, politique, religieux, qui date de 1850, et *Il Movimento*, politique, commercial, fondé en 1852; ils sont tous les deux publiés à Gênes. *La Perseveranza*, de Milan, la *Gazzetta di Torino* et *Il Tempo*, de Venise, politique, commercial, littéraire, sont de 1860. *Il Giornale di Padova*, devenu *Il Euganeo* (Padoue), *Il Secolo*, de Milan, la *Gazzetta d'Italia*, de Florence, paraissent depuis 1866; la *Gazzetta piemontese*, de Turin, depuis 1867, et *Il Fanfulla*, de Rome, depuis 1869. Tous les autres ont été fondés après 1870. *L'Opinione*, créée

d'abord à Turin, puis transportée à Florence et ensuite à Rome, a perdu un peu de son influence après la mort de son fondateur Dina. Elle reste encore un des organes principaux de la presse italienne.

Quoique la statistique sur laquelle je m'appuie date de trois années, elle suffit à indiquer dans quelle proportion paraissent les journaux dans chaque province. Je n'énumérerai pas les chiffres de chacune d'elles, je note seulement les suivants : 153 journaux dans la province de Milan, 121 dans celle de Turin, 92 dans celle de Florence, 43 dans celle de Gênes, 34 dans celle de Bologne, 38 dans la Vénétie. Les autres chiffres flottent entre 22, province d'Alexandrie, et 6, province de Ferrare.

Il ne s'agit plus, en ce moment, des journaux politiques quotidiens seuls, mais des publications de tous genres réparties en diverses classifications, telles que : économie, finances et industrie, 91 ; pédagogie et didactique, 79; journaux de sciences, lettres et beaux-arts, 77; journaux d'art, de théâtre et de musique, 56; publications relatives à l'agriculture, 50; journaux religieux, 46; journaux illustrés, 25; etc., etc. Le total des journaux, revues, publications périodiques spéciales était, en 1881, de 1282. En 1837, il était seulement de 180, puis en 1864, de 480, et en 1868, de 800. La progression est restée à peu près la même.

Le tirage des journaux politiques, par suite des conditions mêmes dans lesquelles ils sont publiés, n'est pas très considérable: ceux-ci restent tous bien loin du *Secolo*, qui « annonce » 100,000 exemplaires quotidiens. *Il Fanfulla*, la *Gazzetta d'Italia*, *la Perseveranza* ont ensuite les tirages les plus importants. Le prix de vente est cependant minime, presque toujours 5 centimes. *Il Secolo* se vend 5 centimes dans toute l'Italie, *Il Fanfulla*, 5 centimes à Rome et 10 centimes dans les provinces. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'est ce que nous appelons de grand format, aucun d'eux également n'est de la taille de nos petits journaux; ils comportent quatre à cinq colonnes d'une largeur de lignes égale à celle de nos journaux, et cela selon l'importance de leur publication. Leur disposition typographique est celle-là même que nous connaissons en France, et s'il est une particularité, nous la trouvons dans le *Secolo*, auquel sa prétention de journal politique n'interdit pas l'intercalation dans le texte de dessins d'un assez pauvre effet. Le mot pour rire, la *nota satirica*, qui se trouve dans tous les journaux, est toujours illustrée, point n'est besoin de le dire.

Chaque journal publie des romans, le plus souvent des romans français traduits.

Mais si, comme je viens de le dire, la vente de ces journaux se fait surtout par les crieurs, on doit se demander à quoi servent les kiosques spéciaux, assez peu nombreux d'ailleurs. Ils détiennent tous les journaux que j'ai cités et ils en vendent, mais on y trouve surtout les publications illustrées de tous les journaux non quotidiens.

Le plus considérable des illustrés italiens est *l'Illustrazione italiana*, publiée à Milan par l'éditeur Trèves, sur le type de notre *Monde illustré*. Elle date de 1873. Je citerai encore : *l'Illustrazione popolare* fondée en 1869, la *Gazzetta illustrata*, *l'Emporio pittoresco*, *l'Epoca*, journal à cinq centimes, qui n'a qu'un seul dessin exposant le fait du jour, les trois autres feuilles étant remplies par le texte. La *Gazzetta del Popolo* du dimanche a huit pages de texte et des dessins, ainsi que *Il Pungolo della Domenica*. Ces deux derniers journaux se classent dans les publications *di amena lettura*. Ils sont exclusivement littéraires et artistiques et publient de courtes nouvelles, des chroniques, des pièces de vers, des revues bibliographiques. La *Domenica letteraria* de Rome, le mieux fait certainement des journaux de ce genre, la *Gazzetta letteraria*, qui donne souvent de longs extraits de livres récemment parus, ne sont pas illustrées. Les journaux de théâtre ou d'art renferment, au contraire, de nombreux croquis.

Je dois enfin, pour compléter cette rapide nomenclature de la presse italienne, noter tout au moins les principales revues : la *Nuova antologia*, la *Rivista Europea*, la *Rivista storica*, la *Revue internationale de Florence*, *Il Bibliofilo* de Bologne, qui sont toutes des publications très bien faites et d'un réel intérêt.

Mais laissons les journaux et parlons un peu des livres. Là encore, nous retrouvons la même diffusion. Il n'y a pas un centre unique de publications, on en compte une dizaine au moins présentant de l'importance, tels que Milan, Turin, Florence, Rome, Venise, Gênes. Bologne, Padoue, Vérone. Dans d'autres villes encore paraissent souvent des ouvrages historiques et philosophiques édités avec soin, et généralement livrés au public à des prix peu élevés. Les études historiques ont pris en Italie un développement toujours croissant, et *le Livre* a eu maintes fois l'occasion de signaler les grands travaux entrepris soit par de patients chercheurs, soit par les sociétés d'histoire de chaque province. Les archives si riches en documents des grands villes, de ces anciennes capitales qui ont joué un rôle dans l'histoire, sont de véritables mines de renseignements, mines très exploitées. La formation récente d'un comité central des études historiques, d'où relèveront toutes les archives, facilitera certainement des travaux qui intéressent le monde entier; on en a eu la preuve en lisant les premiers volumes des *Diarii* de Sanuto, publiés par la société d'histoire de Venise.

Mais ce que j'appellerai le principal mouvement de librairie se produit à Milan, à Turin, à Florence et à Rome, où des éditeurs laborieux ont formé, en dehors même de leurs travaux de longue haleine, des bibliothèques spéciales qui s'augmentent chaque année d'un grand nombre de volumes s'adressant à des publics de genres divers. Je relève les titres de la *Biblioteca scientifica popolare*, celle des écrivains italiens, celle de la jeunesse, la *Biblioteca ricreativa*, *nazionale*, *moderna*, la Bibliothèque de philosophie moderne, la *Biblioteca tecnica* à laquelle collaborent MM. Boito, Cremona, Beltrami, Ferrini et autres. Cette dernière est publiée par l'excellent éditeur Hœpli, de Milan, qui fait également paraître la *Biblioteca scientifico-letteraria*, où figurent parmi les auteurs MM. Dall'Ongaro

de Gubernatis, Broglio, Magenta, Malfatti. Je vois encore les noms de MM. Ferrari, Brunialti, Minghetti, Luzzatti, Piola, Sogliani, parmi les collaborateurs de la *Biblioteca di studi giuridici, politici e sociali* également publiée par Hœpli.

L'éditeur Sonzogno, de Milan, augmente peu à peu sa *Biblioteca universale, antica e moderna*, qui comprend un grand nombre d'ouvrages français traduits. Je vois dans la dernière série parue *Manon Lescaut, les Réfractaires* de Jules Vallès, *l'Infâme* d'Edmond About, puis encore les noms de Baudelaire, de Frédéric Soulié, d'Émile Richebourg. Il y en a un peu pour tous les goûts. La *Biblioteca amena* de l'éditeur Trêves, de Milan, offre à ses lecteurs des ouvrages de genres tout aussi divers, et là encore les ouvrages français tiennent une large place.

On peut dire d'ailleurs que toutes nos publications sont traduites aussitôt que parues. Et non seulement nos romans, ce qui s'explique d'autant mieux qu'il y a peu de romanciers italiens, mais encore, quoique en plus petit nombre, des ouvrages d'un ordre plus sérieux.

Comme je l'ai dit, j'ai beaucoup regardé aux étalages des libraires et, partout, j'ai retrouvé les noms d'Alphonse Daudet, d'Émile Zola, de Georges Ohnet, dont les romans paraissent, en outre, en feuilletons dans les journaux. Xavier de Montépin, du Boisgobey, Jules Claretie, Belot, Henry Gréville, Octave Feuillet sont ensuite le plus souvent traduits. Presque tous figurent dans la *Biblioteca amena*, à 1 franc le volume, que j'ai citée.

Mais on ne se contente pas de les vendre traduites, les œuvres françaises sont achetées dans leur texte primitif et, en dehors des romans, j'ai vu dans bien des librairies la bibliothèque elzévirienne de Lemerre, la bibliothèque des beaux-arts de Quantin, la bibliothèque rouge des enfants de Hachette, la collection Garnier de publications enfantines.

Je viens de citer quelques noms, j'en oublie un bien plus grand nombre. Cela suffit cependant pour montrer en quel honneur notre littérature est tenue en Italie.

Mais il me faut terminer cette lettre. Je le ferai en relevant quelques ouvrages italiens parmi les derniers publiés, notamment :

La politica di Massimo d'Azeglio del 1848 al 1859, par M. Nicomede Bianchi (Turin, Roux et Favale, édit.).

Diario di Nicola Roncalli dall anno 1849 al 1879 (3 vol. Turin, Bocca frères, édit.).

Gite d'un artista, di Camillo Boito (2 vol. Hœpli, édit.).

Scritti di Alberto Merrio, scelti e curati per Giosué Carducci (1 vol. Bologne, Zanichelli, édit.).

L'Abbozzo bibliografico di Cesare Cantu, scritto della principessa Della Roca (Milan, Trêves, édit.).

Il dolce far niente, scènes de la vie vénitienne au siècle passé, sorte de roman historique qui, je crois, est déjà traduit en francais, par M. Antonio Caccianiga (Milan, Trêves, édit.).

Je peux annoncer aussi comme devant paraître prochainement *le Memorie scritte dal doge Lodovico Manin*, avec une préface et des notes de M. Attilio Sarfatti. Cet ouvrage paraîtra chez Ongania, l'intelligent éditeur de Venise qui complète en ce moment sa publication si remarquable de la basilique de Saint-Marc. On aura pu se rendre compte, à Paris, par la série de chromolithographies exposées en ce moment au palais de l'Industrie, de l'importance et de la beauté de cet ouvrage.

Voici, mon cher directeur, les quelques notes que j'avais réunies à votre intention. J'en garde par devers moi quelques autres sur diverses bibliothèques publiques et privées, je vous les enverrai au premier jour.

G. de Léris.





SOMMAIRE

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philosophie.* — *Linguistique.* —

Gare à vos yeux!!! *Sages conseils donnés par un myope à ses confrères,* par Francisque Sarcey. 1 vol. petit in-16 de 100 pages. Paris, 1884, Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 2 francs.

Est-il vraiment aussi difficile qu'on le dit de se connaître soi-même ? C'est possible; en tout cas, M. Francisque Sarcey est venu à bout de cette difficulté; il a parfaitement raison, en effet, lorsqu'il dit que la meilleure partie de la sympathie générale qu'il inspire, il la doit à son allégresse d'esprit, à sa bonne humeur et à sa gaieté. C'est par où cet opuscule *Gare à vos yeux!!!* est vraiment charmant et touchant. On ne peut se défendre d'une sincère et affectueuse émotion à lire cet exposé de l'un des plus affreux dangers qui puissent menacer un homme de travail intellectuel, l'épouvantable cécité. Adversaire ou partisan de ses opinions politiques et philosophiques bien connues, on se prend également à aimer celui qui ayant couru un péril nous crie aujourd'hui : Casse-cou! et nous invite à parcourir avec lui les étapes tragi-comiques — mais plutôt tragiques — de la vie douloureuse où il a failli laisser la vue. Le comique, en un tel récit, on ne le voit guère au premier abord, et l'on se demande comment l'auteur a pu l'y introduire. Assurément il n'est pas dans les faits; il appartient tout entier à la tournure très particulière de cet aimable esprit ennemi de toute emphase déclamatoire, naturellement joyeux et rieur, dût-il rire à ses dépens. Il faut bien sourire en effet des ahurissements étonnés de l'enfant découvrant le monde par hasard, à travers les lunettes d'argent de son père, et du jeune homme découvrant les divers plans d'un tableau, au Louvre, dans le champ d'une forte jumelle. Mais tout n'est pas risible dans ce petit livre, où rien pourtant n'est solennel. Nous ne saurions trop recommander aux parents soucieux de la santé, de l'avenir de leurs enfants les chapitres II et III : *Comment on devient myope. L'école est pour beaucoup dans la myopie.* Il n'y a pas un chapitre d'ailleurs, en ce volume, qui ne soit marqué par quelque sage conseil, par quelque observation de bon sens, d'expérience cruellement acquise, par quelque détail d'analyse psychologique exercée sur soi-même aux heures décisives et confessé avec une rare candeur. On sait que M. Francisque Sarcey, condamné à subir l'opération

de la cataracte, se confia aux soins des frères Saint-Jean de Dieu. Quand le bruit se répandit dans Paris que le « farouche ennemi des congrégations religieuses, » le « *tombeur* assermenté du parti clérical » allait se remettre aux mains d'hommes qui portaient une soutane, ce fut, dit M. Sarcey dont je cite les paroles presque textuellement, un grand étonnement parmi ses amis, presque un grand scandale. Le chapitre VI, où il raconte son séjour dans l'établissement hospitalier de la rue Oudinot, est une belle page de tolérance écrite par un honnête homme et un homme de cœur, parmi tant d'autres écrites avec la familière simplicité, la sereine bonhomie, la bonne grâce, la philosophie pratique et la rondeur d'un homme d'esprit et dirais-je, n'était le jeu de mots — d'esprit sain.

Le Choléra, par M. PAUL BERT, député, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut. 1 vol. petit in-16 de 72 pages. Paris, 1884, Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 2 francs.

Avec une énergie et une vaillance auxquelles nous nous plaisons à rendre hommage, M. Paul Bert, au double titre de savant et de député, ayant en conséquence doublement qualité pour agir, a mené récemment contre l'abominable ennemi qui menaçait alors tout le pays et n'a pas encore abandonné le midi de la France envahi, une campagne plus brillante et retentissante que réellement efficace. Après avoir, d'une plume vainement véhémente, écrit quatre lettres rendues publiques, où il adjurait le gouvernement de prendre contre le fléau les seules mesures qu'il jugeât suffisantes et nécessaires pour empêcher la propagation du choléra, il porta la question devant la Chambre des députés sous la forme d'une proposition de loi. Cette proposition, presque aussitôt retirée sur une déclaration du ministre, fut transformée en une interpellation concluant à un ordre du jour que finalement M. Paul Bert ne crut pas devoir maintenir. Malgré tout le talent de l'écrivain et de l'orateur, en dépit de son autorité en cette matière, nous sommes médiocrement surpris du résultat négatif auquel son généreux effort a abouti. On sait à quels actes de sauvagerie contre les médecins s'est portée la population dans certaines parties de l'Italie où l'on avait essayé d'appliquer précisément les mesures proposées par M. Paul Bert : injonction au médecin de déclarer les cholériques; isolement du malade enlevé à sa famille sur le simple rapport d'un commissaire délégué; internement de tout convalescent « dans une petite maison isolée. » — Voilà qui suffirait et au delà pour expliquer, sinon justifier, toutes les violences des mères. — M. Paul Bert, plein de foi cependant, porte de nouveau le débat devant l'opinion sous la forme du petit volume dont nous donnons l'indication bibliographique en tête de ces lignes. E. C.

La Légende de l'Alsace, par EDMOND SCHURÉ. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884, 1 vol. in-18.

Le livre se partage en époques : époque celtique, Gaulois et Teutons; époque mérovingienne, avec la légende de sainte Odile; époque carlovingienne et légende de la reine Richardis, moyen âge, Strasbourg et sa cathédrale; la Réforme; la Révolution et la Défense nationale. Comme le dit la réclame de l'éditeur, c'est l'épopée de l'Alsace et, en véritable épopée, elle est — *horresco referens!* — écrite en vers. C'est le mérite de l'auteur; mais, je veux être franc, c'est le défaut du livre. Les longs poèmes nous ennuient et la raison en est qu'ils sont ennuyeux. *Jocelyn*, cet admirable chef-d'œuvre, n'a plus guère de lecteurs, et Victor Hugo, poète épique, s'est gardé de couler sa pensée dans le moule d'Homère ou de Virgile; il s'en est tenu au *Romancero*.

Dans une œuvre d'aussi longue haleine que celle de M. Edmond Schuré, on ne peut guère échapper à des vers de ce genre :

Et les chasseurs qui crient, et les dogues qui jappent;
Et sa chair croit sentir mille crocs qui l'attrapent.

En voilà assez pour décourager les meilleures volontés et pour faire douter de la poésie. On se « tue à rimer », et le public constate le suicide sans en savoir gré.

Pour mon compte, je préfère aux quelques milliers de vers qui gonflent ce volume cette phrase fière et généreuse de la préface, où l'on sent, sous l'expression peu châtiée et presque incorrecte, vibrer le patriote et l'homme de cœur : « Quelque imparfait que soit ce livre, puisse-t-il rappeler quelquefois à nos frères d'Alsace et de France que si la patrie réside dans le sol, un seul refuge inexpugnable est dans les âmes fortes, où vit le culte du passé et la foi en l'avenir ». B.-H. G.

Montalembert, par Mgr RICARD, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur de théologie dogmatique à la Faculté d'Aix et de Marseille. Paris, 1884, Plon, Nourrit et Cie; in-18, 3 fr. 50.

L'œuvre de Mgr Ricard est terminée : ce volume est le dernier des quatre qu'il a consacrés à l'école menaisienne : Gerbet de Salinis, Lamennais et Montalembert représentent les quatre piliers de cet édifice disparu qui s'appelait le catholicisme libéral. C'est bien de l'histoire qu'écrit Mgr Ricard, c'est le souvenir d'un état de choses évanoui et emporté aussi loin aujourd'hui, à vingt ou trente ans d'intervalle, que les commencements de Rome.

Le caractère de ces quatre volumes est tout biographique, et, mérite remarquable pour un professeur de dogme, Mgr Ricard nous y épargne les discussions dogmatiques. Il remet en scène des lutteurs, des combattants, et comme ferait un historien militaire racontant les campagnes d'un général, il relève simplement les positions, les décrit, évalue les forces, suit les opérations, et quand la bataille se livre il note les phases, ne quitte pas de l'œil le héros, qui, surtout quand c'est Montalembert, n'est pas seulement un guide mais un militant donnant vigoureusement de sa personne.

C'est, je pense, indiquer tout de suite au lecteur l'intérêt très vif qu'offre ce volume. Quelque opinion qu'on professe, on ne peut refuser un salut à cette vaillance, à cette conviction, à ce désintéressement que personnifia pendant toute sa vie le comte de Montalembert. Dieu et liberté, voilà à coup sûr une belle devise, et la bannière qui la portait inscrite aurait pu rallier bien des cœurs généreux qui de nos jours se découragent manquant de but, se sentant impuissants, également dégoûtés de l'un et l'autre extrême qui marquent le devoir de l'Église et de la Liberté.

Il était fort délicat à Mgr Ricard de faire la part du libéralisme sans choquer l'ultramontanisme. Il a déployé beaucoup d'art et y a réussi. Ce qu'il dit de Montalembert orateur, qu'ayant une fois pour toutes mis son humilité aux pieds du saint-père, il se passait toutes les hardiesses et toutes les fiertés, Mgr Ricard se l'entendra appliquer à lui-même : il déclare une bonne fois soumettre tout soigneusement à la parole du pape, il fait acte d'obéissance et d'humilité ecclésiastique, puis il est à l'aise pour parler des libéraux et ne pas anathématiser la liberté.

Là-dessus allez-vous conclure que Mgr Ricard est libéral ? Prenez-y garde : la liberté dont il est question, c'est cette chimère qu'avaient rêvée Lamennais et Montalembert, la liberté soumise à la décision du pape, la liberté octroyée par l'Église. Lamennais a été obligé de renoncer à l'Église le jour où il a essayé d'être libre, et Montalembert n'a suivi jusqu'au bout son idéal que pour cette raison : il était lutteur de nature et il eut à combattre des gouvernements au nom de la liberté : les libertés qu'il voulait, ce sont celles qui profitent à l'église catholique.

Et voilà comme son biographe peut à son goût glorifier le libéralisme sans s'écarter de la religion romaine.

Mgr Ricard s'attendait, peut-être plus qu'il n'est nécessaire, au spectacle de certaines situations et de certains actes dont il ne faut pas grossir la portée. Il s'abîme dans l'admiration devant le pacte d'amitié rédigé et signé par Montalembert et son jeune ami, quand ils avaient dix-sept ans, et défendaient leur foi juvénile contre la *corruption de l'iniquité* de leurs camarades de Sainte-Barbe. Mon Dieu, c'est gentil en famille, ces choses-là ; mais prendre cela pour une marque première du génie de Montalembert, c'est trop vouloir honorer l'œuf avant de savoir s'il en sort un aigle ou un oison. Tous les petits pensionnaires des maisons ecclésiastiques qui se signent des promesses d'amitié sous l'invocation du bon Dieu et de tous les saints ne deviennent pas des orateurs ni des héros.

Il est ainsi dans la première partie du livre, celle qui raconte la jeunesse de Montalembert, plusieurs traits qui ne sont pas dans la mesure. Ce sont peut-être ceux-là que d'autres trouvent excellents. Comme aussi se réjouiront-ils d'entendre Mgr Ricard mettre en parallèle Voltaire et Montalembert et déclarer qu'au congrès de Malines celui-ci prouva qu'il avait définitivement éclipsé celui-là.

Je relève des détails pour louer plus sincèrement la mesure prudente et le ton réservé qui règnent dans tout l'ensemble ; si le but de l'auteur est surtout de ranimer les sympathies pour cette grande figure de chrétien militant et d'honnête homme, il a réussi.

P. Z.

A New English Dictionary on Historical Principles : *founded mainly on the Materials collected by the Philological Society*. Edited by James A.-H. Murray, L. L. D. — Part I. *A-Ant*, in-4° de xvi-352 pp. Clarendon Press. London, 1884. — Prix : 12 sh. 6 d.

Il y aurait vraiment de la présomption à prétendre formuler un jugement approfondi, si peu de temps après sa publication, sur la première partie d'un ouvrage aussi considérable que ce *Nouveau dictionnaire anglais*. En ce premier article, nous nous bornerons à exposer le plan auquel s'est arrêté « l'éditeur » c'est-à-dire — pour lui donner en français sa véritable qualité — le directeur ou rédacteur principal, M. James A.-H. Murray, l'éminent président de la Société philologique de Londres. L'objet du livre est de présenter, d'une façon aussi concise que possible, l'histoire et les divers sens de chaque mot de la langue écrite, sans omettre ceux qui sont aujourd'hui tombés en désuétude. Au lieu de reproduire purement et simplement les exemples traditionnels et souvent erronés cités par les dictionnaires antérieurs, et afin de ne donner que des citations d'une exactitude et d'une propriété parfaites, il fut décidé, au début de l'entreprise, que ces dernières seraient fournies par une lecture nouvelle, et faite à cette intention, des œuvres originales. La réunion de ces nouveaux textes et leur choix, qui devait servir de base certaine au lexique de la langue anglaise, a duré vingt-cinq ans et occupé plus de 1,300 liseurs, sous la haute direction de la Société philologique. Environ 5,000 écrivains anglais de toute époque et au moins quatre fois autant d'ouvrages ont été mis de la sorte à contribution ; et l'on se fera quelque idée de la quantité de matériaux que l'éditeur a pu réunir ainsi, par ce fait qu'il dispose aujourd'hui d'un nombre de citations distinctes et complètes dépassant 3,000,000 et dont le tiers à peu près prendra place dans le dictionnaire. En parcourant ce premier fascicule, nous constatons que chaque extrait est accompagné d'une date précise et d'indications qui permettent de les contrôler facilement.

L'excellent principe de la collaboration n'a pas été limité au seul choix des documents arides et pour ainsi dire de matières premières toutes brutes. Quoique les moindres détails de l'œuvre commune fussent soigneusement revisés par M. Murray, celui-ci cependant a sollicité de toutes parts le concours des lettrés de langue anglaise de bonne volonté, dans chacune des parties du monde. A ce titre, on peut dire que le « Nouveau dictionnaire » représente, à la date où il paraît, l'état exact de la science philologique. L'éditeur cependant ne s'est astreint qu'à présenter

sur ce terrain des résultats hors de conteste, évitant avec soin toute oiseuse discussion de points douteux. Il prend chaque mot à son origine littéraire aussi reculée que possible, le suit dans ses transformations d'âge en âge au moyen d'exemples caractéristiques et classe dans un ordre logique de subdivisions les significations diverses, expliquées d'une façon aussi concise que le permet la clarté de la définition.

L'œuvre s'adresse donc à ceux qui font de la très riche littérature anglaise l'objet d'études spéciales, car ils y trouveront un glossaire des mots *morts* en même temps qu'un dictionnaire étymologique des mots *vivants;* l'homme occupé des sciences y verra à quelle date les termes techniques ont été introduits dans la langue et quelles modifications de forme ou de sens ils ont subies depuis cette date. Mais, en outre, la majorité des lecteurs y rencontrera la dérivation, la prononciation usuelle, l'histoire passée, l'usage présent de toute expression que l'on peut rencontrer dans ses lectures et sur laquelle il arrive qu'on désire une information étendue. Même dans leur forme détachée, les extraits d'auteurs, si brefs que l'aient exigé les considérations d'espace, offrent en soi, le plus souvent, un intérêt indépendant de leur application; on en composerait aisément une suite de *birthday Cooks* tout à fait précieux. Enfin bien des problèmes littéraires ou simplement bibliographiques qui ont occupé des générations de curieux y sont éclairés d'une lumière nouvelle et résolus.

Un dictionnaire qui fait la part si large (vingt-neuf pour cent) aux mots dont l'usage a disparu ne pouvait se refuser à l'admission de certains néologismes. Le plus grand nombre des mots nouveaux a été naturellement fourni par la technologie scientifique, mais le Dr Murray a également fait bon accueil à certains mots de formation toute littéraire et récents; par exemple, en ce premier fascicule : *accoladed*, celui qui a reçu l'accolade, équivalent de *knighted, dubbed*, — *clonial*, dans le sens ironique d'*eternel, sempiternel*, — *acrobatically*, à la façon d'un acrobate, — *anecdotive* qui ne fait pas double emploi avec *anecdotic;* un conte sera *anecdotic*, mais le conteur *anecdotive*, la finale *ive* répondant à notre finale *iste*, — *anamorphose* (modifier par anamorphose), verbe très heureusement venu; nous disons bien, en français, *métamorphoser*, pourquoi pas *anamorphoser?* — *acceptor*, substantif qui présente une différence sensible avec *accepter; accepter* désigne celui qui reçoit *acceptor*, celui qui consent à recevoir; un tiers quelconque peut recevoir une lettre de change, dans ce cas il en est *accepter*, mais celui qui a signé l'acceptation en est *acceptor;* — *absorbingly* équivalent singulièrement énergique et imagé de *entirely*, exemple : un homme entièrement (*absorbingly*) possédé par une idée fixe, c'est-à-dire d'une façon qui *absorbe* toutes ses facultés.

C'est notre dictionnaire Littré qui a servi de type au *New English Dictionary;* on ne pouvait mieux choisir. Venant ensuite, M. James A.-H. Murray a pu y introduire certaines améliorations, telles une disposition typographique encore plus claire et l'extrême précision apportée à dater toutes les citations.

Comme dans tous les ouvrages de cette sorte, il a fallu, pour économiser la place, employer une grande quantité d'abréviations. Dans le Murray — nous croyons pouvoir dès maintenant dire « le Murray » comme on dit « le Littré » par une glorieuse abréviation, — eh bien, dans le Murray on n'en compte pas moins de deux cent trente-quatre auxquelles il faut ajouter une dizaine de signes conventionnels. C'est beaucoup pour la mémoire, et d'autant plus qu'elles ne se distinguent souvent que par des différences inappréciables à première vue, telles : a. = (en étymologie) adopté de : *a* = *ante*, avant : *a.* = adjectif. Dans ces conditions, il importe que la table des abréviations soit réimprimée en tête de chaque partie ou tout au moins de chaque volume.

Nous suivrons avec l'attention due à cette admirable publication les progrès du « Nouveau dictionnaire anglais, car nous avons à peine effleuré quelques-unes des questions qu'il soulève. Mais les occasions de le faire ne nous manqueront pas. En effet, on nous annonce que les parties se succéderont rapidement ; il y en aura quatre par volume et six volumes en tout, formant un total d'environ dix mille pages. E. C.

Descartes. Discours de la méthode et choix de lettres françaises, avec une introduction, par B. Aubé. 1 vol. in-18. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

Parmi les chefs-d'œuvre de l'école spiritualiste, le *Discours de la méthode* peut passer, à bon droit, pour un de ceux où les esprits sérieux trouvent leurs plus fins regals. Non que l'élégance du style en soit l'ornement remarquable. Descartes, pour employer sa propre expression, ne se soucie guère des *gentillesses* du langage. Ses seules préoccupations sont la justesse et la profondeur de la pensée et la précision des termes dont il se sert pour l'exprimer. Et il atteint ces deux buts de manière à se placer au premier rang de nos écrivains.

Quant à son style, il est, comme le dit fort bien M. Aubé : « austère, mais sans rudesse » ; « et si ses phrases, pour être d'une savante architecture, peuvent paraître lourdes, embarrassées, sans fin, s'il faut « acheter l'intelligence des idées et de leur enchaînement par une attention très assidue et très tenace », en revanche, « sa langue est solide, saine et parfaitement appropriée aux pensées qu'elle exprime, d'une sévérité souvent égayée de brèves images ou d'expressions d'une grâce toute naïve ».

Le *Discours de la méthode* est suivi d'un choix de lettres dont l'éditeur a retranché les parties purement scientifiques; mesure excellente, puisque ce livre ne s'adresse ni aux géomètres ni aux physiciens. Dégagées ainsi de toute espèce d'aridité, ses lettres serviront à faire connaître et aimer en Descartes un homme de bien, et continueront à faire admirer ce grand philosophe.

P.-C.

Fénelon à Cambrai, *d'après sa Correspondance* (1699-1715), par M. Emmanuel de Broglie, 1 vol. in-8° de 450 pages. Librairie Plon, Nourrit et Cie, Paris, 1884.

Dans les fastes de la fraternité humaine et de l'abnégation évangélique brille aux plus belles pages l'histoire des bienfaits de Fénelon dans la Flandre française, où s'accumulaient alors les effroyables misères de la *guerre de Succession*. Le rival accablé de Bossuet, bien qu'il eût accepté d'un cœur soumis sa condamnation, n'en demeura pas moins l'objet de la plus dure disgrâce de la part du roi. Autant que l'on peut se croire en droit de juger, aux simples lumières fournies par l'observation de la nature humaine, de débats et d'animosités sur lesquels il a été écrit tant de savants ouvrages, l'antipathie de Louis XIV contre l'admirable précepteur du duc de Bourgogne avait son fonds dans l'opposition radicale des caractères et des vues. L'absolutisme de tempérament et d'expérience inhérent au fils d'Anne d'Autriche, qui n'a jamais oublié la Fronde, ne pouvait rien goûter des pensées confiantes, généreuses, libérales, parfois chimériques, et parfois d'un prophète, naturelles au beau génie que Ducis appelait *saint Fénelon*.

Nous n'avons point à nous occuper ici du prêtre illustre, ni de sa doctrine, ni même du prestigieux écrivain, dont nous aurons toujours présente l'entrée délicieuse dans les rêves confus d'une lointaine vocation... (Vous en souvenez-vous, sombres salles du vieux collège de la Place-aux-Bleuets !...) mais seulement du sublime apôtre et de l'admirable patriote dont la gloire immortelle est inséparable du nom d'une des principales villes du département du Nord.

On tenait à Versailles pour une terrible et définitive disgrâce l'envoi de Fénelon à Cambrai... Cambrai, cependant, l'un des premiers diocèses de la monarchie, et qui conférait à son chef le titre d'archevêque-duc. L'éducation du duc de Bourgogne, le petit-fils de Louis XIV, avait déjà valu à Fénelon le renom d'un incomparable maître de la jeunesse. On ne saurait lire sans un intérêt passionné, comme un des plus précieux documents fournis par l'histoire sur le cœur humain, le récit des perfectionnements graduels de l'espèce de bête féroce qu'était d'abord le jeune prince, et la correspondance échangée jusqu'aux derniers jours entre l'élève et le précepteur, qui eut le chagrin suprême de survivre à cette dernière espérance d'une vie toute pleine de chagrins et de travers.

C'est à Cambrai, toutefois, dans l'intervalle des seize années si douloureuses et critiques pour la France, qui vont de 1699 à 1715, que Fénelon mérita surtout d'entrer dans les impérissables respects de la postérité, par la sagesse de son administration si intelligente du caractère, des habitudes et des manies de nos Flamands d'alors, et par la tendre générosité de son dévouement sans réserve aux souffrances des populations et à la misère des blessés, dans ces pays dévastés par une horrible guerre. Tant d'héroïsme et de bonté s'est fixé, pour la mémoire du peuple, dans la légende de Fénelon, ramenant lui-même, à travers la nuit, à une paysanne désolée, la vache qu'elle croyait perdue.

Ces images séculaires, mais non effacées, — les sincères effusions du cœur humain ne perdent rien de leur écho à travers le temps, — revivent sous nos yeux, grâce à l'ouvrage de mérite exceptionnel que vient de publier la librairie Plon, sous ce titre : *Fénelon à Cambrai, d'après sa Correspondance* (1699-1715), par M. Emmanuel de Broglie. C'est une œuvre d'érudition, de littérature et de patriotisme, dont on peut recommander la lecture aux braves gens de toute opinion raisonnable. Les huit chapitres de cette remarquable étude abordent successivement : l'installation de Fénelon à Cambrai, après la condamnation du livre des *Maximes des Saints* (sa vie, sa maison, ses amis : pages très intéressantes sur l'aménagement du palais archiépiscopal); — les correspondants de Fénelon à Versailles; — les œuvres et l'administration de Fénelon; — la guerre en Flandre, campagne de 1708; — les correspondances sur l'état de la France; — les espérances de Fénelon dans le duc de Bourgogne devenu dauphin, et la mort foudroyante de ce prince; — la ténacité et la persévérance de Fénelon et la fin de ses relations avec la cour; — les derniers jours, la maladie et la mort de Fénelon (1714-1715).

L'excellent récit de M. Emmanuel de Broglie est enrichi de nombreux extraits empruntés à la *Correspondance* du grand évêque (extraits relatifs à la religion, à l'état de la France, aux conditions politiques de son relèvement), où éclate une âme passionnée pour le bonheur du pays, hostile au despotisme d'un seul, inattaquable dans sa foi, quelque peu utopique dans ses constitutions, délicieusement sensible à l'amitié, et douée, comme tous les tendres blessés par les violents, d'une pénétration ironique, attestée par maints portraits, dont la sincérité agressive n'épargne ni les favoris du maître ni le maître lui-même. On peut le redire, en outre de grandes divergences dans les *vues* sur l'intérêt national, il y avait antipathie naturelle et instinctive entre Louis XIV et l'éducateur du duc de Bourgogne, entre l'intransigeant du pouvoir absolu et l'évêque légendaire qui écrivit *Télémaque*.

L. D.

Récits militaires par le général Ambert, après Sedan. 1 vol. in-8° de 450 pages. Paris, Blond et Barral, 1884. — Prix : 5 francs.

Le général Ambert a entrepris, dans une série qu'il intitule *Récits militaires*, de tirer de la campagne de 1870, sommairement racontée, tous les exemples de dévouement, de courage, d'héroïsme, qui ont marqué cette cruelle épreuve de notre pays. Dans un premier volume qui a pour sous-titre *l'Invasion*, il a conduit le lecteur jusqu'au cataclysme de Sedan. Dans celui qui vient de paraître aujourd'hui, l'auteur accuse encore plus sa tendance à se renfermer dans le rôle de chroniqueur. Ce nouveau livre nous présente, pêle-mêle avec les événements militaires qui suivirent la catastrophe, une suite de monographies,

d'études qui n'ont souvent d'autre lien que celui d'un désastre commun. C'est ainsi que nous suivons successivement nos armées en Beauce, en Normandie, dans le Nord; que nous recueillons, avec lui, des traits de bravoure ignorés accomplis par nos braves soldats ou de modestes citoyens; que nous assistons à l'extension lente mais incessante de la tache d'huile sur notre beau pays de France. Puis l'auteur nous transporte à Tours au milieu des délibérations de la délégation, à Versailles, la ville de Louis XIV, souillée par la lèpre prussienne qui la tient sous ses mains de fer; puis, nous combattons avec nos jeunes mobiles, nos mobilisés, nos zouaves pontificaux, et nous assistons à la défense légendaire de Châteaudun. Quittant pour un instant le sol national, l'auteur nous transporte ensuite en Allemagne et nous fait passer en revue l'installation, ici convenable, là bien précaire, de nos trois cent mille prisonniers de guerre. C'est ensuite le récit de l'odyssée du général Vinoy, ramenant sous Paris le 13e corps, qui forme le noyau de la défense de la capitale. L'ouvrage enfin se termine par des appréciations sur Napoléon III et sur notre armée.

L'auteur, en rappelant dans ces annales émues tous les faits généraux ou individuels qui sont à l'honneur de la France, a fait là œuvre sérieuse de patriotisme. Son livre est à mettre entre les mains de tous, car il veut le relèvement de notre pays. Nous passerons donc condamnation sur quelques tendances un peu trop cléricales qui percent de temps en temps, et nous excuserons volontiers ses appréciations injustes sur un autre grand patriote, Gambetta. On ne pouvait vraiment pas demander au général baron Ambert de dire du bien de celui qui s'était écrié du haut de la tribune : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* Ce mot, l'auteur n'a pu le lui pardonner. C. M.



Fleurs d'amitié. — *Livre des souvenirs.* — Poésies intimes, par J. Gardet. Petit in-18 de VIII-80 pages, imprimé sur beau papier vergé et tiré à 60 exemplaires seulement. Paris, typographie de Delalain frères, 1884. — (Ne se vend pas.)

Voici un charmant livret que ne verra sans doute aucun lecteur du *Livre;* aussi croit-on à propos de faire connaître en quelques lignes ce petit bijou typographique, dont les pages renferment des vers pleins de grâce et de sentiment. Inspirées par l'amitié, les trente pièces environ qui y sont contenues ont été recueillies par l'auteur, pour lui-même et pour ses seuls amis. Contrairement à l'usage général des poètes qui ne croient jamais trop pouvoir répandre leurs productions, M. J. Gardet a voulu garder pour le cercle étroit de son intimité ces jolis petits vers qu'il eût cru profaner en les exposant aux regards indifférents; enfin, ainsi qu'il le dit lui-même, il a voulu « se former comme un bouquet d'amitiés vivaces, dont le parfum viendra rappeler à sa mémoire les plus délicieux souvenirs ».

On comprend qu'on ne peut rien citer de ces pièces intimes, dont l'étranger ne peut d'ailleurs goûter tout le charme; mais ce qui peut et doit se faire, c'est de dire qu'elles ne sont pas moins appréciables par la correction de la forme que par la grâce ou l'élévation des pensées.

A ces pièces exclusivement personnelles, M. J. Gardet, qui est de Sarlat, a joint des sonnets en patois gascon qui prouvent que la langue des félibres ne lui est pas moins familière que le français le plus pur. Enfin, il y a joint encore quelques fables et poésies diverses, parmi lesquelles on distingue l'histoire *authentique* d'une pauvre chatte, *Bichonnette,* qui est une petite merveille d'élégance et de légèreté.

Déjà, il y a peu d'années, M. J. Gardet a publié, dans la même forme et pour ses seuls intimes, un premier recueil de vers choisis, également relatifs à l'amitié. Espérons qu'il ne s'en tiendra point à ce deuxième essai et donnera encore un nouveau volume sur un sujet qu'il comprend si bien. F. D. T.

L'Intermezzo, poème d'après Henri Heine, par E. Vaughan et Ch. Tabaraud. In-32. Baillière et Messager, éditeurs. Paris, 1884.

Le sujet de ce poème est très simple et tout intime : un jeune homme aime une jeune fille et peut s'en croire aimé. Il rassemble en cet amour, par toute la force de sa vie, toutes les aspirations de son âme délicate. Un jour, il est trahi; la jeune fille se marie ou se laisse marier. Il la revoit dans le monde, il se contraint et force à s'apaiser son cœur en révolte. Sa souffrance s'approfondit encore dans le secret et il s'abandonne au charme de souffrir d'amour.

L'intérêt de ce chant d'amour, tour à tour passionné et attristé, réside tout entier dans son essence intime, dans les états de conscience qui s'y révèlent. Ce n'est pas un poème narratif, mais de petites pièces reliées par le seul trait de la passion. C'est la prière, ou l'acte de l'amour, ou la plainte, que l'amoureux profère ou soupire aux différents moments de ses désirs ou de ses désespoirs. L'œuvre est curieuse. Dans la forme que lui ont donnée MM. Vaughan et Tabaraud, elle est très remarquable; elle est œuvre de poètes. Les deux amis ont conservé le caractère à la fois rêveur et précis d'Henri Heine. Leurs vers sont le plus souvent bien frappés, la strophe aisée, la langue vive et nette.

Pour mieux louer, je n'ai qu'à citer un peu partout :

Depuis bien des milliers d'années,
Immobiles au fond des cieux,
Les étoiles passionnées
S'aiment d'un amour anxieux.

Leur langue est fort riche et fort belle :
Aucun philosophe pourtant
— La science est parfois rebelle! —
Ne la parle ni ne l'entend.

Je sais cette langue innommée
Qui parle au cœur plus qu'à l'esprit :
Ton visage fut. — bien aimée ! —
La grammaire qui me l'apprit.

Et plus loin, ce cri sincère et vrai :

Un baiser seulement ! — Pas de serments infâmes !
Je ne crois pas, ma chère, aux vains serments des femmes.
Si ta parole est douce, ineffable et sans prix,
Plus doux est le baiser qu'à ta bouche j'ai pris.

. . . .

. . . . mais non : jure, jure toujours,

. . . .

Je te crois sur un mot, sur un seul. Etc., etc.

Bien qu'une *parole ineffable* ne me satisfasse guère, la pièce me plaît par son mouvement. Il faut me borner, et je le regrette : le lecteur, pour couper court aux regrets, n'a qu'à se procurer le volume. Il m'arrive rarement la bonne fortune de pouvoir recommander chaudement un livre de vers. Celui-ci en est tout à fait digne. P. Z.

Dents de lait. — *Premières poésies*, par JOSEPH ROY. 1 vol. petit in-4° avec dessins de Johannès Drevet. Paris, 1884. Librairie des Bibliophiles. — Prix : 15 francs.

Inutile d'insister, n'est-ce pas ? Premières poésies. *Dents de lait*. Le titre dit tout. L'auteur se juge lui-même avec une impartialité méritoire. Dans une honnête dédicace à sa mère, il parle de ses « méchants vers ». « Ils sont incorrects, dit-il, mais sincères ». Incorrects, assurément.

Tu voulus sur la terre
Faire
Incliner les esprits
Eblouis
Devant ta gloire altière;
Væ superbis!

Sincères ? lisons : « Au fil de l'eau, le poète (!) s'éloigne avec son gouvernail du « récif de corail », sur le Rhône, me semble-t-il, et du « gouffre qui brame ». Nous doutons que M. Joseph Roy publie jamais de secondes poésies. Quand il sera en possession de ses dents de sagesse, s'il écrit, il écrira certainement en prose, et fera bien. Les petits paysages de M. Johannès Drevet sont aimables, mais le jeune artiste a fort à faire encore au point de vue de la composition et de la figure. E. C.

Les chants du cœur, par MAURICE TRUBERT. In-18. H. Oudin et Cie, éditeurs. Paris, 1884. — Prix : 1 fr. 50.

Ce léger et coquet recueil vaut d'être lu : je ne puis dire : *vaut la peine*. En vérité, c'est un plaisir. Beaucoup de simplicité et de sincérité, des sentiments honnêtes et doux, point d'effort à se guinder sur le grand style; un vers bien tourné, rythmique, voilà assurément bien des mérites. Tous réunis, cependant, ils ne feront pas classer M. Trubert parmi les poètes de première volée, mais parmi les aimables et les gracieux. Il ne se trouve, dans ses petites pièces, ni grandes pensees ni idees nouvelles; il n'a pas sa façon à lui de voir les choses ni de les sentir. Il demeure dans notre région, à notre portée, et nous dit gentiment les choses que nous connaissons. Pour appuyer ce jugement, je me plais à reproduire quelques passages.

Par exemple, dans la première pièce, *le Cœur humain* :

Si l'on pouvait, ouvrant les cavernes de l'onde,
Arriver jusqu'au cœur de l'océan qui gronde,
Et jeter un regard sur ses gouffres sans fond,
Que de vaisseaux broyés, de sinistres épaves,
Que de morts étendus, immobiles et graves,
On verrait se dresser dans l'abîme profond.

. . . .

Hélas! le cœur de l'homme a bien d'autres abîmes!

Une assez jolie pièce aussi, *les Nids et les Berceaux*, dédiée à M. François Coppée. L'auteur a bien pensé de ne pas la dédier à M. Jean Aicard. Le poète de la *Chanson de l'enfant* aurait pu croire qu'il retracerait une de ses poésies égarées.

Par leur nature, leur usage,
Et comme eux, par le ciel bénis,
Près du foyer, dans un ménage,
Les berceaux ressemblent aux nids;
Ils en ont la frêle apparence
Et la douce tranquillité,
Ils abritent une espérance
Dans leur sein calme et respecté.

Je signalerai encore, comme témoignant des sentiments généreux du jeune poète, — je l'appelle jeune, il faut qu'il le soit, — la pièce *Aux sceptiques*. M. Trubert y répond par une question jeunette et gentillette à de graves et cruelles questions dont il n'a pas encore fait le tour. Comme philosophie, c'est tout à fait adolescent. Les choses de sentiment lui réussissent; il fera sagement de ne pas souffler trop fort dans sa musette : elle en craquerait. P. Z.

Le roman de l'Islande. Poème, par O.-J. RICHARD. In-8°. Clauzot, éditeur, Niort, 1883.

Il a fallu un grand courage et une égale persévérance à l'auteur pour mener jusqu'au bout ce poème qui ne compte pas moins de six mille vers. Sans le désobliger, il me laissera lui dire qu'il n'en faut pas moins pour en achever la lecture. L'œuvre est conçue dans une forme démodée. A ce poème épique il ne manque même pas l'invocation à la muse. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'y rencontre quelques bonnes pages; mais franchement l'intérêt est mince. C'est bien loin, l'Islande, et c'est bien froid.

L'*Ormstrunga* et le *Burstadir* poursuivent leurs destinées sans nous émouvoir profondément.

Et puis l'abondance de noms septentrionaux, durs au gosier, ne contribue pas à nous attacher à cette légende. L'excuse de M. Richard est dans les recherches qu'il semble avoir faites pour donner à son *roman de l'Islande* une apparence d'authenticité.

Nous avons remarqué deux ou trois épisodes d'une bonne facture; faute d'espace, je me prive d'en transcrire aucun. P. Z.

Voix éparses. Poésies, par Gabriel Mourey. Grand in-16. Jouaust, éditeur, Paris. — Prix : 5 francs.

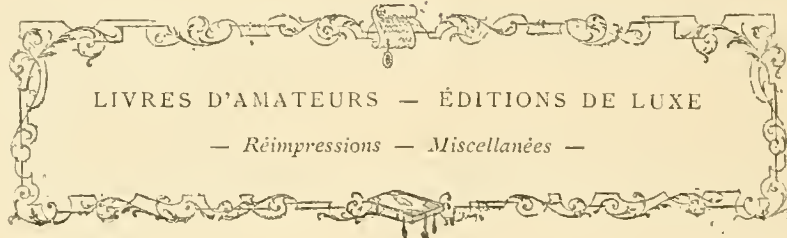
On ne peut exiger de l'oiseau nouvel-éclos les coups d'aile de l'aigle ni les coups de gosier du rossignol. Il voltige et gazouille, et pourvu qu'il n'y mette ni prétention ni lourdeur, il charmera déjà par sa jeunesse même et son incertitude.

Tel est le cas de M. Gabriel Mourey, qui nous présente un volume frais, coquet, exclusivement composé de petites pièces de douze vers. Assurément, il a le souffle court; mais c'est sagesse à lui de ne point s'être égosillé à vouloir enfler la voix ou prolonger la chanson.

Ce qu'il exprime n'est pas bien neuf : ce sont les espoirs, les rêves, les déceptions, les souffrances naïves de la puberté. Il les traduit sobrement, sans trop d'épithètes, dans un vers généralement bien tourné, au bout duquel toutefois la rime arrive souvent très pauvrette. Ses aspirations sont délicates, élevées, et ce petit volume ne peut lui être reproché comme un empêchement à sa gloire future. Il ne prouve pas que M. Gabriel Mourey ne soit pas un poète : il ne prouve pas le contraire non plus. En tout cas, il y a mis assez de lui-même et révélé un assez noble souci de bien faire pour qu'on prenne note de son début et qu'on l'avertisse confraternellement de petites négligences impardonnables, surtout dans de si courts morceaux, où la perfection est presque de rigueur. Ainsi, ayant besoin d'une rime à *arbres*, au pluriel, il osera écrire, malgré la logique de la grammaire, une *voûte de marbres;* il ne rougira pas devant *cheminée haute*, qui rend le vers faux, l'*e* muet ne s'élidant pas devant *h* aspirée; et autres peccadilles, insignifiantes pour le vulgaire, graves pour les poètes.

Le volume est somptueusement édité : nos compliments pour l'exécution à l'éditeur, et à l'auteur pour le bon choix du placement de ses économies.

P. Z.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

La Conférence des fauconniers de Charles d'Arcussia, réimprimée sur l'édition de 1644, avec une notice et des notes par Ernest Jullien (*Cabinet de vénerie*). Paris, librairie des Bibliophiles, 1884, 1 vol. in-16. — Prix : 11 francs.

Ne plus ne moins que l'art de la peinture a Raphaël pour coryphée, tout ainsi l'art de la fauconnerie a Charles d'Arcussia; mais — et c'est en cela que Charles d'Arcussia, seigneur d'Esparron, possède une supériorité sur Raphaël — d'Arcussia ne s'est pas borné à être le premier fauconnier de son temps, il a voulu encore formuler les vrais principes de son art.

D'Arcussia a beaucoup écrit; il a fait des vers tout aussi bien que qui ce soit de son époque, si l'on en excepte Mathurin Régnier. Sa plume fut une plume sage, et les sages préceptes de morale émaillent les vers et la prose du bon gentilhomme provençal :

> Chacun doit respecter sa femme
> Sans jamais luy fausser sa foy;
> Il faut l'aimer comme nostre ame,
> Dieu le commande par sa loy.
> Que ton humeur ne l'importune,
> Ny ne la fraude de ses droits.
> Le soleil honore la lune
> Et la visite tous les mois.

On peut dire de d'Arcussia qu'il fut bon époux, bon père, bon citoyen, bon courtisan et bon fauconnier. J'ajouterai, qu'il fut bon écrivain. A tous ces titres, le grand régulateur de l'art de la chasse au vol ne pouvait manquer de trouver sa place dans ce curieux et élégant *Cabinet de vénerie* que publie avec le soin que l'on sait la librairie des Bibliophiles.

Le dernier ouvrage qui parut dans cette collection a été, si j'ai bonne mémoire, le *Livre du roi Dancus*, publié par M. H. Martin-Dairvault, et dont *le Livre* a signalé l'apparition. C'était le plus ancien traité de fauconnerie connu écrit en langue française : aujourd'hui, M. Ernest Jullien, l'un des directeurs de cette intéressante collection, a eu la bonne pensée de nous donner un extrait de l'œuvre considérable du plus sérieux et du plus grand écrivain qui ait traité de la fauconnerie.

La Conférence des fauconniers est un ouvrage en

forme de dialogue : c'est, croyons-nous, le dernier écrit du seigneur d'Esparron. Il le composa à la requête du roi Louis XIII, qui avait su apprécier *de visu* l'art profond du gentilhomme de Provence en matière de faucons.

> Sur l'appuy de mon roy j'ay tracé cet ouvrage,
> Duquel Sa Majesté m'a fourny le project.

Et tout le monde sait que Louis XIII fut le roi-fauconnier, comme un de ses prédécesseurs avait été le roi-gentilhomme. Un courtisan ingénieux n'avait-il pas trouvé pour ce monarque un anagramme aussi innocent que flatteur? Dans *Louis treiziesme, roy de France et de Navarre,* il avait découvert, par un subtil arrangement des lettres, *roy très rare, estimé dieu de la fauconnerie.* Louis XIII était donc un fin connaisseur, très digne d'apprécier l'habileté du sieur d'Esparron, gentilhomme de sa chambre.

Charles d'Arcussia a composé plusieurs ouvrages sur des matières de chasse. Pourquoi a-t-on choisi *la Conférence des fauconniers?* M. Ernest Jullien va nous l'apprendre : « Malgré le désir de l'éditeur du *Cabinet de vènerie,* dit-il, de ne pas oublier Charles d'Arcussia, l'étendue de la *Fauconnerie* proprement dite permettait difficilement sa reproduction. Celle *du Roy* était trop spéciale. Quelques-unes des *Lettres de Philoiërax* respirent un mysticisme hors de saison. Les *Discours de chasse,* quoique renfermant des matières fort intéressantes, notamment une nomenclature très étudiée des oiseaux alors connus, trahissent en de certains passages le même défaut.

Les thèses tirées de saint Augustin et d'Origène, sur les anges chargés de veiller à la conservation des diverses espèces d'animaux et de plantes, rentrent plus dans le domaine de la théologie que dans celui de la fauconnerie.

Restait donc *la Conférence des fauconniers.* Là, les récits, les anecdotes multiples reposent davantage de la lecture de la partie didactique. On croit feuilleter tour à tour le livre de chasse du maître provençal et les mémoires d'un homme de cour. Ce dernier ouvrage fut donc choisi. »

Je n'ai ni le désir ni la place de faire ici un abrégé de ce curieux ouvrage, qui intéressera tous les amateurs de sport et en particulier les fervents de la chasse au vol, — il y en a encore, même sur cette terre de France où la propriété, morcelée à l'infini, ne permet plus ce genre d'exercices qu'à des privilégiés de plus en plus rares.

Tout ce que je puis faire, et ce que je fais avec le plus grand plaisir, c'est de rendre justice au soin avec lequel a été préparée cette édition et à l'érudition vraie et attrayante dont a fait preuve M. Ernest Jullien, dans la préface et les notes qui accompagnent ce joli volume, bien digne, comme ses aînés, de prendre la place qui lui appartient sur les rayons de la bibliothèque de tout chasseur bibliophile.

H. M. D.

Bibliothèque cynégétique d'un amateur, avec *Notes bibliographiques,* suivie d'un supplément. Armes, animaux, fauconnerie, histoires, pièces de théâtre, romans, lois et jurisprudence, le tout relatif à la chasse. — En vente à Paris, librairie de Firmin-Didot, 1884. Petit in-8° carré de 228 pages, orné de vignettes, lettres illustrées, etc. Imprimé en bleu et noir par D. Père, typographe à Beauvais. Tiré en tout à 300 exemplaires numérotés à la presse, dont 278 sur papier vergé (prix, 7 francs), et 22 sur papiers de luxe. Ces derniers exemplaires étant réservés par l'*Amateur* n'ont pas été mis dans le commerce.

Voici une charmante petite bibliographie spéciale, rédigée avec beaucoup de soin, éditée avec un certain luxe, et qui, à tous égards, ne peut manquer de faire les délices de tout bon disciple de saint Hubert. L'*Amateur,* dont le nom nous est inconnu, qui a pris la peine de composer cet intéressant travail, s'est proposé de « former un catalogue presque complet de tous les livres français ou traduits en français sur la chasse. » — On voit, par cette indication, que l'auteur s'est strictement limité aux ouvrages, originaux ou traduits, publiés dans notre langue, ce qui n'empêche pas son travail d'être déjà assez étendu. Que serait-ce, s'il avait voulu faire une bibliographie générale de la chasse et décrire toutes les productions imprimées, partout et dans toutes les langues, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours? Un bon volume grand in-8° à deux colonnes suffirait à peine, et combien de répétitions et de choses inutiles ou sans intérêt n'y trouverait-on pas?

L'*Amateur,* qui vient de publier le catalogue de *sa* bibliothèque cynégétique, a dû passer bien des années à rassembler tant d'ouvrages sur ce sujet : encore ne possède-t-il pas tout ce qui a été publié en français, car, pour rendre son essai aussi complet que possible, il a dû faire figurer dans un supplément (p. 219 à 228) près de deux cents ouvrages non compris dans sa bibliothèque. On ne saurait affirmer que, même avec ces additions, cette étude bibliographique soit absolument sans lacunes, mais on doit reconnaître que c'est assurément ce qui a été fait de mieux jusqu'à présent sur la matière. Disons, en passant, que l'on voit figurer dans cet essai un certain nombre de romans, d'histoires, de pièces de théâtre se rattachant plus ou moins directement à l'objet de cette étude; or c'est peut-être aller bien loin que de comprendre ces sortes de productions dans une bibliographie cynégétique; elles encombrent le volume et eussent été mieux placées dans un chapitre à part : « Littérature de la chasse », ou même eussent pu être reléguées, dans une note additionnelle, à la fin de l'ouvrage.

La classification adoptée est l'ordre alphabétique; il ne paraît pas très heureusement choisi; il oblige, en effet, à une multitude de renvois de titres et de noms propres, et ne relie pas les uns aux autres les ouvrages traitant du même objet. La division méthodique nous eût semblé préférable; outre qu'elle eût

évité maintes répétitions fatigantes, elle eût permis de grouper, sous des rubriques spéciales, dans l'ordre chronologique, les écrits relatifs à un même sujet : animaux, armement, engins, législation, etc., etc. Un index final des noms propres et des titres eût mis le lecteur à même de se retrouver rapidement dans ses recherches sur un point déterminé.

Ces remarques faites, nous n'hésitons point à dire que la *Bibliothèque cynégétique* nous paraît appelée à avoir un grand succès, non seulement chez les chasseurs, mais même chez les bibliophiles et bibliographes, qui y trouveront d'utiles et curieuses indications. La forme matérielle du livre est très soignée; le papier est bon et beau; les vignettes, lettres ornées, portraits, etc. qui illustrent le volume produisent un bon effet et reposent le regard en l'égayant.

Nous ne serions donc pas surpris si le rapide débit des 300 exemplaires de cette jolie bibliographie obligeait bientôt son auteur à en donner au public une nouvelle et plus ample édition. PHIL. MIN.

La Satyre des satyres et **la Critique désintéressée sur les satyres du temps**, par l'abbé Cotin. Avec une notice par le bibliophile Jacob. Paris, Jouaust, librairie des Bibliophiles. Petit in-12 de XIV-77 pages. M DCCC LXXXIII. Tirage à 340 exemplaires numérotés, dont 40 sur papiers de luxe (douzième volume de la nouvelle collection moliéresque). — Prix : 5 fr. 50.

M. Jouaust, à qui l'on doit déjà la réimpression si intéressante des *Éditions originales de Molière*, a entrepris, avec le concours de littérateurs et de bibliophiles distingués, une série de petites publications intitulée « Nouvelle collection moliéresque », et dans laquelle ont paru, jusqu'à ce jour, onze productions fort curieuses. Le douzième livret qu'il nous offre aujourd'hui n'est pas moins intéressant que les autres; mais, à notre avis, il figurerait à plus juste titre dans une collection *Boloeanesque* que dans une série destinée aux Moliéristes. C'est en effet Boileau, le grand satirique, qui est continuellement visé dans *la Satyre des satyres;* Molière n'y est égratigné qu'en passant, assez profondément, il est vrai, pour justifier l'insertion de ce document dans une collection consacrée à l'immortel comique. Sous réserve de ces observations, il n'y a que du bien à dire de la nouvelle publication de M. Jouaust.

M. Paul Lacroix a bien voulu se charger de présenter au public *la Satyre des satyres* et *la Critique désintéressée,* dans une préface un peu courte, mais attrayante et instructive comme tout ce qui sort de la plume de l'excellent bibliophile Jacob. Cette préface, à vrai dire, est moins une introduction qu'une sorte de petite dissertation tendant à établir quel est le véritable auteur de la première de ces deux pièces. Nous ne suivrons pas le préfacier dans tous les points de sa discussion; qu'il nous suffise de dire qu'il paraît avoir péremptoirement démontré que *la Satyre des satyres* est bien réellement l'œuvre de ce fameux abbé Charles Cotin, qui ne dut qu'aux malices de Molière et de Boileau d'échapper à un inévitable oubli. Cette pièce est si rare qu'aucun bibliographe n'en a fait mention et que M. P. Lacroix considère comme unique l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal d'après lequel a été faite la présente réimpression. Or cette satire n'est autre chose que le célèbre factum versifié pour la publication duquel Cotin s'associa avec le pâtissier Mignot. L'anecdote est bien connue et a été reproduite par tous les commentateurs de Boileau; elle est assez curieuse du reste pour être redite encore; la voici telle que l'a rapportée dans ses précieux *Mémoires* le consciencieux et véridique Niceron : « L'abbé Cotin, dit-il (tome XXIV, p. 225), fut le premier à l'attaquer (Boileau). Irrité de ce que Despréaux l'avoit raillé dans sa satire troisième sur le petit nombre d'auditeurs qu'il avoit à ses sermons, il fit une mauvaise satire contre lui, dans laquelle il lui reprochoit, comme un grand crime, d'avoir imité Horace et Juvénal. — *Jacques Mignot,* pâtissier-traiteur, que Despréaux avait traité d'*empoisonneur* dans la même satire, se joignant à lui pour se venger, fit imprimer cette pièce à ses dépens; et comme il avoit la réputation de faire d'excellents biscuits, quand on en envoyoit acheter, il les enveloppoit dans la feuille qui contenoit la satire de Cotin, afin de la répandre dans le public. Cependant la colère de Mignot s'apaisa quand il vit que la satire de Despréaux, bien loin de le décrier comme il le craignoit, l'avait rendu extrêmement célèbre. En effet, depuis ce temps-là, tout le monde vouloit aller chez lui. Mignot a gagné du bien dans sa profession, et il a fait depuis gloire d'avouer qu'il devoit sa fortune à Despréaux. Il mourut le 12 février 1731, dans un âge fort avancé. »

Ce qui n'est pas moins curieux que cette anecdote même, c'est qu'une pièce répandue avec tant de profusion soit devenue à peu près introuvable aujourd'hui. C'est du reste le sort d'une multitude de petits écrits, dont le titre à peine est venu jusqu'à nous et qui cependant ont joui, au moment de leur apparition, d'une réelle popularité. Il suffit de parcourir les mémoires-journaux des L'Estoile, des Barbier, des Bachaumont et de bien d'autres encore pour reconnaître le bien-fondé de cette observation. Aussi, en tirant de son obscurité *la Satyre des Satyres,* M. P. Lacroix rend-il à la fois service aux bibliophiles et aux lettrés. Aux uns, il permet d'acquérir un rarissime opuscule, dont l'unique exemplaire n'a peut-être pas été *vu* par vingt amateurs de notre siècle; il met les autres à même d'apprécier à sa juste valeur le talent satirique de l'ennemi de Boileau. Certes, nous ne prétendons nullement tenter ici la réhabilitation de l'infortuné Cotin; ce serait une entreprise aussi inutile que téméraire; mais on ne peut disconvenir qu'il n'est pas sans intérêt d'avoir sous les yeux toutes les pièces du procès pendant depuis deux siècles entre le satirique et l'abbé, et finalement jugé au grand dommage de ce dernier. Le nouveau document produit par les soins du savant bibliophile Jacob n'est assurément pas de nature à faire infirmer la sentence; mais on ne saurait nier que le pauvre Cotin n'était point absolument dépourvu de tout mérite. Sa *Satyre* contre Despréaux

n'est pas plus mauvaise que bien des écrits analogues parus à la même époque. Son tort, son plus grand et très grand tort, est d'y avoir pris à partie deux des plus grands auteurs du Parnasse français, alors qu'il ne manquait pas d'écrivains ridicules contre lesquels il eût pu lancer avec bien plus de raison ses traits parfois assez piquants. Boileau sans doute n'a jamais dû pardonner à son adversaire les vers suivants, dans lesquels sont nettement exposés et critiqués ses procédés d'adaptation :

> Je dis mon sentiment, je ne suis point menteur;
> J'appelle Horace Horace, et Boisleau traducteur.
> Si vous voulez sçavoir la manière de l'homme,
> Il applique à Paris ce qu'il a leu de Rome;
> Ce qu'il dit en françois, il le doit au latin;
> Il ne fait pas un vers qu'il ne fasse un larcin :
> Si le bon Juvénal estoit mort sans écrire,
> Le malin Despreaux n'eust point fait de satyre,
> Et, s'il ne disoit rien que ce qui vient de luy,
> Il ne pourroit jamais rien dire contre autruy.

Voilà qui est un peu outré, sans doute; il faut bien reconnaître cependant que le grand satirique dut beaucoup aux anciens; il est vrai qu'imiter ou traduire comme Boileau c'est souvent créer.

Cotin est violent et parfois injuste dans ses attaques contre Boileau, notamment quand il l'accuse de ne pas « respecter son roi » et de n'avoir « ni Dieu, ni foi, ni loi ». Sur le premier point, au moins, Cotin tombait bien mal, car on connaît toutes les adulations de Boileau pour Louis XIV.

Mais il est plus injuste encore quand il s'en prend à Molière (*Turlupin* et *Frantaupin*) qui, à ce moment, n'avait eu d'autre tort à l'égard de Cotin que d'être l'ami de Boileau. Molière lui fit chèrement expier ces attaques imméritées en le ridiculisant pour toujours, dans ses *Femmes savantes*, sous les traits ineffaçables du pédant *Trissotin*.

La Critique désintéressée sur les satyres du temps, quoiqu'un peu moins rare que *la Satyre des satyres*, est cependant fort peu commune; elle méritait dès lors d'être réimprimée avec cette dernière, dont elle est en quelque sorte le commentaire et l'indispensable complément. Elle est écrite en prose, moins piquante mais plus perfide et plus méchante que la satire en vers : Molière n'y est pas plus épargné que Boileau, et l'on sent que l'auteur y a condensé, en un style pénible et pédantesque, toute son acrimonie et tout son fiel.

En somme, ni l'une ni l'autre de ces productions de Cotin ne font honneur ni à son talent ni à son caractère; il eût bien mieux fait, pour sa réputation et pour son repos, de se borner à composer et à débiter ses sermons, assez bons d'ailleurs et fort courus, quoi qu'en ait dit Boileau. Et s'il lui fallait absolument rimer, pourquoi, au lieu de versifier des libelles comme *la Ménagerie* et *la Satyre des satyres*, pourquoi ne s'en est-il pas tenu à ces odes, stances, énigmes, madrigaux, épigrammes, sonnets et autres poésies profanes et chrétiennes, qui remplissent les cinq ou six volumes qu'il a mis au jour? De toutes les œuvres poétiques de Cotin, il ne reste pas grand'-chose aujourd'hui. Trois petites pièces cependant seront sauvées de l'oubli. La première est cet incomparable sonnet « à la princesse Uranie, sur sa fièvre », que Molière a si malicieusement intercalé dans *les Femmes savantes;* la seconde est une épitaphe grotesque insérée dans ses *Œuvres galantes :* ces vers, adressés à la marquise de Rambouillet, suffisent pour donner une idée du bon goût de Cotin, homme du monde, homme d'Église et bel esprit; les voici :

> Cy dessous gist un vert galant,
> Dont l'amour fut si violent
> Pour Artenice (*Catherine*), sa maistresse,
> Qu'il la vouloit baiser sans cesse.
> Certes, avec elle il logeoit,
> Couchoit souvent, buvoit, mangeoit,
> Et, par ses adresses gentilles,
> Avoit gagné toutes ses filles.
> Il étoit doux et gracieux,
> Il chantoit bien et parloit mieux;
> Sa queue étoit et belle et grande,
> Comme nature la demande;
> Et, s'il n'eust tant aimé le vin,
> Il pouvoit passer pour divin.
> Mais, pour réprimer la licence
> Que se donne la mesdisance
> Avec son insolent caquet,
> Ce galant fut... un perroquet.

Comme poésie et comme décence, c'est exquis! Voici la dernière pièce sur laquelle est surtout fondée la réputation poétique de notre auteur; elle n'a que ces quatre vers, bien connus d'ailleurs :

> Philis s'est rendue à ma foy :
> Qu'eust-elle fait pour sa deffence?
>
> Nous n'étions que nous trois : elle, l'Amour et moy;
> Et l'amour fut d'intelligence.

Malheureusement, M. Viollet-le-Duc donne à entendre que ce joli quatrain n'est qu'une imitation d'une charmante ballade de Charles d'Orléans. — *Alas! poor Cotin!*

PHIL. MIN.





The Art of England. — *Lectures given in Oxford*, by JOHN RUSKIN. Sunnyside, Orpington, Kent, 1884. George Allen. Sept fascicules in-4°. — Prix du fascicule : 1 sh.

Si l'illustre professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'université d'Oxford a parfois porté quelques jugements sur l'art contemporain en Angleterre, jusqu'à présent il l'avait fait en de courtes brochures, à propos de certaines expositions de la *Royal Academy*, mais jamais encore du haut de sa chaire. Il s'est décidé, en 1883, à le prendre pour objet de ses cours du printemps et de l'été. Après avoir pendant six ans analysé avec la merveilleuse pénétration de sa belle intelligence, présenté avec une incomparable hauteur de vues, avec l'originalité particulière de sa vivante éloquence, avec un affranchissement absolu de toutes les banalités laudatives qui ont cours en pareille matière, l'art de la Grèce, celui de la Renaissance italienne et, en particulier, des précurseurs de la Renaissance, qui l'ont tant passionné, M. John Ruskin a cru avec juste raison qu'il y aurait profit pour ses disciples à lui voir appliquer à l'art moderne les principes en vertu desquels il avait jugé l'art du passé. Il concourait ainsi, d'une façon vraiment pratique, à former le goût de son jeune et intelligent auditoire. Tel est, en effet, l'objectif constant de ce grand philosophe moraliste, si épris de l'art auquel il attribue un rôle si élevé qu'il a pu dire : « Aucun peuple ne formera une jeunesse foncièrement affinée et pure tant qu'elle ne sera pas instruite de l'usage de tous les arts, tant qu'elle ne saura pas quel abîme sépare le monde dorique du monde lydien et ne percevra pas la magnifique ordonnance de la nature » (*Arrows of the Chace*, vol. II.)

Sauf la réserve de quelques regrets exprimés à propos de certaines tendances, M. John Ruskin se félicite des progrès accomplis, depuis 1850, par les peintres anglais, dans les différents genres : l'art religieux, représenté par D.-G. Rossetti et W. Holman Hunt; l'art romantique, en prenant le mot dans le sens le plus noble, avec E. Burne-Jones et G.-F. Watts; l'art historique avec sir F. Leighton et Alma Tadema. Il ne croit pas qu'il soit au-dessous de la dignité de l'enseignement académique d'entretenir ensuite ses auditeurs de deux formes différentes de l'art qui pénètre au foyer domestique par la caricature que représentent John Leech, John Tenniel et du Maurier, et par l'album et le *Birthday book* où se produisent les délicates fantaisies de Mrs Allingham et la grâce exquise des enfants de miss Kate Greenaway. La sixième leçon enfin est consacrée à un art essentiellement moderne, le paysage et, en particulier, aux montagnes, à propos de deux aquarelles, l'une de George Robson, l'autre de Copley Fielding. Cette dernière leçon est entre toutes remarquable et suggestive par le nombre et la variété des idées neuves qu'elle met en circulation et des idées fausses ou des principes mauvais qu'elle combat avec la vaillance coutumière au généreux esprit de l'auteur. E. C.

English Children as painted by sir Joshua Reynolds. — *An Anecdotic and Critical Essay on some of the Characteristics of Reynolds as a Designer, with especial reference to his Portraiture of Children*, by FREDERIC G. STEPHENS. London, 1884, Remington and C°.

The Grosvenor Gallery. Exhibition of the Works of sir Joshua Reynolds, 1883-1884, *with Historical Notes*, by F.-G. STEPHENS. London, 1883, Printed at the Chiswick Press.

Nous réunissons, pour les recommander simultanément aux lecteurs, dont le nombre augmente chaque jour, qu'intéresse l'histoire de l'art en Angleterre, deux ouvrages très différents par l'aspect et par le prix. En effet, tandis que l'un est un simple catalogue d'exposition à *one shilling*, l'autre est un charmant volume imprimé sans luxe superflu, mais avec soin, agrémenté de têtes de chapitres, d'initiales et de fleurons, tiré sur papier fort, sonore, d'une belle pâte légèrement teintée et recouvert d'un cartonnage que décorent des fers d'un joli goût. Je signale au passage ce dernier volume comme un spécimen — nullement exceptionnel et pourtant excellent — de la bonne librairie courante chez nos voisins. Heureuses gens, nos confrères de langue anglaise, qui ont le plaisir de voir leur prose si élégamment habillée et d'avoir un public qui ne s'arrête pas seulement à l'habit !

L'un et l'autre livre sortent du même esprit, sont écrits de la même main, traitent du même artiste, mais en des vues diverses. L'artiste est sir Joshua Reynolds, l'auteur M. Frederic George Stephens, qui eut l'honneur d'être l'un des sept fondateurs du Préraphaélisme, auquel il appartenait comme peintre

alors (1849-50-51) et non comme écrivain. Mais depuis, trouvant sans doute que la voie s'ouvrait plus large devant ses énergies intellectuelles dans la carrière littéraire que dans celle de l'art, M. F.-G. Stephens est devenu l'un des critiques les plus écoutés du public anglais et l'un des plus éloquents historiens de l'art. Son *Descriptive Catalogue of satirical Prints and Drawings in the British Museum*, quoique non encore achevé, est un remarquable témoignage de talent, d'érudition et de persévérance. On attend aussi de M. Stephens un livre annoncé déjà depuis près de deux ans, et que nul mieux que lui n'est en état d'écrire: nous voulons parler de son « étude sur la vie d'art et les œuvres de Dante Gabriel Rossetti », qui fut le chef le plus brillant du mouvement préraphaélite.

Pour occuper notre impatience, M. Stephens vient de publier coup sur coup deux opuscules d'un bien réel intérêt, qui lui ont été suggérés par la récente exposition, à la Grosvenor Gallery, de deux cent trente et un ouvrages de Reynolds. La place et le rang que Reynolds occupe dans l'histoire de la peinture anglaise sont également considérables. Son œuvre et sa biographie ont naturellement été l'objet de nombreuses et importantes publications. Mais la fécondité du premier président de l'Académie royale fut telle qu'elle alimentera longtemps encore le zèle des commentateurs. Dans la rédaction du catalogue de la Grosvenor Gallery, M. Stephens a tenté un essai sans précédent jusqu'ici dans la littérature d'art en Angleterre. Chaque œuvre y est mesurée, datée, décrite, suivie de main en main depuis l'atelier du maître jusqu'aux salons de la Grosvenor Gallery. S'il s'agit d'un portrait, l'écrivain nous donne la biographie du personnage. Le plus souvent, il cite le prix du tableau à l'origine et les différents prix qu'il a atteints depuis. A ces indications essentielles il ajoute le nom du ou des graveurs et complète ces nombreuses informations par le récit de tous les incidents qui ont trait à cette peinture. Le catalogue ainsi animé survivra à la circonstance qui l'a engendré et restera comme un type parfait de ce que nos pères appelaient un « catalogue raisonné ».

C'est dans un tout autre esprit que M. Stephens a conçu l'autre volume, *English Children*. Le premier est essentiellement historique, biographique, technique; le second est plus spécialement anecdotique et surtout critique. Bien qu'à très juste titre il soit un admirateur déclaré de Reynolds, l'écrivain cependant n'est point un apologiste aveugle; en dépit de l'illustration du maître, il conserve l'indépendance honnête et la ferme lucidité de son jugement. C'est ainsi qu'il fait bonne justice des méprises si complètes de sir Joshua, dans l'ordre des compositions héroïques, mythologiques, religieuses et dramatiques, pour mettre en lumière ses vrais titres de gloire, ceux qui ne seront jamais contestés, c'est-à-dire le portrait et plus particulièrement les portraits de femme, et plus encore les portraits d'enfants. C'est comme portraitiste de l'enfant, de « l'enfant anglais » qu'il l'étudie, et, en réalité, on peut répéter l'assertion de l'illustre John Ruskin, en l'une de ses dernières leçons à Oxford, à savoir que Reynolds fut dans l'école anglaise, depuis son origine jusqu'à l'actuelle et rayonnante réaction de Mrs Allingham et de miss Kate Greenaway, le seul peintre de l'adorable divinité de l'enfance. Incontestablement, sur ce terrain, l'artiste anglais est sans rival dans l'art d'aucune époque, quand on songe qu'à la qualité presque toujours admirable de ses œuvres en ce genre il a joint une fécondité sans précédent, car M. Stephens, qui a catalogué à la fin de son livre les tableaux gravés où figure l'enfant, n'en compte pas moins de *deux cent quatre-vingt-dix-huit*, je dis *gravés*. Le point de vue auquel s'est placé l'auteur de *English Children* était vraiment nouveau, très digne d'une telle étude qui, traitée de la sorte, avec cette compétence et cette conscience, n'est plus désormais à refaire.

E. C.

L'évolution de la musique. — *La musique en 1884; les bases de l'évolution*, par Élie Poirée. Un vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1884. — Prix: 3 fr. 50.

Dans le volume, deux études, l'une critique, l'autre didactique; la première touchant les tendances de nos compositeurs modernes, la seconde, quant aux lois générales de l'harmonie; une sorte de grammaire musicale après quelques pages de rhétorique, si l'on veut.

Les lois naturelles relatives aux sons simultanés, les caractères de l'accord tiré de la série harmonique, les modifications de l'accord, le principe de la tonalité, les cadences, les modulations, ce sont les principales questions traitées par M. Poirée dans la seconde partie de son travail. Nos compositeurs sont des savants qui n'écrivent pas à l'aventure; s'ils veulent vraiment tenter une révolution, comme ils en marquent la prétention, qu'ils s'en prennent à l'harmonie et ne s'en aillent pas confondre deux genres, le genre symphonique et le genre dramatique.

M. Poirée, en sa première étude, signale précisément cette fâcheuse confusion que font aujourd'hui les imitateurs de Berlioz et de Wagner. Il leur reproche leur parti-pris de supprimer duos, trios et quators, sous ce prétexte qu'on n'a pas l'habitude dans la vie de chaque jour, si l'on veut se faire entendre et s'entendre soi-même, de parler plusieurs ensemble : l'art devrait reproduire la vie réelle ! que ne suppriment-ils pareillement les chœurs ? Il leur reproche la faute qu'ils commettent délibérément en donnant à l'orchestre un aussi grand rôle; ils divisent l'intérêt, ils font qu'on n'écoute plus le récitatif ou la mélopee que chante le personnage en scène, l'orchestration étant trop riche. Et il leur reproche encore de faire plutôt de la musique descriptive que de la musique expressive. Le public, ajoute M. Poirée, est complice; il veut qu'on lui joue des morceaux symphoniques, il veut pouvoir suivre sur le texte d'un livret la traduction que lui en fait l'orchestre.

Très justes sont ces critiques. Le livre est d'un esthéticien judicieux, d'un homme qui sait et qui a du goût.

F. G.

Dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité *jusqu'au* VI[e] *siècle de notre ère*, par Stanislas Lami, statuaire. 1 vol. in-12. Paris, 1884. Librairie académique Didier. — Prix : 4 francs.

Le « jeune statuaire d'avenir » qui — dit la *prière d'insérer* communiquée par l'éditeur — vient de composer, à force de patientes recherches, le premier *dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité* qui ait encore été fait, se demande naïvement et ne saurait dire pourquoi « les écrivains qui se sont occupés des questions d'art ont toujours montré une préférence marquée pour les peintres ». Avec une candeur qui témoigne en effet de son jeune âge, il dicte leur devoir à ces écrivains, il les invite à « s'isoler entièrement du goût souvent mesquin du public, à regarder comme leur tâche de guider les esprits vers le beau, sans tenir compte du côté mercantile de l'art, qui fera toujours pencher la balance du côté de la peinture ».

M. Stanislas Lami étant de la famille de M. Josse, les bons conseils qu'il veut bien donner à la critique n'ont pas lieu de nous surprendre. Mais il nous sera bien permis de suspecter le désintéressement de ce jeune orfèvre. Est-il réellement bien certain que les peintres ne soient influencés que par les tendances du jour et par l'espoir de la vente? Aux désillusions « coûteuses » dont ce statuaire paraît avoir été abreuvé, il nous coûte, à nous, d'ajouter une désillusion nouvelle; mais sincèrement nous croyons qu'il s'illusionne singulièrement sur le rang que la statuaire occupe dans la classification des arts du dessin. Nous regrettons vivement pour M. Stanislas Lami que cet art ne profite pas de « l'agiotage des enchères »; mais, en dépit de nos regrets sympathiques à cet égard, nous ne saurions lui concéder que les préférences du public pour la peinture soient la preuve d'un goût mesquin. Que la peinture, qui dispose à la fois de la forme, du clair-obscur, de la couleur, du mouvement, de l'expression et de l'espace — pour ne m'arrêter qu'à ses privilèges essentiels, — que la peinture soit un art très supérieur à la statuaire, art réaliste et limité, cela ne fait l'ombre d'un doute que pour M. S. Lami et pour la famille Josse. Cela dit, nous trouvons excellent que le jeune statuaire ait occupé ses loisirs et distrait ses désillusions en compilant dans Clarac, Raoul-Rochette, Émeric David, Winckelmann, Visconti, Letronne, Quatremère de Quincy, W. Froehner et dans quelques auteurs anciens tous les noms des ancêtres de la famille Josse qu'il y a pu rencontrer. Le répertoire est intéressant; il le serait davantage si l'auteur n'avait pas latinisé la plupart des noms grecs. En cela, M. Stanislas Lami eût peut-être bien fait de se laisser influencer par les « tendances du jour ».

E. C.

L'Étain, par Germain Bapst. Bibliothèque de la nature : Les métaux dans l'antiquité et au moyen âge. 1 volume in-8° avec 11 planches hors texte. Paris, Masson, 1884. — Prix : 10 francs.

S'il est un côté de l'histoire bien inexploré encore et bien obscur, c'est assurément celui qui comprend les métaux. L'étude de cette branche de la science historique est la plus moderne, et je pourrais dire la plus actuelle aux deux sens du mot.

L'*Union centrale des arts décoratifs* a donné à ces études, jusqu'ici ignorées, une impulsion féconde. Son exposition de 1880 a produit, on le sait, des résultats excellents. Parmi ces résultats, ne faut-il pas classer en première ligne celui d'avoir fait naître ce beau volume que j'ai sous les yeux, et qui a pour titre *l'Étain* et pour auteur M. Germain Bapst ?

M. Bapst nous a lui-même expliqué comment il a été amené à écrire ce remarquable ouvrage. « En 1880, dit-il, l'Union centrale des arts décoratifs faisait une exposition dont le but se retrouvait exactement dans son titre : *Histoire des industries du métal*. J'eus l'honneur de faire partie de la commission d'organisation. Je me trouvai là avec des hommes éminents, qui m'accueillirent avec la plus grande bienveillance, et qui, depuis, ne cessèrent de m'aider de leurs conseils et de leurs encouragements. C'étaient : M. le marquis de Chennevières, de l'Institut, ancien directeur général des beaux-arts; M. Paul Mantz, depuis également directeur général des beaux-arts; M. Darcel, administrateur des Gobelins; puis MM. Saglio, de Villefosse, Schlumberger, Le Breton, Müntz, le comte de Liesville, Courajod, Paul Gasnault, Molinier, et enfin l'infatigable Louvrier de Lajolais.

« Parmi les nombreuses choses qui arrivaient au palais de l'Industrie, se trouvaient un certain nombre d'objets en étain. Un jour, M. Darcel me chargea particulièrement de les ranger dans les vitrines et surtout de leur donner un classement. Mon embarras fut grand. Je savais fort peu de choses sur l'étain. Aussi dus-je avoir recours à mes collègues, ou plutôt à mes maîtres, leur demander de m'aider dans un travail auquel je n'étais point préparé. Mais ils m'avouèrent en toute franchise qu'ils étaient presque aussi embarrassés que moi. »

C'était le cas de tout le monde, même des plus habiles, personne jusqu'à M. Germain Bapst n'ayant osé aborder cette aride et inextricable question. L'auteur fut d'abord conduit à rechercher ce qu'étaient les signatures qu'on voyait derrière les grands plats d'étain; puis les détails de fabrication l'attirèrent; mais que trouve-t-on là-dessus dans les ouvrages de MM. Labarthe, le comte de Lasteyrie, Lacroix et Séré. Jacquemard, etc.? Pas grand'chose. Pas assez, en tout cas, pour satisfaire un curieux et un habile comme M. Germain Bapst. Aussi se mit-il au travail avec la même ardeur qu'un pionnier qui part à la découverte d'un monde nouveau. Ce monde nouveau, il l'a découvert et étudié de main de maître, sans négliger, chemin faisant, de nous donner, à nous autres profanes, des détails inconnus sur la vie au moyen âge. « A côté de l'histoire de l'art, dit l'auteur dans sa préface, notre étude nous amènera quelquefois à entrer dans l'intérieur de la vie des rois, des grands seigneurs, des bourgeois, des paysans et ouvriers, et nous fera constater, selon les époques, l'accroissement ou le décroissement du bien-être dans notre pays. Elle nous initiera aussi bien au détail de l'ameublement et de

la cuisine qu'à celui de l'industrie et des corporations; elle nous fera entrer dans quantité de petits détails longtemps méprisés et ignorés. »

L'ouvrage de M. Germain Bapst est divisé en sept livres, qui contiennent chacun plusieurs chapitres. Le Ier livre, tout entier consacré à l'histoire de *l'étain dans l'antiquité,* étudie successivement son identité, son exploitation, l'orfèvrerie d'étain chez les Barbares, à l'époque préhistorique, l'orfèvrerie d'étain en Grèce et à Rome, la poterie d'étain à Rome et chez les Barbares. Dans le IIe livre, l'auteur examine les procédés d'étamage chez les Gaulois et les Mérovingiens. L'orfèvrerie religieuse en étain avant les croisades fait l'objet du IIIe livre. Le livre IV est consacré à l'étain chez les moines et dans la vie privée avant les croisades. Avec le livre V, nous nous rapprochons des temps modernes et nous arrivons jusqu'à la Renaissance. Ce livre est, en effet, consacré à l'histoire de l'étain au XIVe et au XVe siècles. L'étain dans l'église, l'étain dans les couvents, l'étain dans la bourgeoisie, l'étain dans la cuisine, les applications diverses de l'étain, les méreaux, les enseignes de pèlerinage, les objets divers en étain, tels sont les sujets des chapitres de ce livre V. Le livre VI contient une bien intéressante étude sur les corporations, que nous recommanderons tout particulièrement aux érudits, et ils sont nombreux aujourd'hui, qui s'occupent de cette question toute d'actualité. Le livre VII est consacré aux pièces d'art d'étain au XVIe siècle et spécialement à François Briot et à ses imitateurs.

A ce travail si complet M. Germain Bapst a ajouté des notes et des documents très curieux sur François Briot. Disons, pour être complet, qu'une table alphabétique fort bien faite permet de retrouver en peu d'instants le document ou le détail qui intéresse le lecteur. Les onze planches qui ornent ce beau volume sont tout à fait remarquables. Plusieurs sont extraites de la *Revue des arts décoratifs;* d'autres proviennent de l'ouvrage de M. Corroyer sur le mont Saint-Michel. D'autres, enfin, ont été faites d'après des objets appartenant soit à nos musées, soit à des particuliers.

Tout concourt à faire de cet ouvrage un livre indispensable à la bibliothèque des collectionneurs : car on peut dire que les renseignements qu'on y trouve on ne les trouve que là.

L'éditeur a habillé avec tout le soin qui convenait une œuvre de cette importance. M. G. Masson ne pouvait faire autrement sans déroger à ses habitudes de bon goût.

H. M.-D.

The Ruskin Birthday Book. *A Selection of Thoughts, Mottoes and Aphorisms for every day in the year, from the works of John Ruskin.* Collected and arranged by M. A. B. and G. A. With portrait of the Author, specially engraved for the work. 1 volume petit in-4°. Sunnyside, Orpington, Kent, 1884. George Allen, éditeur. — Prix : 10 sh.

A mesure qu'un généreux esprit avance dans la vie, pour peu que le noble désir de communiquer aux autres hommes sa fortifiante parole stimule la fécondité de sa plume, son œuvre atteint à la longue un grand développement. Avec les années, les livres se succèdent, s'accumulent et, même à ceux-là qui l'admirent le plus, qui le plus volontiers rechercheraient le secours intellectuel et moral de l'auteur aimé, il devient difficile de se retremper aussi souvent qu'ils le souhaiteraient aux sources vives de sa pensée bienfaisante.

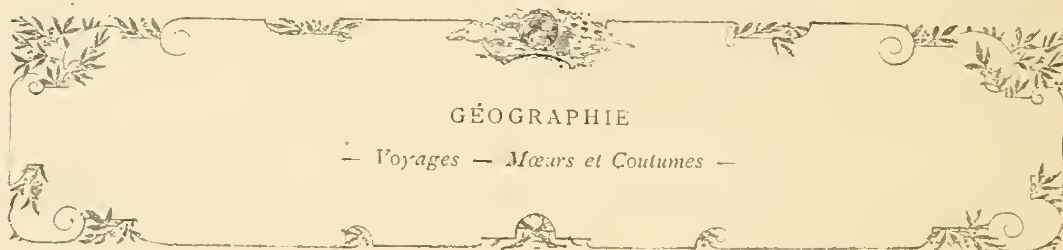
Remuer des in-octavo, y feuilleter de nombreuses pages purement circonstantielles afin d'y retrouver l'idée maîtresse, la dégager du milieu où elle ne s'est produite que par occasion, — chapitre d'histoire, fiction dramatique, roman, traité d'esthétique ou de morale, — cela prend du temps, et le temps manque. On renonce. L'action salutaire qu'eussent pu exercer certains mots décisifs, chauds, profonds, venant au moment opportun, vous échappe, et l'on y a regret.

Quelques-uns, il est vrai, sans être ni Bouvard ni Pécuchet, font pour leur propre usage des cahiers d'extraits des ouvrages qui leur sont chers. Mais ce loisir n'est pas donné à chacun; il faut donc se féliciter quand l'un de ceux qui l'ont eu nous évite cette tâche en recueillant pour nous, dans les œuvres d'un grand écrivain, la moelle même de son génie. C'est ce que viennent de faire, masqués de discrètes initiales, deux admirateurs de l'illustre moraliste anglais John Ruskin. Ils ont ingénieusement donné à ce « recueil de pensées, maximes et sentences » empruntées à tous les livres de l'auteur, la forme d'un *Birthday book.* Nous n'avons pas dans notre librairie française l'équivalent des *Birthday books,* — mot à mot « livre des jours de naissance. » — Cela correspond à ce que serait un agenda portant une épigraphe ou une devise pour chaque jour de l'année, avec la réserve d'un espace blanc en regard destiné à recevoir les réflexions ou les mémoranda du lecteur. Le *Ruskin Birthday Book* est composé avec une connaissance parfaite de l'œuvre entier de Ruskin, fait pour enchanter tous ceux à qui cet œuvre est familier, en évoquant en leur mémoire le souvenir de tant de pages d'une éloquence si puissante, si chaleureuse, si extraordinairement poétique, et dont toute l'inspiration procède du plus tendre amour de l'humanité, de la compassion la plus profonde aux misères sociales et morales, du respect le plus ému pour le créateur et la création, de l'expérience la plus achevée en matière d'art. On sait, en effet, que Ruskin est le générateur du mouvement d'esthétique d'où sont sortis les plus grands artistes anglais contemporains. Cette sélection de ses livres suffit à le faire connaître à ceux qui l'ignorent et à l'en faire aimer. Pourquoi ne tenterait-on pas de publications analogues où se résumerait le génie de Michelet, de Victor Hugo, de George Sand, de Balzac? On peut être assuré qu'un succès immense attend de tels *Legenda* ou *Diaria* — quelque nom qu'on leur donne — où serait condensé, distillé goutte à goutte le parfum de ces grands cœurs.

E. C.

L'École industrielle. *Nouvelle méthode simple et facile pour l'enseignement pratique du dessin appliqué* à donner aux ouvriers mécaniciens, serruriers, menuisiers, charpentiers, tailleurs de pierre, etc., par L. Hugel. Album grand in-folio de 24 planches en autographie, dont une avec les teintes conventionnelles généralement employées dans les dessins industriels. Texte explicatif de 24 pages in-8°. Librairie générale de l'architecture et des travaux publics. — Prix, en carton : 10 francs.

La suppression du modèle-plan (gravure ou lithographie), remplacé dès le début des études par le modèle-relief, est devenue le *delenda Carthago* de la pédagogie officielle en matière de dessin. Sans même examiner ce qu'il peut y avoir de contestable dans le principe en soi, il suffit de constater que l'application en est pour longtemps impossible, à raison du prix comparativement plus élevé des modèles-relief pour féliciter le modeste auteur de l'Album que vient de publier la librairie Ducher. Dans sa longue carrière de professeur, M. L. Hugel a pu se rendre compte de l'embarras qu'éprouvent les commençants à se faire une représentation nette et précise d'un objet au moyen de coupes horizontales, transversales et longitudinales. Dans cette collection de vingt-quatre modèles de dessin linéaire industriel, il a pris soin de joindre un dessin géométrique, une vue perspective de l'objet remplaçant l'objet en nature. Ce complément rendra de grands services non seulement à l'élève, mais au maître lui-même, dans la plupart des écoles industrielles, qui n'ont pas toujours de professeur spécial pour les différentes branches de dessin. Le choix des objets reproduits a été fait dans un but pratique, parmi ceux dont l'usage journalier rend l'exécution très fréquente, et comprend huit planches de mécanique, une de construction, quatre de menuiserie, trois de charpente, sept de serrurerie et une de couverture. La place de cet excellent album est tout indiquée dans les écoles professionnelles et dans les écoles d'apprentis patronnées par les chambres syndicales de nos diverses corporations ouvrières. E. C.



GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Vingt jours en Tunisie, par Paul Arène. 1 vol. in-18 jésus de 300 pages. Paris, 1884, A. Lemerre, éditeur. — 3 fr. 50.

L'indication bibliographique une fois donnée, quelle est la meilleure façon de procéder pour rendre compte d'un livre de voyage dont chaque page est comme une page d'album de peintre chargée de croquis pittoresques: paysages de mer, scènes de bord, silhouettes de marins, de passagers et de passagères, paysages d'Orient : plages et ports, villes et villages avec leur architecture primitive et leur curieux mélange de races, Européens, Maltais, Arabes, Juifs, Noirs, foules et solitudes, marchés et intérieurs, cafés, mosquées, théâtricule, effets de lumière, d'ombre, de clair-obscur selon l'heure du jour, évocations de cités antiques, ruines imposantes, banalités à l'instar de Paris contrastant avec le mystère de la vie mauresque scènes de mœurs, entrevues, funérailles, fêtes nuptiales, costumes diversifiés sans cesse, attitudes de femmes, coins de physionomie fixés au passage, types surpris et aussitôt saisis, figures voilées, nus cyniques, bric-à-brac bariolés, animaux de toute sorte, chevaux, ânes, chameaux, poules, chèvres, cochons, tentures et étoffes de toute façon, curiosités, orfèvreries, amulettes, arbres, arbustes, herbes, fruits et fleurs, cultures fécondes, grèves stériles, et dans tout ce mouvement de formes qui séduit l'œil du peintre et qu'il caresse, un prodigieux déploiement de nuances, de tons, de colorations éblouissantes et variées à l'infini comme dans un remuement de kaléidoscope ? Ayant assimilé l'œuvre de M. Paul Arène à une suite d'œuvres d'art, l'assimilation nous fournit une réponse à la question que nous posions tout à l'heure. On sait quelle est la vogue des publications illustrées sur le Salon annuel. D'où vient cette vogue ? De ce qu'elles replacent sous les yeux du public, sinon les œuvres elles-mêmes de nos artistes, l'exacte image au moins de leurs compositions. Donc, à tout ce que nous pourrions dire ici du talent que M. Paul Arène a jeté à pleines mains dans *Vingt jours en Tunisie*, le lecteur, à coup sûr, préférera quelque témoignage de ce talent même. L'embarras est de choisir parmi tant de pages d'allures si diverses, toutes également remarquables. Cependant l'art du paysage a été poussé si loin dans la littérature contemporaine que je préfère détacher de ce très précieux album quelque motif de genre, une vivante étude d'animaux d'abord :

« Il faudrait écrire un poème sur ces bourriquets à museau blanc tatoué d'une fleur, plus petits et plus nerveux que les nôtres, et si naturellement chanteurs

qu'on a coutume de leur fendre les naseaux afin que leur voix soit moins sonore.

« Voici l'âne d'un marchand d'eau promenant tout le long du jour, des citernes de Sidi-Giafr à la ville, ses quatre amphores de terre blanche bouchées d'un tampon d'alfa. En voici un autre que trique un apprenti boucher: des caillots de sang sur son poil, ployant sous une charge de têtes de moutons qui pendent les yeux grands ouverts, et de viande tremblante et rose. Mais la plupart arrivent des champs; ils trottent gaiement sans bridon et portent dans leur double sac en sparterie des bananes, des pastèques, des courges et toutes sortes de produits paysans.

« Les chameaux, avec un lent roulis, balancent pardessus les turbans et les chechias leur tête triste et leur long cou orné de pendeloques de bois. Les chameliers, vêtus du sarrau brun qui est l'unique costume des pauvres gens, tiennent leur bête par la queue et se laissent remorquer tout en braillant. Il y a aussi des chamelles à la mamelle maigre et noire suivies de leurs chamelots déjà compassés, déjà graves, portant dans leur œil rond l'ennui du fardeau et du désert.

« Derrière viennent ces moutons de race indigène dont la grosse queue, vraie poche de graisse, étonne d'abord quand on arrive en Tunisie; puis, dans un bruit argentin de sonnailles, des chèvres jaunes au poil soyeux et long, couleur de cocon non filé, qui font songer à la chèvre d'or des légendes arabo-provençales. »

Puis un amusant croquis de la rue :

« Quel est ce vacarme? Des nègres en vestes rayées, en caleçon blanc touchant sur leurs mollets d'ébène, donnent des aubades par la ville. Cinq en tout, mais qui font du bruit comme quarante : un joueur de musette, deux joueurs de tambour de basque et deux autres qui sont armés de bizarres castagnettes doubles en fer battu, pareilles à une énorme cosse de caroube. Ils m'aperçoivent, accourent, me bloquent dans un coin en m'appelant « Kébir ». Les nègres à castagnettes viennent sur moi, puis se roulent, esquissant des pas gracieux avec d'effroyables sourires. Ils s'animent de plus en plus, m'assourdissant d'un bruit de casseroles entre-choquées. Les trois autres restent impassibles. A la fin seulement, le joueur de musette, patriarche à barbe frisée qui ressemble aux juifs de Rembrandt, se met à marquer la mesure, dodelinant de la tête et dansant des genoux. »

Toutes les scènes qui font tableau sous la plume de M. Paul Arène ne se laisseraient pas isoler de leur cadre aussi facilement que les précédentes. Leur grandeur les attache au rivage, leur importance nous force à les laisser dans le livre où le lecteur ira certainement les chercher. Tels sont, entre autres, ces épisodes charmants, comiques ou touchants : *le Puits des Sarrasines,* qui ouvre si gaiement le volume, *Noces maugrabines*, *Karagouz*, *La Mouniga*, *le Lys des dunes,* qui le ferme et d'où je détache encore ces quelques lignes :

« En même temps, je sentis une odeur de fleur! Et tout de suite j'aperçus la fleur, sorte de lis à double corolle sans feuillage dont la neige se confondait avec la blancheur éblouissante du sol. En même temps aussi, dans le mur de la Kouba, haut et carré comme la tour des chansons de chevalerie, derrière une fenêtre mystérieuse, si petite qu'on ne l'avait pas grillée, j'aperçus, brune et pâle sous son bonnet d'or, une jeune femme, le visage nu, qui regardait l'infidèle. Elle se retira précipitamment, se voyant vue; mais sa curiosité avait duré deux secondes de plus que sa crainte. Je feignis de m'éloigner, elle revint; et — ce fut sans doute une illusion — je crus deviner un geste léger de sa main, un sourire, puis une moue enfantine à l'arrivée de la duègne irritée et ridée qui, elle aussi, me regarda.

« Je compris que c'était fini et qu'elle ne se montrerait plus.

« Alors, rêvant de croisades et de filles de khalife prisonnières, enviant presque, le dirai-je, le sort du mitron de Sardaigne, j'allai cueillir le lis des dunes, et ce fut une sensation triste délicieusement quand, de mes doigts plongés dans le sable brûlant, je cassai sa tige glacée... »

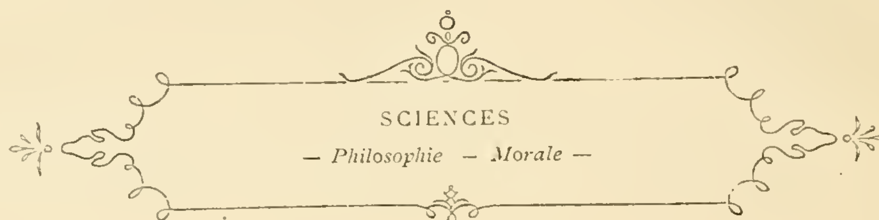
Cette apparition fugitive nous poursuit de sa rêveuse mélancolie longtemps encore après que nous avons fermé le livre, d'où nos yeux n'ont pu se détacher depuis le moment où nous l'avons ouvert.

Une Mission en Abyssinie et dans la mer Rouge, par le comte Stanislas Russel, capitaine de frégate. Préface de M. Gabriel Charmes. 1 vol. in-18. Paris, 1884, librairie Plon.

La mer Rouge a le privilège de fixer l'attention inquiète de tous ceux que préoccupent à si juste titre les événements dont l'Égypte aussi bien que les mers de Chine sont aujourd'hui le théâtre. Dès lors, la question de l'Abyssinie a repris dans l'opinion publique une importance nouvelle. Les côtes de l'Abyssinie commandent, en effet, la libre navigation de la mer Rouge, cette grande route du commerce de l'extrême Orient, où nous possédons d'hier à peine l'insuffisante position stratégique et commerciale d'Obock, pendant que nous commettions l'insigne négligence de laisser l'Angleterre prendre possession d'Aden et de Périm. Ce n'est pas d'aujourd'hui pourtant que l'urgente nécessité d'établir l'influence française en Abyssinie est dénoncée à nos hommes d'État. Un jour même on put croire que leur conviction à cet égard était faite. Dès 1859, prévoyant l'heureux achèvement du canal de Suez, le ministre de la marine, M. de Chasseloup-Laubat, songeait à acquérir sur la côte éthiopienne un certain nombre de positions décisives. Dans cette pensée, il confiait à un marin éprouvé, au commandant Russel, la mission d'explorer la mer Rouge et de nouer des relations avec l'Abyssinie. C'est le journal du commandant Russel que publie aujourd'hui la librairie Plon, « journal si vivant, si plein de vivacité et d'entrain, où les descriptions imagées alternent

avec les réflexions sérieuses et les anecdotes piquantes », dit M. Gabriel Charmes dans la préface où il nous présente en de si bons termes et le livre et l'auteur. Comment cette mission demeura improductive, comment avorta cette grande entreprise est un spectacle des plus tristes. Mais les faits nouveaux dont nous sommes témoins imposent le retour sur le passé. « A lire aujourd'hui le récit de la mission de 1860, il semble qu'il prenne un intérêt plus actuel, plus pressant encore qu'à l'époque où il a été écrit. Rien n'y a vieilli, ni les peintures de l'Abyssinie, ni la description des mœurs des populations, ni surtout l'exposé de la conduite que des nécessités géographiques inéluctables imposent à la France. C'est pourquoi il vient à son heure, après plus de vingt années écoulées, non comme un simple document d'histoire, mais comme le programme d'une politique d'avenir auquel toutes les personnes soucieuses de la grandeur de notre pays ne sauraient prêter trop d'attention. M. G. Charmes nous apprend que le commandant Russel dessinait d'une façon remarquable. Nous regrettons que l'éditeur, qui accompagne volontiers cette sorte de livres de dessins en général très médiocres, n'ait pas profité de la circonstance pour nous en montrer d'excellents sur un pays neuf, en puisant dans les portefeuilles du commandant.

E. C.



SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La Nature et la Morale, par Paul Guilly. Charavay frères, éditeurs. Paris. — Prix : 3 fr.

Rien de surnaturel, rien d'absolu : telle est la devise de M. Guilly. Il part en guerre contre le spiritualisme, s'en prend à M. Caro, soutient qu'on peut être plus ou moins matérialiste, naturaliste et pessimiste, sans cesser d'être honnête dans l'acception la plus étendue et la plus délicate de ce mot. A cela nous ne contredirons pas, c'est affaire d'individu et non de système. Mais ce qui importe, c'est de prouver que la source de l'honnête se trouve dans le matérialisme, le naturalisme ou le pessimisme. L'auteur n'établit pas solidement cette preuve.

M. Guilly, fort épris de Schopenhauer, préconise avec lui, comme fondement de la morale, la *pitié* « qui ajoute la philanthropie à la solidarité et l'idéal à la doctrine des intérêts bien entendus ».

Parfait; mais, en plus d'une page, M. Guilly, qui reproche à ses adversaires les termes vagues et les idées creuses, des rêves à la place de faits, tombe dans le même défaut; son argumentation bien affirmative est bien peu probante.

Ce n'est pas à dire que ce livre soit dépourvu d'intérêt.

PZ.

Logique, par M. Louis Liard, recteur de l'Académie de Caen; 1 vol. in-18 cartonné. Paris, Masson, éditeur, 1884.

On sait que depuis une vingtaine d'années l'enseignement philosophique s'est profondément renouvelé en France : les nouveaux maîtres ont substitué l'esprit critique à l'esprit rhétorique. Ils se sont plu à perfectionner l'éclectisme, en ce sens qu'ils ont enseigné la philosophie comparée, en opposant les systèmes, sans cependant se croire toujours obligés à prendre parti. C'est un cours complet de philosophie élémentaire qu'entreprend M. Liard, en collaboration avec M. Egger, fils du célèbre helléniste. Mieux que personne, M. Liard était préparé pour composer ce précis de logique : toutes ses études et ses ouvrages philosophiques se rattachent à la logique.

Son traité possède une grande qualité : la clarté scientifique. Il a fait, aussi restreinte que possible, la place des vieux procédés, du mécanisme des propositions, et tendu avec une louable énergie à poser les bases scientifiques de la logique sur les lois nécessaires de l'esprit, et à manifester l'utilité des règles logiques par leur application immédiate aux diverses sciences.

Parle-t-il de la méthode des sciences mathématiques, il ne s'en tient pas à des prescriptions générales; il choisit un théorème de géométrie ou une question algébrique, les désarticule, met au jour tout le jeu de la démonstration. De même pour chaque ordre de science. On retrouve là l'influence directe de Stuart-Mill et de Bain, que M. Liard cite d'ailleurs volontiers, le premier du moins. Cette rigueur satisfait pleinement les intelligences déjà exercées aux spéculations scientifiques; elle rend évidente la science et la compétence de l'auteur. Mais ne fait-elle pas courir un risque grave à l'ouvrage, celui de n'être pas suffisamment à la portée de ceux à qui il s'adresse. Excellent pour les enseignants, ce traité, par son appareil géométrique, n'effrayera-t-il pas un peu les jeunes enseignés ?

M. Liard a cru bien faire d'ajouter un appendice d'exercices de logique formelle, traduits ou imités de M. Stanley Jevons. C'est un peu bien scolastique, et bizarre est le contraste avec la partie théorique, dont la forme répond à la rénovation introduite par l'école anglaise.

PZ.

Les Erreurs sociales du temps présent, par M. l'abbé Élie Méric, docteur en théologie, professeur de théologie morale à la Sorbonne. Société générale de librairie catholique. Paris, V. Palmé, directeur. In-12, 1884.

L'auteur déclare, dans sa préface, ne pas écrire un livre de combat, mais essaye de discuter sans passion, sans amertume. M. l'abbé Méric est animé, comme bon nombre d'esprits généreux, tant parmi ses adversaires que parmi ses coreligionnaires et ses disciples, du désir de pacifier la société, de rétablir l'harmonie entre les différentes classes, et de concilier les libertés nécessaires avec l'autorité qui ne l'est pas moins. Il tente de définir les libertés légitimes et les pouvoirs légitimes : ce qui est légitime devant nécessairement revêtir un caractère d'unité, cette légitimation, tant de la liberté que du pouvoir, ne peut, selon M. Méric, venir que de Dieu.

Il passe en revue les principales questions remuées de nos jours, aussi bien dans les réunions publiques où pérorent les ignorants et les fanatiques, que dans les écrits des penseurs, des jurisconsultes, voire des dramaturges.

Le divorce, l'éducation, la propriété et la misère, l'idée moderne du droit, le travail et la corporation, tels sont les problèmes dont M. l'abbé Méric recherche la solution. D'un bout à l'autre il lutte corps à corps avec Proudhon. C'est lui dont il voit partout l'influence, c'est lui qu'il retrouve dans M. Clémenceau et dans M. Joffrin; il ne le quitte un moment, à la fin, que pour s'en prendre à M. Fouillée; et encore découvre-t-il en M. Fouillée quelque chose de proudhonien.

Il est permis de dire que les arguments de M. l'abbé Méric ne surprennent pas par leur nouveauté; mais il est juste aussi de reconnaître que l'argumentation est facile, sans exclusion de la sincérité ni de la courtoisie. Ce ne sont point ici de vaines objurgations ni des déclamations de prédicant. M. Méric fait à ses adversaires l'honneur de les prendre au sérieux. Ils ont avancé qu'ils usaient de méthodes scientifiques et ne tiraient leurs affirmations que de la certitude de la science. M. Méric prend la peine d'étudier et de scruter les sciences et d'en discuter, non pas la valeur spéculative, mais les conséquences pratiques, au point de vue spécial du bonheur et de la société. Et il se renforce dans sa conviction que l'idée de l'immortalité et des récompenses et punitions futures peut seule donner, en ce monde, la patience et la résignation; que la solution des difficultés sociales est dans le retour à la morale chrétienne et à la direction apostolique.

M. l'abbé Méric a voulu écrire une œuvre non pas de combat, mais de persuasion. Il faut lui savoir gré de l'exemple qu'il donne à beaucoup de ses confrères, à quelques-uns de ses supérieurs. Il y gagnera du reste des lecteurs, que la forme claire et parfois attrayante de son style encouragera dans l'examen de ces capitales questions; et dans le nombre, certainement, il s'opérera des conversions. Ce qui est le but de l'auteur. PZ.

L'âme est la fonction du cerveau, par Émile Ferrière. 2 vol. in-12. Paris, Germer-Baillière, 1883. — Prix : 7 francs.

Cet ouvrage mérite attention parce qu'il est le fruit d'un travail consciencieux. Il expose avec un incontestable talent la doctrine matérialiste. Cela ne veut pas dire qu'il contienne grand'chose de nouveau, mais il en a l'apparence. Le matérialisme, de même que le spiritualisme, son opposé, est l'une des conceptions de l'univers qui se sont offertes à l'esprit humain depuis la plus haute antiquité, et tout a été dit du premier coup, ou peu s'en faut. Les progrès des études physiologiques, de la physique et de la chimie ont fourni de nouveaux arguments, d'importance secondaire, au matérialisme. Mais ils en ont fourni aussi au spiritualisme, et aucun de ces arguments n'est capital ni même absolument neuf.

L'auteur, M. Ferrière, n'est pas un savant; cela se voit au respect qu'il montre pour certaines autorités de second ordre, qui n'ont aucun prestige aux yeux des gens du métier; mais c'est un homme instruit qui a bien étudié, et ses deux volumes reproduisent très exactement ce que l'on sait aujourd'hui concernant la physiologie du système nerveux. Il est en outre grand partisan de Spinoza, dont il a cru devoir imiter l'allure géométrique. C'est là un procédé littéraire absolument indifférent et dont l'usage prouve une certaine naïveté chez celui qui y a recours. La forme géométrique (principes, théorèmes, corollaires, etc.) est nécessaire dans les mathématiques pures et leurs applications, parce que les conséquences y sont si éloignées des principes que l'on se perdrait dans la série des raisonnements si ceux-ci n'étaient enregistrés avec beaucoup d'ordre; mais dans les choses de la philosophie les conséquences sont toujours si près des principes que la liaison se saisit sans effort et que l'outillage logique est plus encombrant qu'utile.

Malgré son appareil géométrique, M. Ferrière pèche contre la logique dès le titre de son livre. S'il avait dit : J'appelle âme la fonction du cerveau, on ne pourrait que lui dire : C'est votre droit, mais vous vous écartez du langage reçu. La fonction ou les fonctions du cerveau qu'il décrit ne composent pas du tout ce que l'on entend par âme dans le langage ordinaire. Que l'on n'objecte pas que ce langage de tout le monde est vague et que le mot âme ne recouvre rien de précis. Le vague d'une notion n'empêche pas la réalité de la chose désignée. Le mot « matière », par exemple, recouvre l'idée la plus vague qui soit au monde. Cette idée s'est tellement épurée, tellement raffinée que les savants les plus subtils ne voient plus dans la matière que des points géométriques dont émanent des forces. Pour les professeurs de physique la matière est quelque chose que les auditeurs sont censés connaître déjà et dont on va étudier les propriétés, mais on ne dit rien du propriétaire. Faut-il induire de là que la matière est quelque chose de purement illusoire, sans réalité? De même pour l'âme ; on a toujours voulu désigner par ce mot quelque chose dont le cerveau est l'instrument ordinaire,

mais non l'instrument nécessaire, car on a toujours compris que l'âme peut utiliser d'autres instruments; et si l'instrument ordinaire, le cerveau, est lésé ou empêché, l'âme ne pourra pas se manifester, tant que l'instrument ne sera pas réparé ou qu'elle n'en aura pas retrouvé un autre. Il y a bien longtemps que ces choses ont été dites. Chez l'homme, les fonctions intellectuelles sont en rapport avec un certain système nerveux, mais chez les insectes nous trouvons les mêmes fonctions en rapport avec des appareils tout différents. Bien plus, dans l'embryon humain, avant que la première cellule nerveuse ait pris naissance, il s'effectue déjà des opérations fort complexes qui ne peuvent se concevoir sans une profonde intelligence. Le matérialiste sans parti pris est obligé d'avouer que le surnaturel le déborde. Et cela est tellement notoire que, parmi les matérialistes, un groupe qui ne veut pas être débordé s'est réuni à part sous le nom de positivistes. A cette fin ils suppriment purement et simplement de leurs études tout ce qui approche des principes, sous prétexte que ces choses ne les intéressent pas, qu'ils ne veulent pas y prendre d'intérêt.

Il y a dans le livre de M. Ferrière un chapitre dans lequel il essaye de réfuter la notion du vrai. Cette réfutation est en effet indispensable à son point de vue. Elle est fort peu réussie et l'auteur se voit obligé d'y faire usage d'arguments singulièrement paradoxaux, d'admettre, par exemple, que le moi est effacé chez les vieillards, tandis qu'au contraire le moi est tellement intense chez les vieillards que chacun en est journellement choqué. Les phénomènes observés chez les hystériques lui servent à établir que le moi peut être double, et d'une duplication intermittente. En supposant que ce fût réel, les spiritualistes n'en seraient guère embarrassés, car ils ont toujours admis la possibilité des possessions, mais les médecins savent que l'on ne peut pas fonder grand'chose sur les hystériques, classe de malades qui mentent par amour de l'art et simulent des états impossibles pour le seul plaisir de tromper les savants.

D^r L.

Essai sur la psychologie d'Aristote, contenant l'histoire de sa vie et de ses écrits; ouvrage couronné par l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, par A. Ed. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8°. Paris, 1883, Hachette.

Aristote n'est pas tout neuf. Il a usé la langue et la plume de plusieurs millions d'hommes; mais on le revoit toujours avec plaisir. Les écrivains dont le nom est consacré continuent d'être une belle enseigne. Aristote a un avantage singulier, par ce temps de systèmes et de fantaisies bizarres : il représente le sens commun avec une ampleur admirable. Quand on se défie de soi-même ou plutôt de son crédit, on peut citer avec confiance à son tribunal ceux dont on craindrait de juger la doctrine. On les fait juger par lui et il juge sans passion, avec l'autorité qui s'attache aux morts illustres. Les réputations passent comme des nuages à l'horizon; la sienne demeure. Il y aura longtemps qu'on aura oublié le nom et l'existence des grands hommes qui le toisent aujourd'hui du haut de leur génie, que la gloire d'Aristote sera encore debout. Elle est donc bonne à invoquer; où les raisons ne suffiraient pas, l'autorité d'Aristote aura du poids. M. Chaignet semble y avoir songé, outre qu'Aristote lui est de quelque utilité. Le philosophe grec permet à M. Chaignet de montrer qu'il ne manque ni de grec ni d'érudition spéciale. A quoi serviraient le grec et l'érudition spéciale si on les gardait pour soi ?

On pourrait adresser un reproche à M. Chaignet. Il a un défaut. Ce défaut lui paraîtra sans doute de la modération. C'est un défaut. Il admet les hautes doctrines platoniciennes et aristotéliciennes qui se touchent par leur sommet. Devant les Purgons, les naturalistes, les ingénieurs de l'école moderne de philosophie qui sévit en Angleterre, qui n'ont aucune valeur ni au point de vue intellectuel, ni au point de vue moral, ni au point de vue théologique, qui néanmoins ont entrepris de détruire la tradition dans l'argot propre à la zoologie, à la botanique et à l'histoire naturelle, M. Chaignet a trop de sang-froid. Il les cite, compare et ne conclut pas. Il n'y a pas à les discuter; il n'y a qu'à les faire condamner par Molière. On dirait vraiment que l'autorité de Darwin, d'Hubert Spencer, de Hyell, de sir John Lubbock et de quelques autres personnages britanniques dignes du *Malade imaginaire* en impose à M. Chaignet. Les gens de la génération prochaine ne sauront pas leur nom, comme ceux de la génération actuelle ne savent pas le nom de leurs prédécesseurs du XVIIIe siècle. Ces derniers étaient de leur temps aussi célèbres et moins impertinents de forme que les Hubert Spencer, les Tyndall et consorts. Il n'est pas resté une miette de leur souvenir. Est-il au moins resté un atome de leurs découvertes ? Non. Leurs doctrines comme leurs noms n'ont pas survécu, sauf le nom de Locke, qui n'en vaut pas mieux. L'esprit positiviste et médical, prétentieux, méticuleux, enfoncé dans les infiniment petits, s'en va avec les phénomènes partiels qu'il étudie et qui ne sont que des modes particuliers de l'être.

Aristote est considéré volontiers comme le fondateur de la logique, de la métaphysique, de l'esthétique, de quelques autres sciences parmi lesquelles la psychologie. Mettons qu'on exagère un peu. Il a formulé le savoir de son temps avec une supériorité étonnante. Cette tâche est déjà grande.

Il n'est pas très sûr de ce qu'il avance en psychologie. Il ne dit pas comme Auguste Comte que « la contemplation de l'esprit par lui-même est une pure illusion »; mais il y trouve des difficultés et des incertitudes sans nombre : l'individu n'est ni universel ni immuable. Au fait, la psychologie, c'est l'étude de la vie qu'on trouve non seulement par l'observation de soi-même, mais par la connaissance des langues, de la poésie, des lettres, des arts, des sciences, de l'histoire surtout. Un romancier et un musicien peu-

vent en avoir cette idée-là, et c'est la bonne. La psychologie n'est point une chose abstruse qu'on obtient par d'immenses travaux et qu'on ne saurait formuler que dans un langage inaccessible. Cette manière de l'envisager appartient à ceux qui désirent en avoir le privilège et font comme le médecin qui écrit une ordonnance dans cet argot du Codex qui empêche son client de voir ce qu'on lui ordonne. Voilà ce que pense Aristote, ce que M. Chaignet ne dit pas assez clairement.

Il est juste d'observer d'ailleurs que le livre de M. Chaignet n'est pas destiné à tout le monde. Il est plein de savoir, d'érudition. Une grande publicité n'est pas le but de l'auteur. Il y cherche un titre académique et universitaire ; à cet égard il a réussi. L'ouvrage répond d'autre part à un programme tracé d'avance. M. Chaignet n'a pas épuisé le programme cependant. Il promet d'achever son œuvre dans un second volume « qui paraîtra prochainement ». L. D.

Les problèmes de l'esthétique contemporaine, par M. Guyau ; 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* — Prix : 5 francs. Paris, Félix Alcan, 1884.

Les problèmes posés sont au nombre de trois.

« L'humanité avait jusqu'ici vécu de ces trois choses : la religion, la morale et l'art. Or l'esprit scientifique a presque entièrement détruit les bases de ces diverses religions » et de l'art, nombre de penseurs ne veulent rien faire autre chose qu'un *jeu* de nos facultés. L'art est-il seulement un exercice ? C'est le premier problème.

L'art est un jeu ? mais le jeu ne convient guère qu'aux enfants; l'homme fait ne joue pas et l'humanité, de plus en plus instruite en vieillissant, de plus en plus occupée du vrai et de l'utile, dédaignera l'art. Deuxième problème : Les hommes en arriveront-ils vraiment à éprouver ce dédain et cessera-t-on de produire des œuvres d'art ?

Les artistes attachés à la *forme*, ne voulant connaître que du moyen d'exécution, oublient ce que l'art a été pour les anciens, et, comme ils l'oublient, ils le font oublier. L'art, pour les modernes, ne doit-il être qu'un ensemble d'artifices ? Est-on artiste parce qu'on est un habile virtuose, poète, parce qu'on rime richement ? Voilà le troisième problème.

Trois problèmes à résoudre, d'où la division de l'ouvrage en trois parties.

La première a un caractère philosophique; elle est celle que nous aimons le moins. Il n'admet pas les théories de MM. Spencer, Grant Allen, James Sully, nous ne les admettons pas davantage. Il déclare que Kant et les néo-kantistes s'accordent avec M. Spencer sur l'analogie qui existerait entre le plaisir du beau et celui du jeu; il eût dû tâcher à motiver cette déclaration, pour nous erronée. « Suivant M. Renouvier et l'école criticiste, dit-il, l'imagination poétique est de nos jours dans un état d'infériorité parce qu'elle se prend et qu'on la prend *trop au sérieux ;* elle n'ose s'étendre librement, de peur de la raison; il faut, au contraire, qu'elle se joue en pleine liberté et *abandonne toute prétention directe sur le vrai et sur l'utile.* Alors seulement la poésie et l'art en général arriveront à leur plein affranchissement. La première condition de toute œuvre d'art, c'est le *désintéressement* du vrai et de l'utile, parce que ni l'utilité ni la vérité ne doivent être les objets propres et directs, mais seulement l'émotion et la beauté. » L'école criticiste ne pense pas que l'art soit pour permettre d'atteindre quelque fin conçue par l'intelligence; l'art doit se suffire à lui-même, il doit trouver sa fin en soi. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait aucun rapport entre le vrai ou le bien, d'une part, et le beau de l'autre; l'émotion n'est pas sans rapport, en effet, avec les corruptions de l'intelligence, avec la connaissance consciente de l'obligation. Les rapports sont étroits, mais les conditions du sentiment esthétique ne sont pas à confondre avec l'origine ni la fin de ce sentiment. Parlant de cette origine, M. Guyau présente des considérations qui relèvent de l'associationisme; ces considérations ne sont pas pour nous satisfaire : la vue, l'ouïe fournissent des sensations, sources d'émotions, mais ni le tact, ni le goût, ni l'odorat ne sont sens dont puissent dériver immédiatement de véritables émotions.

Dans la deuxième partie, l'auteur recherche s'il y a antagonisme entre l'art et l'industrie humaine, entre l'imagination, le sentiment et l'esprit scientifique. L'art ne doit pas disparaître, dit-il; de cela, nous n'en doutons pas. L'art, ajoute-t-il, a tout le sérieux de la vie; cette assertion est plus que contestable.

M. Guyau, dans les dernières pages de son livre, parle du vers en général, du vers français, du vers de nos poètes contemporains. Ces pages sont excellentes. M. Guyau, qui est poète, et poète de grand talent, — nous n'avons pas trop vanté autrefois le volume de vers qu'il a publié, — traite en maître de la poétique. Il montre combien fausses sont les théories de M. Théodore de Banville, combien dangereuses sont les complaisances de M. Legouvé. Le soin de la rime riche est parfaitement superflu; ce qui est important, c'est ce que l'on entend négliger de parti pris, c'est le rythme, c'est le nombre : le maintien de la césure est absolument nécessaire. Nos ciseleurs et nos mosaïstes ne prétendent pas exprimer des sentiments; ils veulent être artistes, rien qu'artistes. Le sont-ils, au sens donné par eux à la qualification par eux prise, — sens qui est faux ? — nullement. Ils sont de mauvais ouvriers.

Le livre de M. Guyau peut bien préparer la révolution littéraire que nous appelons. F. G.

La Philosophie zoologique avant Darwin, par Edmond Perrier, 1 vol. in-8° de la Bibliothèque scientifique internationale. — Prix : 6 francs. Paris, Félix Alcan, 1884.

L'auteur du bel ouvrage qui a pour titre : *les Colonies animales et la formation des organismes* s'est proposé d'exposer les conceptions des zoologistes, de discuter les méthodes dont ils ont usé.

« Avec la complicité de quelques Français mal ins-

pirés, on a beaucoup trop médit de la science française, beaucoup trop rabaissé le rôle qu'elle a joué dans l'épanouissement de cette splendide science biologique qui rayonne aujourd'hui, même sur les conceptions des hommes politiques. La France n'est pas, Dieu merci ! demeurée aussi étrangère qu'on a bien voulu le dire à la constitution de la philosophie zoologique. Peu de pays ont fourni autant de savants ayant eu au même degré le souci des idées générales, ayant exposé leurs idées avec plus de clarté et de mesure. Nous avons eu l'agréable devoir de le constater, et nous osons espérer l'avoir fait avec la plus grande impartialité, autant vis-à-vis des savants étrangers que vis-à-vis de ceux de nos contemporains dont nous avons eu à discuter les doctrines. »

Il est plusieurs sortes d'impartialité : il y a celle du vulgarisateur à qui tout est indifférent, tout excepté le succès de ses livres ; il y a celle, déjà plus distinguée, du sceptique par découragement, non par métier; il y a celle enfin, et c'est la plus rare, du savant véritable, qui, fort de ses inductions, convaincu de l'excellence de son explication synthétique de toute une série de phénomènes, ne pense pas devoir taxer d'ignorants ou de dupeurs ceux qui ont émis d'autres explications. Cette dernière sorte d'impartialité est celle qu'a prouvée M. Edmond Perrier.

Une remarque en passant : l'auteur dit que la science biologique rayonne aujourd'hui sur les conceptions des hommes politiques; mais constate-t-il simplement un fait? ou veut-il laisser entendre qu'un tel fait se produit fort heureusement? Son approbation, si approbation il y a, porte-t-elle sur les méthodes de gouvernement qu'un certain positivisme a préconisées? ou bien porte-t-elle sur les principes mêmes que certains voudraient faire prévaloir? Nous ne sommes pas antiopportuniste et nous ne croyons pas que tout peuple, à n'importe quel moment de son histoire, peut tenter les réformes les plus rationnellement désirables; mais nous croyons que la légitimité des réformes ne s'établit pas par le seul avantage que l'on peut croire devoir en retirer; comme nous n'acceptons pas la morale évolutionniste, nous ne tenons pas non plus le droit comme n'étant rien qu'un compromis entre la force et l'intérêt; pour nous, disciple de Kant, il est un droit imprescriptible d'où les droits dérivent; on les déduit, on ne les induit pas. Peu nous importe qu'on nous qualifie d'aprioriste; la qualification n'est pas pour nous froisser; nous rejetons la *Déclaration* de 89.

N'insistons pas. Au surplus, M. Perrier ne traite pas de l'évolution, doctrine purement métaphysique, mais du transformisme, théorie zoologique.

Et il montre toute la réserve qu'il faut. L'adhésion au transformisme n'implique pas nécessairement, pense-t-il, — et il le pense avec raison, — l'acceptation de doctrines matérialistes ou panthéistes. « L'ancienne théorie, en faisant de la nature l'œuvre immédiate d'un créateur tout-puissant, semblait en quelque sorte mettre l'homme en contact incessant avec Dieu. On a redouté que, en montrant les êtres vivants livrés comme les corps inanimés à l'action aveugle des forces physiques, le transformisme ne fit oublier le Créateur. Mais c'est encore là de l'anthropomorphisme. A ceux que tourmenteraient de tels scrupules il convient de rappeler que la chimie, la physique, l'astronomie, en expliquant les faits qui appartiennent à leurs domaines respectifs, n'ont nullement atteint la cause première. La biologie moderne n'atteint pas davantage cette cause; elle ne supprime pas Dieu; elle le voit plus loin et surtout plus haut. »

Le libre arbitre humain est-il compatible avec le déterminisme physique? Et la personne morale de l'homme peut-elle coexister avec l'individu tel que le définit le zoologiste transformiste? Ce sont là des problèmes que M. Edmond Perrier n'avait pas à poser, encore moins à résoudre.

Un exposé des conceptions des zoologistes, une discussion des méthodes par eux employées, voilà, avons-nous indiqué, l'objet du dernier travail de l'éminent professeur du Muséum. L'indication n'est pas suffisante. L'auteur fait plus qu'exposer la suite des doctrines professées en zoologie; il en offre, et en seize chapitres très substantiels, une critique toute savante, dégageant à chaque siècle, ceux des enseignements qui, fondés sur l'observation, ont précisément, les justifiant pour ainsi dire d'avance, permis les conceptions modernes.

Il parle des considérations qu'ont présentées Aristote et Lucrèce, et Pline, et Galien, puis les Arabes, puis Albert le Grand, puis François Bacon; il en vient aux philosophes et aux savants du XVIIIe siècle; il analyse les travaux des Buffon, des Lamarck, des Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, des Cuvier, des Gœthe, des Dugès, de MM. Quatrefages, Blanchard, Lacaze-Duthiers, de Louis Agassiz, comme il a analysé les idées générales jetées dans le public par les sensualistes et les philosophes de la nature.

Que de découvertes précieuses après de patientes investigations depuis un siècle ! Que d'explications particulières à retenir ! Mais il ne faut pas chercher en dehors de la nature l'explication générale des choses de la nature.

Le *Principe des causes finales*, d'Aristote, repris par Cuvier, le *Principe de continuité*, de Leibnitz, accepté par Linné et Bonnet, l'*Unité de plan de composition*, de Geoffroy Saint-Hilaire, la théorie des *archétypes*, de Richard Owen, celle de la *Fixité des espèces*, de Louis Agassiz, autant de vues métaphysiques. C'est comme le physicien que doit procéder celui qui prétend à découvrir les lois de la formation des organismes.

Toute fausse est la méthode consistant à partir des organismes compliqués pour expliquer les phénomènes biologiques. Il convient d'aller du simple au composé. Dans les quatre derniers chapitres de son livre, M. Perrier, réunissant les matériaux déjà éprouvés, édifie la théorie transformiste, seule acceptable, encore qu'elle ne rende pas compte d'ores et déjà de tous les phénomènes, et il regarde en effet au développement de la vie chez les animaux inférieurs avant de traiter de l'œuf et de la cellule, de l'individu et de l'espèce. Les espèces ne sont pas fixes :

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire l'avait établi avant Darwin. M. Edmond Perrier l'établit à son tour.

Il l'établit en termes très clairs; son livre, ouvrage de haute science, est de lecture très facile. F. G.

Les Découvertes de la science sans Dieu, par Eugène Loudun. 1 vol. petit in-8°. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

A vouloir trop prouver, on ne prouve rien; et souvent l'on manque d'esprit à s'efforcer d'en montrer.

Chercher à établir la vanité des prétentions de nombre de nos *savants* contemporains, c'était une entreprise généreuse; il était assurément permis de railler ceux qui n'hésitent pas à parler de la condition des premiers hommes comme s'ils en avaient été les contemporains. Mais l'auteur s'est attaqué moins aux théories de l'évolution, du monisme matérialiste, qu'aux théoriciens eux-mêmes, et il ne s'est pas servi, pour les combattre, de ces pointes fines, acérées, qui sont armes de bonne guerre; il les a seulement persiflés, quand il ne les a pas injuriés. Est-il bien spirituel d'appeler M. Edmond Perrier un sous-maître, de traiter M. Delbœuf de tout petit esprit?

M. Loudun a accusé MM. de Hartmann, Herbert Spencer, Hæckel, Hugo Magnus, de Boisjolin, Letourneau, Paul Bert, Topinard, Soury, Draper, Mlle Clémence Royer, d'avoir pris parti, et le mauvais parti, avant toutes recherches et inductions. L'accusation peut fort bien porter à faux; admettons, pourtant, qu'elle soit fondée; est-ce que M. Loudun ne fait pas preuve, lui aussi, de parti pris? Mais le sien est le bon; aucune doctrine ne doit prévaloir contre son spiritualisme. C'est lui qui le dit.

Les *sous-maîtres* déjà nommés et M. Renan, et M. de Lanessan, et M. Hovelacque, sont intolérants, — intolérant, M. Renan! — mais soit, tous le sont, nous voulons l'accorder; est-ce que M. Loudun ne montre pas une excessive intolérance?

N'insistons pas davantage. Son livre n'enferme rien que des objections puériles présentées d'une façon toute vulgaire. Son livre est inutile. F. G.

Études familières de psychologie et de morale, par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Le mot *études* a été pris par l'auteur pour indiquer son souci de résoudre certaines questions; celui de *familières* pour marquer sa volonté de présenter sous forme de simples causeries les résultats de ses investigations psychologiques, de ses réflexions morales.

Les cinq études, ou causeries, qu'enferme le volume ont toutes leur intérêt. C'est la quatrième pourtant que nous préférons.

Mais parlons de chacune d'elles.

Y a-t-il une responsabilité dans le rêve? Que de fois la question a été posée! Elle l'a été par l'antiquité; elle l'a été par les Pères de l'Église; elle l'est encore aujourd'hui. « Nulle liberté pour qui rêve », a-t-il été souvent répondu; et, aujourd'hui, on va jusqu'à méconnaître la responsabilité dans la veille. M. Bouillier tient pour acquis que nous sommes responsables de notre activité, que nous nous conduisons librement, que librement nous exerçons nos facultés, que, par ce libre exercice, nous sommes maîtres de nous composer telle personnalité qui nous semble digne d'être possédée. Puisque les idées et les préoccupations de la veille sont les éléments du rêve, — nul ne le conteste parmi les déterministes, — la personnalité que nous nous sommes faite s'accuse dans nos rêves.

Il n'arrivera jamais qu'un homme foncièrement honnête puisse, en rêve, se voir commettre de certains crimes; en rêve, il pourra peut-être tuer par vengeance, il ne tuera pas pour voler, parce que, s'il a lu, avant de s'endormir, quelque récit de brigandage, sa conscience droite a sûrement réprouvé les actes relatés. Responsabilité toute personnelle, mais responsabilité. L'intelligence de l'homme, pendant le rêve, ne conduit pas les sensations qui se revivifient spontanément, mais son intelligence n'est pas neuve, elle est celle qui, pendant la veille, était attentive, comparait, jugeait; mais c'est la même personne qui rêve et qui veille, et elle peut légitimement rougir de certaines résolutions prises, de certains actes perpétrés pendant le sommeil.

Sur les *sentiments des vivants à l'égard des morts*, l'auteur fait des remarques assez justes; certaines même sont fines, spirituelles; mais nous ne saurions donner notre approbation à cette sorte d'apologie que l'auteur fait du suicide.

Et dans la causerie qui suit, — elle est intitulée *les effets de la distance sur la sympathie*, — nous ne saurions approuver davantage la proposition relative aux loteries de bienfaisance. Sur les murs on a pu lire : Fête des inondés, fête d'Ischia, et, en effet, pour soulager de grandes misères, on a dansé, on s'est amusé; il y avait là, assurément, quelque chose de choquant, mais nous *pouvons* blâmer ces fêtes et ces jeux hors de situation, et nous *devons* condamner ces loteries que l'État autorise trop volontiers. Lire, dans cette même causerie, une analyse ingénieuse des effets de l'éloignement.

Une autre causerie ayant pour objet : *le temps dans le langage ordinaire* est toute charmante. Mais l'étude la plus importante est celle qui a trait à la grande querelle des optimistes et des pessimistes. *Les compensations dans la vie humaine* sont-elles réelles? La somme des biens est-elle égale à celle des maux? M. Francisque Bouillier analyse, commente et discute les travaux de Robinet, d'Antoine de la Salle, d'Azaïs, et analyses, commentaires, discussions, les conclusions aussi, sont pour appeler la méditation. « Tout compensé, le bien l'emporte sur le mal, sinon dans chaque individu, au moins dans l'ensemble de l'humanité », dit l'auteur de l'ouvrage : *Du plaisir et de la douleur*. Nous ajoutons qu'il ne tient qu'à nous,

êtres libres, de diminuer le nombre des maux. Nous ne sommes optimistes ni à la façon de Leibnitz ni à la façon de Robinet, mais nous repoussons le pessimisme, parce que, — toute considération métaphysique négligée, — il est une doctrine qui, ou bien nous paralyse, ou bien nous dispense d'agir; et il nous faut agir, il nous faut nous appliquer à réaliser la paix, l'harmonie, l'idéal que nous concevons. F. G.

Exposé de la doctrine catholique, par P. Girodon, prêtre, précédé d'une *Introduction* par Mgr d'Hulst, vicaire général de Paris, recteur de l'Institut catholique. 2 vol. in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884.

Le titre de l'ouvrage rappelle celui que Bossuet a donné aux pages qu'il écrivit avec le dessein d'aider au rétablissement de l'unité religieuse en France; mais tandis que dans son *Exposition de la doctrine de l'Église catholique* l'illustre évêque de Meaux s'était appliqué à prouver que les enseignements de l'Église n'enfermaient rien qui pût choquer un esprit raisonnable, M. Girodon, lui, s'abstenant de toute controverse, a limité sa tâche à l'exposition pure et simple de la doctrine.

« La foi n'est pas la conclusion d'un théorème, ni le terme d'une induction, lisons-nous dans l'*introduction;* la foi est une adhésion de l'âme à une vérité vivante qui agit sur elle et la meut tout entière. Les raisons de croire ne sont pas la croyance; elles la rendent raisonnable, elles la font possible, elles ne la créent pas. » Voilà qui est admis par tous les chrétiens. Mgr d'Hulst ajoute : « La foi est une vie surnaturelle de la pensée. » Pour certains qui opposent le sentiment à la pensée, le *moralisme* à l'*intellectualisme*, la foi est amour, elle est désir, elle est la vie du cœur, et une vie naturelle. Mais nous n'avons pas à discuter ce que, raisonnablement, il convient d'entendre par la révélation, si le mot doit être pris pour lui faire signifier un ensemble de vérités incontestables qui, communiquées à un corps enseignant, sont enseignées par lui, ou si l'expression emporte seulement l'idée de ces aspirations qui sont, de par la volonté divine, le propre de tout individu, et qui ont pour objet les *postulats* formulés par les philosophies kantienne et néo-kantienne. Nous n'avons qu'à rendre compte de l'ouvrage de M. Girodon.

L'ouvrage est bien composé. L'exposé est clair et il est complet.

Ayant divisé son travail en trois parties, l'auteur a traité, dans la première, de la foi, de sa nature, de ses conditions, de la Révélation, des Écritures et de l'Église; dans la deuxième, de Dieu et de son œuvre, de l'homme et du péché, de l'incarnation et de la personnalité de Jésus, de la grâce, des sacrements et de la vie éternelle; dans la dernière enfin, il a déterminé les fondements de la morale, ces fondements étant les vérités mêmes de la religion.

L'unité religieuse serait-elle un bien? On le peut affirmer, on le peut contester. Ce qui devrait, à notre avis, être hors de conteste, c'est la nécessité de combattre en soi et en autrui ce qu'on appelle l'indifférentisme. La religion n'est pas d'invention humaine, l'homme est naturellement religieux, mais il arrive qu'à de certains moments de l'histoire il s'applique lui-même, consciemment ou non, à fausser sa nature; il se choisit des objets d'activité, il recherche le bien-être, il s'adonne à la science, il se fait tout *sens,* ou tout *intelligence;* l'art n'est plus qu'artifice, dépense de talent ou application ingénieuse à la satisfaction raffinée de certains de ses besoins; rien pour sa sensibilité, rien pour sauvegarder le plus faible sentiment de sa dignité d'homme : à la place, l'orgueil, la vanité, le besoin de paraître ou le « point d'honneur ». Toujours nous applaudirons aux efforts des esprits sincères pour relever l'homme; à quelque église qu'ils appartiennent, ceux qui tâchent à ramener la religion au cœur de leurs semblables méritent bien de l'humanité.

Le travail de M. Girodon est fait pour exciter la curiosité des plus indifférents. Ils ne seront pas, tous avec lui, ils seront contre lui, peu importe; l'important, c'est de n'être pas contre soi-même, c'est si l'on ne pense pouvoir être de telle ou telle religion, d'être religieux encore.

F. G.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Institut. — *Académie française.* — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* — *Académie des Sciences morales et politiques.* — *Académie des Beaux-Arts.* — *Académie de Besançon.* — **Étranger** : *Académie royale des sciences de Munich.*

INSTITUT

— Les travaux des cinq classes de l'Institut reprendront à partir du 18 octobre prochain, date de la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. Le 25 octobre aura lieu la séance publique annuelle des cinq académies, sous la présidence de M. Eugène Rolland, président de l'Académie des sciences. Toutes les académies seront représentées à cette séance par un lecteur : l'Académie française, par M. le duc d'Aumale; l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. Michel Bréal; l'Académie des beaux-arts, par M. Saint-Saëns, et l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Frédéric Passy.

Les séances publiques annuelles de l'Académie française, de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres auront lieu dans le courant du mois de novembre.

Au mois de décembre auront lieu à l'Académie française les réceptions de M. Edmond About par M. Rousse, de MM. François Coppée et de Lesseps par M. Cherbuliez.

L'élection des successeurs de MM. Mignet, J.-B. Dumas et d'Haussonville n'aura lieu qu'au commencement de l'année prochaine. Parmi les candidats en présence, on cite : MM. Victor Duruy, Joseph Bertrand, Bocher, Challemel-Lacour et Joséphin Soulary, le poète lyonnais.

— L'Académie française vient de renouveler son bureau pour le quatrième trimestre de 1884 :

M. Gaston Boissier a été élu directeur, et M. Sully-Prudhomme, chancelier.

Séance du 22 août.

Lectures. — Egger : L'Encyclopédie, origines du mot et de la chose. — Schlumberger : Note sur le sceau d'un capitaine byzantin du IXe siècle.

Séance du 29 août.

Ouvrages présentés. — A. Babeau : *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution.* — Ducrocq : *Le Mémoire de Boulainvilliers sur le droit d'amortissement des gabelles et la conversion du receveur des Aides, antérieur au Détail de Boisguilbert et à la Dîme royale de Vauban.* — Derembourg : Opuscule renfermant un commentaire de la *Mischnah.*

Lectures. — Rouire : Mémoire sur la situation géographique comparée des Syrtes et du lac Triton. — Halévy : Mémoire sur les inscriptions nabatéennes et sur l'introduction de la langue araméenne en Palestine. — Berger : Résultats du déchiffrement d'inscriptions arabes. — De Villefosse : Rapport sur les fouilles de M. Boyé en Tunisie. — Delisle : Origines d'un manuscrit ayant appartenu à Libri.

Séance du 5 septembre.

Lectures. — Delisle : Mémoire sur d'anciens sacramentaires. — Oppert : Communication sur l'inscription babylonienne d'Antiochus Soter.

Séance du 12 septembre.

Lectures. — Delisle : Les sacramentaires de l'époque carlovingienne. — Oppert : Mémoire sur une tablette babylonienne.

Séance du 19 eptembre.

Lecture. — Oppert : Mémoire sur les rois Phul et Teglat Phalassar.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 août.

Ouvrages présentés. — *Code forestier.* — Orano : *La récidive dans les crimes.* — Orano : *La Criminalité dans ses rapports avec le climat.* — Robert : *De Harancourt-Chambley, doyen du chapitre de Metz. Monnaie de compte dont il se servait. Son jeton et sa devise.*

Lectures. — Chéruel : La ligue du Rhin. — Passy : L'enseignement de l'histoire et de la morale civique aux États-Unis. — Depping : Notice sur Laffemas.

Séance du 30 août.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur le traité des *Parties des animaux*, d'Aristote. — Passy : L'éducation et l'instruction des races de couleur aux États-Unis.

Séance du 6 septembre.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : Le traité des *Parties des animaux.* — Depping : Notice sur Laffemas.

Séance du 13 septembre.

Lectures. — Naville : L'idée de la liberté. — Barthelemy Saint-Hilaire : Le traité des *Parties des animaux.* — Ch. Lucas : De l'état anormal en France de la répression en matière de crimes capitaux.

Séance du 20 septembre.

Lecture. — Lavollée : La situation des ouvriers en Suisse.

— L'Académie doit décerner un de ses prix à l'auteur du meilleur travail sur le *Père Joseph.* Nous croyons savoir que M. Fagniez s'occupe depuis plusieurs années de ce sujet et qu'il met la dernière main à son ouvrage, pour lequel il a réuni de nombreux matériaux tirés tant des archives privées que des dépôts publics de la France et de l'étranger.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

— L'Académie des beaux-arts vient de proposer pour 1885 le sujet suivant :

« Des mélodies populaires et de la chanson en France, depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. En résumer l'histoire, en définir les caractères et les différentes formes au point de vue musical et déterminer le rôle qu'elles ont joué dans la musique religieuse et dans la musique profane. »

Ce prix est de la valeur de 3,000 francs.

Les manuscrits devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1884.

ACADÉMIE DE BESANÇON.

— L'Académie de Besançon a mis au concours pour 1885 une étude, soit sur un sujet d'histoire franc-comtois, soit sur un sujet important ou un groupe de monuments archéologiques appartenant à la province.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE MUNICH.

— Le directeur de la *Revue historique*, M. Gabriel Monod, vient d'être élu membre correspondant de la section historique de l'Académie royale des sciences de Munich. Cette élection porte à vingt et un le nombre des Français qui font partie de l'Académie de Munich, soit à titre de membres associés, soit à titre de correspondants. Les membres associés français de la section historique sont : MM. de Rozière (1864), L. Delisle (1877) et H. Taine (1881). Dans la section philologique, nous trouvons comme membres associés MM. Renan (1860), L. Renier (1868), de Witte (1871), G. Paris (1874), et comme membre correspondant, M. Foucart (1880).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Une bibliothèque au ministère de la justice.* — *Bibliothèque nationale.* — *Bibliothèques municipales.* — *Le bibliothécaire de Fort-de-France.* — **Étranger** : British Museum. — *La bibliothèque royale de Berlin.* — *Les bibliothèques populaires de Berlin.* — *Prohibition d'ouvrages dans les bibliothèques et cabinets de lecture russes.*

FRANCE

— Le garde des sceaux vient de décider la création d'une bibliothèque au ministère de la justice et de charger de ce soin notre confrère M. Alès, membre du comité de la Société des gens de lettres.

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale, qui reste ouverte, comme on sait, toute l'année, vient de recevoir du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts un buste en marbre de Mabillon, œuvre de M. Guilloux.

Bibliothèques municipales. — Nous extrayons du *Journal officiel* les renseignements suivants sur les bibliothèques municipales de Paris :

« Le nombre des volumes lus en 1883 a été de 550,340, se répartissant ainsi :

Livres prêtés à domicile	440,670
Livres lus sur place	109,670
En 1882, le chiffre des livres lus n'avait été que de	401,410
dont, pour le prêt à domicile	313,635
et pour la lecture sur place	87,775

L'augmentation d'une année à l'autre, qui est très sensible, peut donc s'évaluer ainsi :

Sur le prêt à domicile	40 %
Sur la lecture sur place	24 —
Sur l'ensemble	37 —

Si l'on entre dans le détail des résultats obtenus en 1883, on voit que le chiffre de 550,340 livres lus se décompose ainsi par trimestre :

1er trimestre	136,092
2e trimestre	127,963
3e trimestre	132,153
4e trimestre	154,132

Il y a donc un léger abaissement pendant le deuxième trimestre, suivi d'un relèvement progressif pendant les troisième et quatrième trimestres, ce qui s'explique par ce fait que les salles de lecture n'étant ouvertes que le soir, sont naturellement plus fréquentées pendant l'hiver que pendant l'été.

La moyenne des livres lus par mois dans les bibliothèques municipales, en 1883, a été de 45,861, avec une différence de 10,429 volumes entre le mois de janvier (44,485) et le mois de décembre (54,914). L'augmentation est donc permanente et constante, et non accidentelle.

Il y a, comme on l'a vu, une grande différence entre la lecture sur place (109,670 volumes lus) et le prêt à domicile (440,670), ce qui témoigne de la préférence donnée par le public à ce mode d'emprunt des livres.

La répartition des livres lus entre les diverses bibliothèques est très inégale : cette inégalité va de 1 à 4. Ainsi la bibliothèque de la mairie du XIe arrondissement a fourni en lecture, en 1883, 41,496 volumes et celle de la mairie du XXe arrondissement 10,217 seulement; soit moins du quart de la première; ce qui s'explique non par l'infériorité de la deuxième bibliothèque, mais par la situation de la mairie du XXe arrondissement, qui est assez éloignée des principaux centres habités de l'arrondissement.

Pour apprécier le goût de la lecture dans chaque arrondissement, il faut, du reste, tenir compte du chiffre de la population, qui varie beaucoup. En prenant pour base le nombre de livres lus par 1,000 habitants, on voit que c'est le IIe arrondissement qui occupe le premier rang, avec 493 livres lus, par 1,000 habitants, et le XVIIe arrondissement le deuxième rang, avec 447 livres lus par 1,000 habitants, tandis que le XIe arrondissement, qui occupait le premier rang de fait par le nombre brut de ses livres lus, n'a plus, dans le classement proportionnel, que le huitième rang à cause de sa nombreuse population.

Cette statistique matérielle des bibliothèques municipales a besoin d'être complétée par ce qu'on peut appeler la statistique morale des institutions, c'est-à-dire par le relevé du genre des livres donnés en lecture. A ce point de vue, les livres lus en 1883 se répartissent ainsi :

Sciences, art, enseignement	55,997
Histoire	46,893
Géographie et voyages	49,870
Littérature, poésie, théâtre	72,702
Romans	305,740
Langues étrangères	2,691
Musique	17,775

Comme les années précédentes, les romans sont toujours les plus lus, résultat commun à toutes les bibliothèques populaires de France et de l'étranger; on peut se demander si la lecture des ouvrages de ce genre augmente plus ou moins que la lecture des autres ouvrages. Or on remarque que, comparativement à l'année précédente, l'augmentation qui concerne les romans est de 38 %.

D'autres catégories d'ouvrages présentent une augmentation proportionnelle bien plus forte : le prêt des ouvrages de musique a passé de 10,559 à 17,775, soit une augmentation de 68 %; le prêt des ouvrages en langues étrangères a passé de 1,662 à 2,691, soit une augmentation de 61 %; le prêt des ouvrages d'histoire a passé de 32,663 à 46,893, soit une augmentation de 43 % sur les ouvrages lus en 1883; on en relève 241,600 exclusivement utiles et instructifs.

Le grand mouvement de prêts de livres, constaté plus haut, s'est opéré, en 1883, au moyen de 100,247 volumes, dont 59,039 affectés au prêt à domicile et 41,188 réservés à la lecture sur place. Chaque volume a donc été lu en moyenne cinq fois et demie pendant l'année. En 1882, il n'y avait dans les bibliothèques municipales que 86,513 volumes, dont chacun n'avait été lu, en moyenne, que quatre fois et demie dans l'année.

Enfin, à la fin de 1883, le nombre des bibliothèques municipales de Paris était de 26, dont 20 installées dans les mairies d'arrondissement et 6 dans les écoles communales. Ce mode d'utilisation des locaux scolaires, qui présente de nombreux avantages, doit être généralisé et permettra de doter chaque quartier d'une bibliothèque municipale, d'ici à un temps qui n'est peut-être pas très éloigné.

L'année 1883 a vu également la création d'une nouvelle bibliothèque municipale toute distincte des précédentes, fondée au moyen du legs Forney, et destinée spécialement à l'instruction professionnelle des ouvriers. »

Le bibliothécaire de Fort-de-France. — Notre ancien confrère Victor Cochinat, retiré en ce moment à Fort-de-France (Martinique), a été nommé conservateur à la bibliotheque Schœlcher, aux appointements de 6,000 francs par an, fixés par un vote de la délégation coloniale.

La bibliothèque Schœlcher compte déjà près de dix mille volumes envoyés par M. Schœlcher et installés dans un local provisoire.

ETRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Dans le rapport que le *British Museum* vient de soumettre au parlement, on constate, tant à la bibliothèque que dans les autres départements du musée, 859,836 visites faites dans un but d'étude pendant l'année 1883.

Allemagne. — *La bibliothèque royale.* — La mort de M. Lepsius, directeur de la bibliothèque royale de Berlin, a causé une grande émotion dans le camp des bibliophiles. On reprochait à M. Lepsius de sacrifier

ses devoirs administratifs à ses travaux littéraires et scientifiques. Cette fois on voudrait que la direction d'une des plus riches bibliothèques du monde fût confiée à un spécialiste.

La somme allouée chaque année à la bibliothèque royale pour acquisitions nouvelles se monte à 125,000 francs; en outre, tout éditeur d'un ouvrage paraissant en Prusse est tenu d'en déposer un exemplaire à la bibliothèque royale.

Bibliothèques populaires de Berlin. — Au 1[er] janvier 1883, les vingt-trois bibliothèques populaires de Berlin comptaient ensemble 96,000 volumes. Près de 18,000 lecteurs avaient fréquenté les salles de lecture pendant les quinze derniers mois.

Russie. — *Prohibition d'ouvrages dans les bibliothèques et cabinets de lecture.* — Un décret impérial russe prohibe dans les bibliothèques publiques et cabinets de lecture de la Russie cent vingt-cinq ouvrages, parmi lesquels on remarque des livres de Agassiz, Arnould, Büchner, Huxley, Michelet, Bagehot, Zola, Lassalle, Lubbock, Louis Blanc, Lyell, Karl Marx, Stuart Mill, Moleschott, Proudhon, Henri Rochefort, Élisée Reclus, Adam Smith et Herbert Spencer.

PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Le tome III des *Historiens arabes des Croisades*, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a paru. Il contient la vie de Saladin, par Boha-ed-Din, et de nombreux extraits d'autres auteurs arabes, parmi lesquels il convient de signaler ceux de Kemal-ed-Din.

— M. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, vient de faire paraître l'introduction de l'*Inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790*, pour Limoges, Bellac, Le Dorat, Magnac-Laval et Saint-Yrieix. M. Leroux étudie successivement l'état des dépôts hospitaliers, la misère au moyen âge et sous l'ancien régime dans la Marche et le Limousin, les établissements hospitaliers dont il retrace sommairement l'histoire.

— Le recueil de textes intitulé *Archives historiques de la Gascogne*, fondé en 1882, vient de s'enrichir d'un quatrième volume : *Les Huguenots en Bigorre*, documents recueillis par M. Durier et annotés par M. de Carsalade du Pont.

— M. Paul Lacombe vient de faire paraître un *Essai de Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Histoire religieuse de Paris pendant la Révolution.*

— M. Charles Fichot vient de terminer la publication du premier volume de la *Statistique monumentale du département de l'Aube.*

L'ouvrage est accompagné de nombreuses gravures sur bois et de dix-neuf planches hors texte exécutées à l'eau-forte.

— Sous le titre de : *La contre-révolution religieuse au XVI[e] siècle*, M. Philipson, ancien professeur d'histoire à l'université de Bonn, actuellement à l'université libre de Bruxelles, raconte l'histoire de la résistance victorieuse dans toute une moitié de l'Europe, que l'Eglise catholique opposa, au XVI[e] siècle, au mouvement de la Révolution.

— La librairie Chamerot publie, par livraisons, depuis le 2 octobre, un *Dictionnaire français illustré des mots et des choses*, par MM. Larive et Fleury.

Cet ouvrage aura deux éditions : une grand in-4° à trois colonnes et une édition in-12 extraite de la précédente.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Kohlhammer, de Stuttgard a commencé la publication d'un grand ouvrage de fac-similés paléographiques : *Chartarum pontificum romanorum specimina selecta.* Cet ouvrage, placé sous la direction de M. Von Pflugk-Harttung, contiendra cent planches.

— Le troisième volume des mémoires d'Oscar Meding vient de paraître sous le titre : *En exil.* L'auteur a publié, sous le pseudonyme de Gregor Samarov, une série de romans sur l'histoire contemporaine : *Um Szepter und Kronen* (Sceptres et couronnes), et *Höhen und Tiefen* (Hauteurs et profondeurs). Ce dernier ouvrage a 20 volumes.

— La maison Staegmeyer, à Munich, publie une série de monographies illustrées des principaux artistes de cette ville. Chaque monographie est

accompagnée d'un portrait de l'artiste et de reproductions de ses créations les plus remarquables.

— La *Bibliothek für Ost und West* publie un volume de Mlle Clara Schreiber, sous le titre : *Une Viennoise à Paris*. Vienne, H. Engel.

— Un nouveau recueil de romans et nouvelles paraît chez M. J. Engelhorn, à Stuttgard. *Le Maître de forges*, en traduction allemande, ouvre la série.

Publications nouvelles :

— R. Prolss : *Histoire de l'art dramatique en Allemagne, depuis la réformation jusqu'à nos jours.* — Leipzig, Bernhard Schlicke.

— *Geschichte der deutschen Volkspoesie seit dem Ausgange des Mittelalters bis zur Gegenwart.* (Histoire de la poésie populaire allemande), par M. Otto Wedigen, grand in-8°. — Munich, chez D. W. Callwey.

— V. Danckelmann. — *Mémoire sur les observations météorologiques faites à Vivi* (Congo inférieur) *et sur la climatologie de la côte sud-ouest d'Afrique en général.* Grand in-4°. Berlin, chez Asher.

— *Le droit public de la Belgique*, par A. Géron; in-8°. Leipzig, Max Rübe.

— Un nouveau dictionnaire anglo-français-allemand des sciences naturelles et de la technologie paraît en livraisons chez L. Simion, à Berlin.

— Publications du musée royal ethnographique de Dresde. Antiquités de l'archipel Indien et des pays limitrophes, et provenant en particulier de l'époque hindoue, par le Dr A.-B. Meyer, directeur du musée Zool. anthr. ethnographique de Dresde. Leipzig, Naumann et Schroder.

Angleterre. — La *Société des anciens textes anglais* (*Early english text Society*) publie un poème datant de 1565, et intitulé : *La vie et la mort de Marie-Madeleine* (The life and death of Mary Madelene), par Thomas Robinson ou Robertson, doyen de Durham.

— La nouvelle édition de Poë, sous la direction de M. John Ingram, publiée chez MM. Scribner et Welford, contient des morceaux inédits importants et est illustrée de 14 eaux-fortes, 3 photogravures et d'un portrait.

— Un nouveau roman de miss Braddon, intitulé *Ishmael*, vient de paraître.

— M. James A. Whitney a publié chez N. Tibbals et fils deux volumes de vers, l'un de sonnets et poésies lyriques *Sonnets and lyrics*, l'autre intitulé *Shobab, a tale of Bethesda*.

— M. Cochran Patrick publie un ouvrage important sur la numismatique écossaise, illustré de 36 planches contenant 250 médailles.

— MM. Chatto et Windus publient *Thomas Bewick et ses élèves*, par M. Austin Dobson; le même ouvrage est édité en Amérique par MM. J.-R. Osgood et Cie. Il avait déjà paru, pour la plus grande partie, en articles dans le *Century Magazine*.

— Mme Gladstone, la femme du premier ministre d'Angleterre, vient d'écrire, pour le comité de l'exposition internationale d'hygiène de Londres, un petit traité sur la façon d'assainir les chambres à coucher et les chambres d'enfants. Cet opuscule, qui se distribue par milliers d'exemplaires et auquel le nom seul de l'auteur assure un succès considérable, est rempli d'excellents conseils. Mme Gladstone y prêche surtout la nécessité de réagir contre la tendance actuelle de coucher les enfants trop tard, et fait une charge à fond contre les abus des petites voitures de promenade.

Viennent de paraître :

— Chez MM. Putnam, *the History of Democracy* (*l'Histoire de la Démocratie*), par M. Jonathan Norcross.

— Chez M. Whittaker : *Wanderings on Parnassus* (*Promenades sur le Parnasse*), volume de vers par le Dr J.-H. Hartzell.

— M. Miklosich vient de publier : *les Éléments turcs, des langues et idiomes du sud-ouest de l'Europe*, 1re partie, gr. in-4°. — Vienne, C. Gérold.

Italie. — Le tome II des *Œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin*, publiées par les soins et aux frais de Léon XIII, vient de paraître. Il contient les commentaires sur les huit livres de la physique d'Aristote.

— M. Castellani, bibliothécaire de l'université de Bologne, vient de publier une intéressante plaquette consacrée aux *Biblioteche dell'antichità dai tempi piu remoti alla fine del impero romano d'Occidente.*

M. Hermann Lœscher à Turin, publie :

— *Gli editti di Teodorico e di Atalarico e il diritto romano nel regno degli Ostrogoti*, per Augusto Gaudenzy, — gr. in-8°.

La Commedia, dell'arte in Italia. — Studj e Profili del Dott. M. Scherillo, — gr. in-8°.

— *Annuario bibliografico universale*, compilate sotto la direzione del prof. A Brunialti, da distinti scrittori italiani et straniere.

Ce recueil de biographies des plus illustres contemporains de tous pays se publie en fascicules mensuels de 48 pages.

Le premier fascicule contient les biographies de Sella, Capponi, Gordon, Massari, Prati, Dumas, etc.

Unione tipografica editrice — Turin.

— MM. Drucker et Redeschi (Vérone et Padoue) font paraître : *Fisionomia ed espressione studiate nelle loro deviazione, con un appendice sulla espressione del delirio nell'arte,* par le prof. Augusto Rebaldi. — 1 vol. in-8°, ed. 8 atlante di 38 eliotipie.

— Porto Avv. Vito : *La scuola criminale positiva e il progetto di nuove codice appunti.* 1 vol. in-8°.

— Vient de paraître :

M. Occioni-Bonnafons : *Bibliografia storica italiana da 1861 al 1882.* — Udine.

Russie. — Memoires de M. A.-J. Kocheleff, diplomate et auteur d'ouvrages politiques, — gr. in-8°.

— *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg,* 7e série. Tome XXXII, N° 3-5. Saint-Pétersbourg, 1884.

Nouveautés littéraires :

— *Colleccion de escritores castellanos.* Tomo XV. *Estudios de critica litteraria* por M. Menéndez y Pelayo — in-8° — Madrid, Perez Dubrull.

A. Hernandez y Fajarnes : *Estudios criticos sobre la filosofia-positivista,* in-4°. — Zaragosa, G. Gasca.

C. de las Almenas : *Los grandes caracteres politicos contemporaneos.* Tome II, — in-4°. — Madrid, M. G. Hernandez.

Fr. Codera, Aben-Pascualis Assila : *Dictionarium biographicum.* Vol. II, pars III, — in-4° — Madrid. Murillo.

Amérique. — MM. Funk et Wagnalls viennent de publier dans leur *Standard Library,* le nouveau roman de M. Edgar Fawcett, intitulé *Rutherfort,* étude de mœurs new-yorkaises, dont les sujets sont pris aux deux extrémités de l'échelle sociale.

— Chez MM. D. Appleton et Ce : *Life on a Ranch* (La vie dans un rancho) par Reginald Aldridge : *Reforms, their difficulties and possibilities* (Réformes, difficultés et possibilités), par l'auteur des *Conflict in Nature and Life,* et *Handbook for Horsewomen* (Manuel de l'amazone), par H. L. de Bussigny.

— M. Harry H. Sprogne a récemment publié chez MM. W. B. Clarke et Carruth un ouvrage sur la condition légale de la femme dans l'État de Massachusetts (*Women under the Laws of Massachusetts*).

— De miss Kate Sanborn : *Wit and Humour of American women* (Esprit et humour des femmes d'Amérique).

— Chez MM. Lee et Shepard : *The cooperative Commonwealth* (La République coopérative), par Laurence Groulund ; *the Development theory* (La théorie du Développement) par le prof. J.-Y. Berger et Fanny Berger ; enfin un roman sur la vie du *Far West* intitulé *John Thorn's Folkes* (Les gens de John Thorn), par Angeline Teal.

— *The Confession of Hermes and other poems* (La Confession de Hermes et autres poèmes), par Paul Hermes, paraît chez l'éditeur David Mac Kay, de Philadelphie.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Salomon Reinach a adressé à la *Revue critique d'histoire et de littérature* la note suivante :

« Plusieurs personnes m'ayant interrogé au sujet des manuscrits laissés par M. Ch. Tissot, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, je prie la *Revue critique* de bien vouloir accorder sa publicité aux renseignements suivants :

« Par son testament, M. Tissot m'a légué tous ses papiers, manuscrits, dessins, aquarelles, cartes, etc. Dans le nombre, se trouve le deuxième volume de son grand ouvrage : *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique ;* l'auteur l'a tenu au courant des découvertes modernes et je pourrai le mettre sous presse immédiatement. Il comprend l'analyse complète du réseau routier de la province et l'étude des villes antiques situées en dehors des itinéraires. Vous savez sans doute que M. Tissot a pu corriger presque entièrement les épreuves du premier volume (géographie physique, ethnographie, topographie de Carthage), qui doit paraître très prochainement.

« Le manuscrit des *Fastes proconsulaires* de la province, dont une partie a déjà paru dans le *Bulletin trimestriel des Antiquités africaines,* a été livré à l'im-

pression; j'espère pouvoir faire distribuer cet ouvrage avant la fin de l'année courante.

« Les cartes et les dessins, dont l'importance est considérable, seront, autant que possible, insérés dans le second volume de la *Géographie comparée;* d'autres seront reproduites par la gravure et réunis en un album qui formera le troisième volume du grand ouvrage.

« Le reste des manuscrits, notamment un dictionnaire berbère-français, des notes de voyage et des correspondances scientifiques, sera l'objet d'un inventaire détaillé que je porterai à la connaissance du public. »

— M. Jules Simon a lu à l'Académie des sciences morales et politiques le premier chapitre d'un volume sous presse dont il est l'auteur, et qui a pour titre: *Une Académie sous le Directoire.*

Il s'agit de l'Académie des sciences morales et politiques, créée en 1795, supprimée en 1803 et rétablie sous Louis-Philippe. Dans le cours de cette étude, M. Jules Simon est amené incidemment à parler de la fondation de l'Académie française, de l'Académie des sciences physiques et mathématiques, et des crises traversées par ces institutions sous la Révolution et le Consulat.

— La maison Hachette entreprend une publication qui va être accueillie avec empressement par les professeurs, les étudiants et les lettrés.

Sous le titre général de *Paléographie des classiques latins*, elle va donner, par livraisons, une collection de fac-similés des principaux manuscrits de Plaute, Térence, Cicéron, César, Cornélius Nepos, Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace. Ovide, Tite-Live, Phèdre, Quinte-Curce, Tacite, Juvénal, etc.

Cette publication a été confiée à M. Émile Châtelain, maître de conférences à l'École pratique des hautes études.

L'ouvrage sera complet en dix livraisons. La première renfermera des fac-similés de Plaute, Térence, Varron et Catulle.

— Le *Polybiblion* annonce qu'un de ses collaborateurs, M. Stein, met la dernière main à une *Bibliographie générale et raisonnée de Jeanne d'Arc*, à laquelle il travaille depuis plusieurs années. L'auteur a entre les mains les principales collections lorraines et orléanaises; il a eu recours à tous les bibliographes étrangers les plus en renom; enfin, les papiers inédits de Jules Quicherat lui ont été obligeamment prêtés. M. Stein fait un dernier appel aux amateurs et collectionneurs qui posséderaient quelque rareté concernant l'héroïne, car la bibliographie comprendra les ouvrages artistiques (peintures, sculptures, gravures, émaux), tout aussi bien que les ouvrages de l'esprit.

La bibliographie doit être mise sous presse l'année prochaine.

— L'*Athenæum* annonce que M. Paul Bourget a fait un séjour en Angleterre pour y amasser les matériaux d'une série d'études qu'il prépare sur les poètes anglais.

— Dans le courant de ce mois, M. Schlumberger fera paraître à la librairie Leroux une *Sigillographie de l'Orient latin.* L'ouvrage, de format in-4°, sera illustré de onze cents dessins inédits.

— Publications annoncées par la librairie Alcan comme devant prochainement paraître: Marcellin Pellet: *Variétés révolutionnaires;* de Meyer: *Les organes de la parole;* de Lanessan: *Introduction à la botanique: le sapin;* Mantegazza: *La physionomie et l'expression des sentiments;* Bain: *Les émotions et la volonté.*

— M. Macé, ancien chef du service de la sûreté, va, dit-on, entreprendre une série de curieuses publications sur la police. Son premier volume sera consacré au *Service de la sûreté*, étude approfondie et critique très vive, dit-on.

LIVRES D'ÉTRENNES

Voici quelques indications sur les livres d'étrennes à paraître en décembre prochain:

Librairie Didot. — *La Renaissance en Italie et en France*, par M. Eugène Müntz, ouvrage publié sous la direction et avec le concours du regretté duc de Chaulnes.

Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par le comte de Reiset, livre-journal de Mme Éloffe, marchande de modes, couturière, lingère ordinaire de la reine et des dames de la cour.

Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre, par A. Pougin. C'est en quelque sorte le répertoire illustré du théâtre et de ses accessoires.

Librairie Plon. — *Saint François d'Assise.* Magnifique ouvrage orné des gravures les plus intéressantes; eaux-fortes de Flameng, Gaillard et Le Rat.

Ensuite viendront: *le Japon et les Japonais*, par le comte de Dalmas; *les vrais Arabes et leur pays*, par M. Denis de Rivoire; *les Montagnes Rocheuses*, par le baron de Grancey.

Librairie Hachette. — La librairie Hachette nous donnera, vers la fin de l'année, le troisième volume du très bel ouvrage illustré que M. Perrot a écrit sur l'*Histoire de l'Art.* Après l'Égypte et la Chaldée, nous aurons, cette année-ci, la *Phénicie* et *Cypre.*

En même temps paraîtra le sixième et dernier volume de cette belle et admirable *Histoire des Romains* que M. Duruy a écrite avec tant de goût et d'érudition, et que l'Académie récompensera probablement bientôt... par un fauteuil.

Je ne parle que pour mémoire de la suite de la *Géographie* de M. Élisée Reclus et des *Chroniqueurs de l'histoire de France*, que Mme de Witt, née Guizot, continue à publier avec un talent auquel on a souvent rendu hommage.

Les livres nouveaux seront: *Histoire* (illustrée) *de la Musique*, par M. F. Clément, un ouvrage très curieux et très nouveau; *l'Homme à l'oreille cassée*, de M. Edmond About, illustré par Courboin, et *les Anciennes villes du nouveau monde*, par Charavay.

Librairie Palmé. — *Le littoral de la France*, par C. Aubert. 2e volume, Saint-Malo et la Bretagne. La moitié des gravures est de Scott, que la mort est venue surprendre au milieu de ce travail.

La *Vie des Saints*, par Mgr Guérin, illustrations de Yan' Dargent; très beau volume comprenant les douze fascicules en voie de publication.

Librairie Rothschild. — *Chefs-d'œuvre de l'art en Italie*, par MM. Mantz, Yriarte et Lafenestre.

L'Art Japonais, par MM. Andsley et Yriarte.

Le Paysage ou l'Art des Jardins, par M. Alphand, le célèbre directeur des travaux de Paris, et le baron Ernouf.

Librairie Quantin. — En dehors du livre de notre directeur, *Son Altesse la Femme*, la librairie Quantin prépare pour la fin de l'année trois ouvrages qui obtiendront un grand succès auprès des bibliophiles et des amateurs d'art: 1° *Madame Bovary*, en format grand in-octavo, avec illustrations de Fournier, gravées par Mordaut et Abot; 2° *Les Voyages de Gulliver*, traduction nouvelle de Gausseron avec innombrables gravures en couleur dans le texte, d'après les aquarelles de V.-A. Poirson; 3° une superbe édition sur le statuaire Clodion et sur son œuvre, dont nous reparlerons en temps opportun.

ÉTRANGER

Angleterre. — MM. Dodd, Mead et Cie publieront, cet automne, une histoire de l'émigration des huguenots en Amérique et des colonies qu'ils y fondèrent, par le rév. Dr Baird.

— Il va paraître chez l'éditeur Nimmo une traduction anglaise des *Caractères* de La Bruyère. Elle sera accompagnée d'une introduction, d'une étude bibliographique par M. van Laun, de notes nombreuses, de six portraits par Damman et de dix-huit vignettes par Foulquier.

— En souscription chez l'éditeur George Redway, de Londres, un important et curieux ouvrage sur le culte du Phallus et ses rapports avec la doctrine des Rose croix et des Gnostiques, par M. Hargrave Jennings. En voici le titre complet: *Phallicism: celestial and terrestrial, heathen and christian. Its connection with the Rosicrucians and the Gnostics and its foundation in Buddhism. With an Essay on Mystic Anatomy.*

— MM. Bickers et fils se proposent de publier, en trois volumes, une nouvelle édition des *Mémoires du règne de George II*, par lord Hervey, qui depuis longtemps sont épuisés en librairie.

— On annonce pour paraître tous les trois mois, à partir de janvier prochain, un journal consacré à l'histoire, aux antiquités et aux légendes de l'île de Man. Il aura pour titre *The Manx Note-Book* et sera rédigé par M. A. W. Moore.

— Une intéressante compilation intitulée *Chants du nord* (*Songs of the North*) va bientôt paraître, grâce aux recherches et aux soins de MM. Harold Boulton et Malcolm Lawson et de miss Annie Macleod. Le recueil sera illustré par les meilleurs artistes d'Écosse.

— MM. Roberts préparent une belle édition de *The loving Ballad of lord Bateman* (*La chanson d'amour de lord Bateman*), avec les dessins de Cruikshank.

— Les Pulmann annoncent une édition de luxe du livre de E. de Amicis sur la Hollande.

— M. Thomas Laurie annonce des traductions anglaises des deux ouvrages de Frobel, sous ces titres: *Mother's Songs, Games and Stories* (*Chants, Jeux et Contes de la mère*), *The Education of Man* (*L'Éducation de l'homme*).

— Le nouveau volume de vers que M. Browning publiera cet automne et dont, pendant sa villégiature dans l'Engadine il corrige les épreuves, s'appellera *Ferishta's Fancies, les Fantaisies de Ferishta.*

— MM. Routledge et fils publieront cet automne un *Langage des Fleurs*, une nouvelle édition de l'alphabet (*Spelling*) de Mavor et un almanach, le tout illustré par Kate Greenaway.

— L'histoire du Clan Cameron, de M. Alex. Mackenzie, dont la publication a été récemment terminée dans le *Celtic Magazine*, paraît maintenant en volume.

— MM. Routledge et fils annoncent une édition des romans de Smollett en six volumes, pareille à leur édition des romans de Fielding.

— MM. Bickers et fils annoncent une nouvelle édition des mémoires du comte de Grammont annotés par Walter Scott avec soixante-quatre portraits; une édition illustrée de Sterne en deux volumes et une édition aussi en deux volumes des œuvres de Sheridan précédées de la vie de l'auteur, par le Dr J.-P. Browne.

— M. E.-M. Jessop prépare une édition de *The Lay of Saint-Alois* qui paraîtra chez MM. Eyre et Spottiswoode.

— Miss Braddon travaille à la rédaction du volume annuel qu'elle publie sous le titre de *The Mistletœ Bough* (*La branche de gui*) et qui paraîtra en novembre.

— MM. Hurst et Blackett annoncent deux romans nouveaux: *Joy* (*La joie*), par Mary Crommelin, et *The Double Dutchman* (*Le Hollandais double*), par Catharine Childar.

— Un nouveau volume de sonnets, intitulé *Vagabunduli Libellus*, sera bientôt publié par M. J. Addington Symonds, chez MM. Kegan Paul, Trench et Cie.

— MM. Abel Heywood et Cie vont publier par souscription l'histoire de l'église de Manchester, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par le rév. E.-F. Letts.

— L'*Athenæum* nous informe que M. Louis Robert Stevenson vient de terminer un roman qui paraîtra cet hiver.

— Chez MM. Bentley un roman : *In the Dewy Morn* (*Dans la rosée matinale*), par M. Richard Jefferies;

Autre roman chez MM. Macmillan : *Mitchelhurst Place*, par l'auteur de *For Percival*.

Allemagne. — M. Otto Janke, de Berlin, publiera sous peu un roman social politique, dont le manuscrit se trouvait parmi les papiers laissés par l'économiste Schulze-Delitsch.

Italie. — Dans sa séance du 16 mai dernier, la *Deputazione* a approuvé le projet présenté par MM. Hermann Ferrero, Manno et Vayra de publier les documents diplomatiques de la maison de Savoie depuis les traités de Cateau-Cambrésis (1559) jusqu'à la paix de Paris (1795), (instructions de la cour et relations des agents diplomatiques), et elle leur a donné toute liberté pour disposer à leur gré des papiers qui y seront compris. Ces érudits se sont proposé de partager l'ouvrage très considérable, comme on peut le penser, en plusieurs séries, chacune d'elles correspondant à un État européen. Ils ont commencé par la série *France*, la plus importante et la plus riche. Il n'est point douteux qu'en parcourant cette masse importante de documents pour choisir ceux qu'ils jugeront dignes d'être publiés, il ne s'y trouve nombre de renseignements intéressants aussi pour l'histoire de France.

Le premier tome doit paraître au printemps prochain.

— M. Ongania, libraire-éditeur à Venise, prépare un ouvrage de grand luxe : *La basilique de Saint-Marc, à Venise, étudiée au point de vue de l'art et de l'histoire*.

Ce livre, tiré à 500 exemplaires numérotés, sera terminé l'année prochaine. Son prix sera de 1,838 francs.

— On annonce la publication prochaine d'une biographie complète d'Ugo Foscolo, homme de lettres, citoyen et soldat. L'auteur est M. de Winckels; l'éditeur sera M. Goldschagg, de Vérone.

Belgique. — Le libraire Kistemaeckers va faire paraître ce mois-ci un roman de MM. de Goncourt intitulé : *En 18..*. Ce roman a été le premier livre des deux frères. Il fut une première fois imprimé à Paris chez Gerdès et devait paraître le 2 décembre, jour du coup d'État. Le ministère de la police l'accusa de vouloir rappeler le 18 brumaire, et l'éditeur, affolé par la peur, brûla tout le tirage. A peine soixante exemplaires échappèrent à la destruction.

— Le même libraire annonce pour le commencement de ce mois toute une série d'ouvrages qui, comme leurs aînés, ne manqueront pas de faire tapage dans le monde littéraire.

Outre le roman semi-posthume des frères de Goncourt : *En 18..*, qui sera mis en vente le 15 octobre, on aura la primeur à Bruxelles de différents livres à succès.

L'éditeur imprime en ce moment un roman inédit de Henry Fouquier, le *Nestor* brillant de *Gil-Blas*; il a sous presse *les Béotiens*, de M. Henry Nizet; *la Teigne*, par Lucien Descaves; une amusante fantaisie de Théo Hannon ; *les Quatorze stations de l'amour*, et il prépare un roman de M. George Eekhoud.

Dans la collection de réimpressions galantes du XVIIIe siècle, nous aurons *Paris, le Paradis des femmes*, par la comtesse de Choiseul-Meuse, l'auteur de *Entre chien et loup*, etc., etc.

Amérique. — M. James Hyman Whitney, de la bibliothèque publique de Boston, annonce qu'il va publier un piquant petit volume intitulé *le Moderne Protée, ou liste des livres publiés sous plus d'un titre*.

— M. Benson J. Lessing va publier par souscription une histoire de New-York (*History of New-York City*).

— M. Philip Gilbert Hâmerton prépare un volume richement illustré intitulé *Paysage* (*Landscape*).

— Miss Mary L. Booth traduit les derniers contes de Laboulaye, qui forment un beau volume illustré chez Haper et frères.

— M. George Alfred Townsend travaille à un nouveau roman qu'il se propose d'appeler *Katy of Catocton*.

— MM. Funk et Wagnalls annoncent un ouvrage écrit par un juge américain qui prend le pseudonyme de Judge Wiglittle et intitulé *Ten Years in a Police-Court Judge* (*Dix années de magistrature dans un tribunal de police*. Il fera partie de leur *Standard Library*.

— M. Albert R. Frey, de l'*Astor Library*, New-York, travaille à la rédaction d'un dictionnaire de pseudonymes littéraires américains, anglais, français, allemands, hollandais et espagnols. L'ouvrage aura pour titre: *Masques: A dictionary of literary disguises.*

— M. Douglas annonce *Three Visits to America* (*Trois visites en Amérique*), par Miss Faithfull, où l'auteur donne quelques renseignements sur les occupations accessibles aux femmes aux États-Unis.

— Les *Feuillets d'un journal de prison* (*Leaves from a Prison Diary*) doit paraître en même temps en Amérique et en Angleterre. L'édition américaine sera précédée d'une préface par M. Henry George, le socialiste bien connu.

— Sont annoncés par MM. J.-B. Lippincott et Cie: *Great Truths by great authors* (*Grandes vérités extraites de grands auteurs*), dictionnaire de citations utiles; *The Enchiridion of wit* (*L'Enchiridion de l'esprit*);

Par MM. Porter et Coates, Philadelphie: *From Greenland's icy mountains* (*Des Montagnes glacées du Groënland*), hymne de l'évêque Heber avec 22 dessins originaux de F.-B. Schell; *Lady Clure*, de Tennyson, avec dessins de Fredericks, Church et autres artistes; le dernier volume de l'histoire de la guerre civile en Amérique.

— Par MM. Estes et Lauriat, Boston, des rééditions de certains ouvrages de Dickens; Poèmes pour Noël, Pâques et le nouvel an (*Poems for Christmas*, etc.), par Hezekiah Butterworth; *les Grands événements du monde* (*Great Events of the World*), par R. Warren Brown; *le Pays des Incas et la cité du soleil* (*The Land of the Incas*, etc.), par W.-H. Davenport; *Histoire abrégée des Pays-Bas* (*A concise History of the Netherlands*), avec nombreuses illustrations par Alex. Young, etc.;

Par MM. Haper frères: *Histoire des quatre George* (*A History of the four George*), par Justin Mac-Carthy; *Love and Mirage* (*Amour et Mirage*), roman anonyme; *The voyage of the « Vivian » to the North Pole and beyond* (*Voyage du « Vivian » au pôle nord et au delà*), par T.-W. Knox; *The Ice Queen* (*La Reine de glace*), par Ernest Ingersoll, et un volume de contes-nouvelles par Mrs Craik.

Chine. — Un grand nombre de savants chinois travaillent actuellement à la rédaction d'un dictionnaire chinois de la conversation, sorte d'encyclopédie qui comprendra plus de mille volumes et aura pour titre: *Des temps les plus anciens jusqu'à nos jours.*



France: *Une lettre inédite de Boileau. — Une supplique de Chénier. — Lettre de Mme Fould. — Encore Libri. — La vallée dite d'Eckmuhl à la bibliothèque d'Auxerre. — Mistral. — Les papiers de Dumont d'Urville. — Le poème de Vert-Vert. — Une nouvelle statue à Alexandre Dumas. — Michelet. — Les Archives de l'Assistance publique. — La date exacte de la mort de Diderot. — La société des Félibres. — La statue de J.-B. Dumas. — Les hommes de lettres hommes d'épée. — Réclame singulière. — Mission scientifique. — La Société des Gens de lettres.* — **Étranger**: ALLEMAGNE: *La bibliographie et la librairie en Allemagne. — Le poète de Chamisso. — Discours de M. Schérer sur la tombe de Geibel. — Congrès des anthropologistes à Breslau. — Gutenberg à Eltville.* — ANGLETERRE: *Statistique de la Presse en Angleterre. — La société des auteurs. — Livres pour les aveugles. — Un banquet de libraires.* — BELGIQUE: *Convention littéraire entre la Belgique et l'Allemagne. — Le Congrès néerlandais. — Congrès international de littérature. — Ce que coûtait un missel au* XVe *siècle.*

FRANCE

Une lettre inédite de Boileau. — La *Gazette anecdotique* emprunte à la collection *Badin* la lettre suivante de Boileau qui est inédite :

A Monsieur Brossette, avocat, à Lyon,

A Paris, 29e juillet 1700.

« Vous permettrés, Monsieur, qu'à mon ordinaire jabuse de vostre bonté et que je me contente de res-

pondre en Lacedemonien à vos longues mais pourtant très courtes et très agréables letres. Je suis bien aise que vous m'ayés associé à vostre charitable et pecuniaire lotterie, mais vous me ferés plaisir d'envoier quérir au plutost les cinq pistoles que vous y avés mises en mon nom, parce qu'au moment que je les aurai payées joublîrai mesme que je les aye eûes dans ma bourse et je me dirai avec Catulle : *Et quod vides perisse perditum ducas.* Si l'on peut appeler perdu ce qu'on a donné à Dieu. Je suis charmé du récit que vous me faictes de vostre assemblée academique et jattens avec grande impatience le poëme sur la musique qui ne sçaurait estre merveilleux s'il est de la force des deux qne jay déjà leûs. Faictes bien mes compliments à tous vos illustres confrères et dictes leur bien que c'est à des lecteurs comme Eux que j'offre mes escrits, *dolituris si placeant spe deterius nostrâ.* On travaille actuellement à une nouvelle édition de mes ouvrages. Je ne manquerai pas de vous l'envoïer sitost qu'elle sera faicte. Adieu, mon cher Monsieur, pardonnés mon laconisme à la multitude d'affaires dont je suis surchargé, et croiés que c'est du meilleur de mon cœur que je suis

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Despreaux. »

Une supplique de Chénier. — Un rédacteur de l'*Événement* a eu dernièrement la bonne fortune de compulser des papiers ayant appartenu à Chénier.

Le document le plus intéressant est une supplique adressée, le 4 août 1810, au ministre de la police, au sujet de travaux qui lui avaient été confiés.

En voici le texte :

« Monseigneur,

« J'ai des réclamations à faire auprès de Votre Excellence, et comme collaborateur de *Mercure*, et comme chargé d'un travail sur l'histoire de France, travail pour lequel j'ai rassemblé de nombreux matériaux, et dont j'ai déjà disposé le plan. Il faut, toutefois, que j'achève le tableau général de la littérature, depuis 1789 jusqu'en 1808, ouvrage demandé par Sa Majesté, et dont la classe de l'Institut, dont je suis membre, m'a fait l'honneur de me confier la pénible rédaction. Seul, sans secours d'aucun genre, il m'a fallu lire plus de six cents volumes, tracer des analyses exactes et raisonnées, les écrire avec le soin, j'oserai dire la hauteur qu'exigeait cet important travail. Il est presque terminé ; ma santé en a beaucoup souffert. Depuis longtemps je suis sans fonction, sans aucune place, et mon existence est difficile. Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il puisse être dans l'intention de Sa Majesté, ni dans celle de Votre Excellence, de la rendre impossible par la suppression d'un traitement qui m'est devenu nécessaire. Je prie instamment Votre Excellence de vouloir bien me désigner le jour et l'heure où elle pourra m'entendre.

« J'ai l'honneur, etc.

« M.-J. de Chénier,

« De l'Institut de France et de la Légion d'honneur.
Rue des Fossés-du-Temple, 77. »

Lettre de Mme Fould. — Mme Gustave Fould, connue dans les lettres sous le nom de Gustave Haller, et qui fut autrefois Mlle Valérie, du Théâtre Français, adresse au *Rappel* la lettre suivante :

Asnières, 3 septembre 1884.

« Monsieur,

« Dans l'article que vous avez bien voulu consacrer à mon mari, dans le *Rappel* du 29 août dernier, il est dit :

« Gustave Fould était allé ouvrir à Londres une maison de vins et liqueurs, à la tête de laquelle il s'était placé, en indiquant sur ses têtes de lettre sa qualité de fils du ministre français.

« Ce commerce n'ayant pas réussi, il s'occupa de reliures artistiques, avec le concours de Mme Fould. »

« C'est absolument inexact.

« Lorsque M. Achille Fould apprit que son fils voulait m'épouser, il entama contre M. Gustave Fould une lutte à laquelle ma mère ne voulut point assister. Elle partit avec moi pour Londres, où nous continuâmes à nous occuper, comme à Paris, de la restauration des palimpsestes et des livres anciens. Dans cet art peu connu, si ce n'est des amateurs de livres, mon père, M. Simonin, avait acquis une notoriété que n'ont pas oubliée les bibliophiles.

« M. Gustave Fould, privé de ressources par son père, gagna honorablement sa vie pendant deux ans, grâce à ce travail. Il ne fut jamais *marchand de vins.*

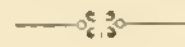
« J'espère, monsieur, que vous aurez à cœur de rétablir la vérité ; ce dont je vous remercie par avance pour moi et mes enfants. »

Encore Libri. — M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, a communiqué dernièrement à l'Académie des inscriptions — séance du 29 août — des observations sur l'origine d'un manuscrit introduit par Libri dans la collection de lord Ashburnham (2e article du no 16 de la collection). Ce manuscrit est du VIIIe siècle, et M. Hort, professeur à l'université de Cambridge, y a reconnu des fragments étendus du *Miroir* de saint Augustin.

A l'aide d'un catalogue du VIIIe siècle, récemment trouvé à Orléans par M. Tronchau, M. Delisle établit que les treize feuillets du *Miroir*, aujourd'hui reliés dans le manuscrit 16 de Libri, faisaient partie, au XVIIIe siècle, du manuscrit 10 de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Ces feuillets ont été employés par dom Sabatier pour son édition des anciennes versions de la Bible. Dom Rivet les a analysés dans le tome III de l'*Histoire littéraire de la France*, et, faute d'y avoir reconnu un ouvrage de saint Augustin, il a supposé

que c'était un débris d'une compilation faite en Gaule au commencement du VIe siècle.

Le manuscrit 10 de Saint-Benoît est arrivé à la bibliothèque d'Orléans, où il porte aujourd'hui le n° 16. Les feuillets du *Miroir* de saint Augustin en ont été enlevés depuis la publication du catalogue de Septier. Libri se les est appropriés et les a vendus, en 1847, au comte d'Ashburnham.



La salle dite d'Eckmühl à la bibliothèque de la ville d'Auxerre. — M. Henri Seignelais a, dernièrement, visité le musée-bibliothèque de la ville d'Auxerre. Sa visite lui a inspiré un curieux article, inséré dans le *Figaro*, sur les dons faits à cet établissement par Mme la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davout, originaire du département de l'Yonne et dont la statue se dresse sur une des places du chef-lieu du département.

Indépendamment d'une collection de tableaux, de bronzes, d'objets ayant appartenu à son père, et qui se trouve placée dans une salle spéciale, dite salle d'Eckmühl, Mme de Blocqueville a fait également don d'une importante collection de livres. Elle-même a rédigé le catalogue de toutes ces curiosités.

Elle y donne la description minutieuse de tous les objets, leur origine. A propos des livres, elle donne des appréciations, elle raconte des anecdotes littéraires, des mots inconnus de Victor Cousin; elle reproduit toutes les dédicaces qui lui ont été adressées, en prose et en vers. Il y a des vers inédits de Gustave Nadaud, de Victor de Laprade, de M. de Pontmartin; il y a des lettres de M. Caro.

Après avoir brièvement parlé des souvenirs qui se rattachent directement au maréchal Davout, M. Seignelais nous fait visiter la bibliothèque.

La seule table des matières, dit-il, en est poétique :

Armoire Louis XIV, armoire Louis XV, armoire à la fleur d'oranger, armoire des femmes et des fleurs!

Jugez de ce que doit être, dans le catalogue lui-même, l'explication de ces divers titres :

« Page 102. — Des deux armoires, style Louis XIV, la première, dite n° 1, renferme, sous le nom de Femmes et Fleurs, les livres écrits par une femme ou les livres de botanique. Quelle bizarre ou même quelle absurde dénomination, ne manqueront pas de dire ceux qui ont l'habitude de ne penser jamais. Les livres ne sont-ils pas le parfum de l'esprit répandu au dehors, à la façon dont les fleurs emplissent l'air de leurs senteurs âpres et douces? Cette similitude n'est pas la plus frappante encore: il y a nombre d'autres étranges rapports entre les femmes et les fleurs; les unes comme les autres ont des puissances malsaines ou bienfaisantes d'enivrement, de séduction, de mortels dangers ou de consolation et d'amour... Nous n'insisterons pas. »

Je regrette que la séduction de la marquise et le parfum de ses fleurs poétiques m'entraîne malgré moi. Si j'avais su résister, j'aurais dépouillé tout à loisir les armoires vraiment historiques qui sont cataloguées un peu brièvement par la plume de corail ou d'argent doré. J'aurais signalé à Claretie, au colonel Yung, aux amateurs des temps de la Révolution et de l'Empire, des manuscrits qui ne peuvent faire autrement que d'être précieux; des correspondances authentiques du maréchal Davout, du général Leclerc, des pièces inédites concernant Joseph et Lucien Bonaparte, Davout, Soult, Masséna, Murat!

Mais Mme de Blocqueville a beau avoir la passion de la gloire paternelle, — que voulez-vous? elle est de son siècle, — elle connaît le prix de sa propre vie, de ses ouvrages, de ses amitiés, de l'action qu'elle a exercée sur la littérature de son époque... Si bien que dans la salle d'Eckmühl les armes le cèdent un peu bien souvent, non pas à la toge, mais à la robe et au bonnet.

Les lettres manuscrites adressées à la marquise forment déjà ici une première série de quatre volumes (richement reliés à *sa reliure*, je n'ai pas besoin de le dire), là, une autre série de 11 volumes. Et quels noms! généraux et philosophes, journalistes et ministres, historiens, prédicateurs, acteurs, Victor Cousin, Thiers, Lacordaire, Mounet-Sully, nul n'y manque. Ces lettres, malheureusement, ne sont point communiquées au public; les temps ne sont pas encore venus. Seulement, quelques extraits des auteurs préférés et des dédicaces les plus flatteuses nous sont donnés dans le catalogue avec un mélange gracieux de complaisance et de mystère dont je puis assurer à Mme la marquise que le charme ne risque point d'être perdu.

Il y a dans la salle d'Eckmühl une armoire qui est l'armoire favorite de la donatrice. Ce n'est point l'armoire Louis XIV à portes pleines; ce n'est point l'armoire à la fleur d'oranger; ce n'est même pas l'armoire des Femmes et des fleurs. Non! C'est simplement l'armoire n° 8.

Elle a « une clef particulière qui ne doit jamais sortir des mains du conservateur... Aucun des livres de cette bibliothèque personnelle ne doit être communiqué avant ma mort... Les reliures sont trop belles... Les livres à dédicaces, enrichis de vers manuscrits et d'autographes, sont trop précieux... Une planche sera consacrée à mes propres livres et aux livres qui parlent de mes livres ». C'est, dit-elle ailleurs, « par respect pour leur beauté » qu'elle s'est séparée de ces trésors, afin de les soustraire « au caprice ou à l'inintelligence d'un héritier ».

Vous jugez si l'on est au regret de voir une telle bibliothèque fermée pour longtemps encore. Mais on se console à peu près en lisant la partie du catalogue qui lui est consacrée, de la page 207 à la page 269.

J'ai dit qu'il y avait là du mystère... je ne le retire pas. M'explique en effet qui voudra comment l'armoire privilégiée de la salle d'Eckmühl renferme un *Traité des affections vaporeuses du sexe* (page 189), un ouvrage sur les *Varechs du Morbihan* et un autre sur les *Fucus du Morbihan*, à côté des *Amours d'un interne*, de Claretie. Il est vrai que de varech en fucus, nous arrivons (page 263) à un livre sur « l'*Utilité des*

algues marines, par Alexandre Wynes, l'epoux de la belle comtesse Keller, dédicace plus que flatteuse. Ma reliure, 1 vol. » Je comprends qu'elle soit enfermée sous clef dorée. Mais enfin, je voudrais saisir le rapport entre le sujet du livre et la dédicace. Le mari de la belle comtesse Keller comparait-il Mme de Blocqueville à la Vénus anadyomène ? C'est bien possible!

A peu de distance est inscrit l'ouvrage du savant M. Alfred Maury sur le *Sommeil et les Rêves*, demi-reliure maroquin brun, avec quantité de notes marginales. Pourquoi cette quantité de notes est-elle donc enfouie dans l'armoire n° 8 ? Un jeune philosophe de talent, m'a-t-on raconté, avait travaillé plusieurs années à une thèse sur le sommeil qu'il destinait à la Faculté des lettres de Paris. Tout à coup, il s'arrêta et changea de sujet : il avait réfléchi qu'il était trop jeune encore pour soumettre aux philosophes de la Sorbonne le récit de ses propres rêves et argumenter sur les épisodes divers qu'il en avait conservés. Est-ce pour des motifs analogues que Mme de Blocqueville a enfermé ses notes marginales ? Nous n'insisterons pas, comme disait tout à l'heure le catalogue. C'est là un secret qui sera révélé à la postérité... auxerroise. Espérons que cette postérité saura le recueillir avec le sérieux désirable.

C'est encore cette heureuse postérité qui lira les manuscrits inédits de la marquise : *Petits agendas, Grands agendas, Mes barbouillages*, cahiers reliés; 5 volumes. — *Soupirs, rumeurs, vibrations* et *souvenirs*, cahiers américains en maroquin rouge, 2 vol. — *Mes coquetteries d'autrefois*, cahier rouge à fleurettes, 1 vol. — 1 volume de *Recettes de cuisine*, à côté de *Huit ballades et fantaisies*, des *Épaves des soirées de la villa des Jasmins*, et ainsi de suite pendant dix pages.

Si pareil honneur est fait aux œuvres manuscrites, que doit-il être des ouvrages qui ont affronté la publicité ? Les voici dans tous les formats, sous toutes les reliures, avec portraits ou sans portraits, illustrés ou non et, je ne dirai pas dans toutes les langues, mais enfin dans quelques-unes.

« Voici *Perdita*, l'enfant gâtée, à tort ou à raison, de sa mère. Voici *Chrétienne et Musulman*, deux fois traduits en italien sous le titre de Stella et Mohamed; 1re édition avec dédicace et photographie ; 2e édition, revue, corrigée, enrichie de notes : trois jolis volumes imprimés à Bologne, à la demande des dames de la ville qui, s'étant éprises de ce roman, voulaient pouvoir en emporter un volume à la campagne, m'a écrit l'aimable traducteur, 1874. Reliure en maroquin du Levant, avec marguerites dorées, etc., etc. »

Que pouvait-on ranger à côté de pareils trésors ? Les livres des auteurs préférés, ceux qu'enrichissent des dédicaces inspirées; les traités des pères de l'Église, comme saint Clément d'Alexandrie, où se trouve le germe (qui s'en douterait ?) d'un des romans de Mme de Blocqueville; puis un poème contemporain sur Rome ou sur la chevalerie, où l'on a développé un épisode, une idée, un rêve des *Soirées de la villa des Jasmins*, comme nous trouvons ailleurs, dans les armoires à bibelots, les personnages de ce même roman, sculptés par Guillaume. C'est ici surtout que les lettres d'envoi gravement reproduites par le catalogue forment un steeple-chase des plus curieux, où les formules laudatives se pourchassent les unes les autres et se dépassent tour à tour par des élans inattendus de sympathie, d'admiration, de vénération, de reconnaissance et de dévouement.

« C'est en tremblant, dit le comte Lafour, que j'ose déposer ce poème à vos pieds. Celui-là est un de ceux qui soutiennent dignement la lutte contre les efforts redoublés de Louis Enault, qui me supplia de croire, dit la marquise, qu'il pense cent fois plus de bien de moi qu'il n'ose m'en dire; mais elle ajoute : chose difficile à croire, après avoir lu la charmante dédicace, etc. »

A ceux qui achèteront comme moi ce catalogue, je recommande encore une histoire de M. de Pontmartin. Le malheureux avait boudé « pendant deux ans » son illustre amie « pour une place à table, je crois, qui ne lui avait pas plu ». C'est le cas de répéter le mot de Sainte-Beuve : « Monsieur de Pontmartin, je vous croyais plus Parisien que cela ! » Mais la marquise, elle, trouve des excuses. Elle observe délicatement que « l'esprit a le droit des caprices, comme l'amitié celui des susceptibilités ». Et puis, comment ne pas être indulgente pour une heureuse faute qui a amené, en signe de réconciliation, l'envoi que voici :

Malheureux par ma faute, en mon triste destin,
En attendant le soir, je disais le matin :
A celle qui console !
Hélas ! sans vous revoir si j'avais dû partir,
Marquise au front charmant digne d'une couronne,
J'aurais dit, en mêlant tristesse et repentir :
A celle qui pardonne !

Ce n'est point déchoir que d'aller des vers de M. de Pontmartin à la prose de M. Caro. Terminons donc avec ce fragment précieux de la page 225.

La fin du XVIIIe *siècle. Études et portraits*, par E. Caro. Hachette, 1880. Ma reliure. Dédicaces, puis la coquette lettre d'envoi que voici, reliée en tête du premier volume :

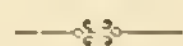
« Madame et chère Marquise,

« Je ne vous ai pas envoyé une lecture à l'Académie sur la marquise du Deffand, parce que vous retrouverez la *spirituelle ennuyée* dans l'ouvrage que je vous envoie, et dont je vous prie d'agréer, avec votre chère bienveillance accoutumée, l'hommage très respectueux.

« E. Caro. »

Peut-être me demanderez-vous si un autre habitant du quai Malaquais, M. Pailleron, ne figure pas dans l'une des armoires de la salle d'Eckmühl. La salle n'était pas fondée quand fut joué *le Monde où l'on s'ennuie*. Mais, patience ! Le catalogue nous promet de nouveaux envois; et peut-être il est possible que

la marquise saisisse une occasion favorable pour exprimer son opinion sur cet ennemi des femmes de génie. Comme tous les Gaulois, dit Voltaire, tiennent absolument à avoir été battus par César, ainsi toutes les femmes de Paris, qui tiennent ou qui croient tenir un salon, veulent passer, paraît-il, pour les victimes toutes spéciales de M. Pailleron. Mme de Blocqueville est-elle dans ce cas? Rendons-lui cette justice qu'elle est une âme sensible, un cœur généreux, sans fiel et sans rancune, qu'elle serait heureuse de pardonner à Barbey d'Aurevilly, s'il venait se jeter à ses pieds, — comme il y est invité dans le catalogue, et comme l'a fait bravement M. de Pontmartin.



Mistral. — Les admirateurs de Mistral, désireux de lui offrir un souvenir artistique et littéraire, ont réuni depuis trois mois dans un album les témoignages les plus flatteurs pour l'auteur de *Mireille.*

Littérateurs et artistes, peintres et poètes ont donné soit un sonnet, soit un croquis, soit une simple pensée. On y trouve les noms de MM Victor Hugo, de Lesseps, Jules Simon, Renan, F. Fabre, Alphonse Daudet. Sully-Prudhomme, etc.

Le peintre Cabanel offre au poète provençal un dessin représentant le portrait d'Ingres, fait durant une séance de l'Institut, et M. Legouvé recopie pour lui le rapport à la suite duquel l'Académie française a partagé le prix Vitet entre Mistral et M. Gustave Droz.

Le chroniqueur du *Temps* a feuilleté l'album que les admirateurs du poète provençal Mistral viennent de lui offrir et il cite le sonnet suivant, envoyé par Sully-Prudhomme à l'auteur de *Nerto* :

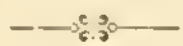
Dans la Provence, où l'air est moins troublé qu'ici,
En paix, au grand soleil, Mistral, tu peux encore
Chanter les cœurs qu'allume et les fronts que décore
Un ciel chaud dont l'azur n'est jamais obscurci.

A nos subtils pensers dont tu n'as point souci,
A nos vagues tourments que ta verdeur ignore,
Tu n'as jamais prêté leur langage sonore,
Trop ingénu pour eux, trop éclatant aussi.

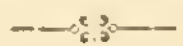
Nous, nous voulons toucher tout ce qui nous dépasse.
Nous posons, curieux, dans l'âme et dans l'espace,
Sur tous les infinis la loupe et le compas ;

Toi, dont la muse, au lieu d'explorer, se rappelle,
Fidèle, en haut, à Dieu, fidèle au peuple en bas,
Tu puises les beaux vers à leur source éternelle.

SULLY-PRUDHOMME.



Les papiers de Dumont d'Urville. — M. de Salvy vient de faire don au Département de la marine des papiers de Dumont d'Urville. Ces papiers contiennent: la relation de la campagne de la *Chevrette* (1818-1820); des manuscrits relatifs au voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée;* des journaux et carnets particuliers et enfin un poème en six chants sur *les Nouveaux-Zélandais.*



Le poème de « Vert-Vert ». — Lorsque Gresset publia son poème de *Vert-Vert* en 1733, il avait vingt-quatre ans et appartenait encore à la compagnie de Jésus, dont il ne se retira que plus tard pour rentrer décidément dans le monde.

Comme poète, il s'essaya dans tous les genres, mais jamais il ne retrouva la verve gauloise que lui avait soufflée l'aventure du perroquet; car l'histoire était vraie : elle s'était passée sous les yeux de l'auteur, non à Nevers, mais à Rouen, où Gresset était alors professeur au collège des Jésuites.

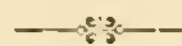
Il avait, paraît-il, une parente à la Visitation, et il y allait souvent causer au parloir. C'est là qu'il vit l'oiseau célèbre. La scène fut placée à Nevers pour détourner l'attention, mais c'est à Rouen que toute l'histoire s'était passée et c'est sur la Seine et non sur la Loire qu'avait voyagé Vert-Vert.

A *Rouen*, donc, chez les visitandines,
Vivait alors un perroquet fameux...

L'épopée du perroquet est donc son premier succès à Rouen, où elle fut imprimée d'abord.

Des copies en circulèrent partout, même avant l'impression, et firent la joie et la récréation d'une soixantaine de couvents que Rouen possédait alors. Le poème était d'ailleurs dédié à la supérieure d'un de ces monastères.

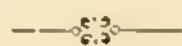
Ce qui prouve surabondamment que Vert-Vert était un perroquet normand.



Une nouvelle statue à Alexandre Dumas. — Une seconde statue va être élevée à Alexandre Dumas.

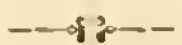
Un comité qui s'était formé sous la présidence de Henri Martin a déjà réuni une somme de 20,000 francs. La statue est due au ciseau de M. Carrier-Belleuse, qui a exécuté gratuitement le modèle qui a 3 mètres 12 de haut. Le comité n'a donc qu'une quinzaine de mille francs à payer pour les frais de fonte.

Cette statue sera érigée à Villers-Cotterets, où Alexandre Dumas est né. Le célèbre écrivain est représenté debout, tête nue. La main gauche est appuyée sur une colonne. Elle semble retenir des feuilles manuscrites qui s'échappent. De sa main droite il tient une plume. Il est vêtu d'une longue et large houppelande qui le couvre presque en entier. Ses jambes sont serrées dans le pantalon à pied qu'il avait l'habitude de porter. Le col de chemise, déboutonné comme il l'était toujours quand le maître travaillait, laisse voir son cou puissant



Michelet. — On vient de poser sur la façade de la maison qui porte le n° 76, rue d'Assas, une plaque en marbre blanc revêtue de cette inscription :

Ici demeura
JULES MICHELET
historien
Né à Paris, le 22 août 1798
mort à Hyères (Var)
le 18 mai 1876



Les Archives de l'Assistance publique. — L'Assistance publique fait procéder en ce moment à l'inventaire de toutes les œuvres d'art, tableaux, sculptures, livres, souvenirs, qui lui appartiennent et qui se trouvent dispersés dans les divers établissements hospitaliers.

En même temps, elle a prescrit, dans chaque établissement, de tenir un registre *historique* où figureront les noms du personnel médical, administratif, et les principaux faits.

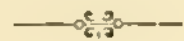
Les archives de l'Assistance publique, déjà réunies par M. Brield, son savant bibliothécaire, comprennent près de 33,000 pièces (papiers ou parchemins), 600 plans, 58 rotules. La plus ancienne des pièces est, dit *la France*, un règlement manuscrit de l'hôpital de Sainte-Pélagie, qui remonte à 1157.

Toutes ces pièces étaient gardées avec un soin jaloux. En 1872, l'Académie des sciences se voyait refuser communication des archives de l'Assistance publique, et pas plus tard qu'en 1855, M. Léopold Delisle n'était pas plus heureux, lorsque, préparant son ouvrage des *Actes de Philippe-Auguste,* il demandait l'autorisation de copier quelque charte dans les cartulaires de l'Hôtel-Dieu.

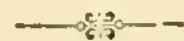
Aujourd'hui, ces archives sont accessibles à tous et l'administration a publié depuis 1880 trois fascicules de ses « documents à l'histoire des hôpitaux de Paris ».



La date exacte de la mort de Diderot. — M. du Bois-Reymond, recteur de l'université de Berlin, dans une lettre adressée à la *Revue scientifique*, démontre que Diderot, que l'on croyait mort le 30 juillet, est décédé le 31 juillet 1784; il a été enterré le lendemain 1er août.

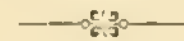


La Société des Félibres de Paris. — Les Félibres de Paris viennent de fonder un dîner mensuel qui aura lieu le premier mercredi de chaque mois, au café Voltaire, dans le salon affecté à leurs séances hebdomadaires.



La statue de J.-B. Dumas. — M. Pasteur a fait connaître à l'Académie des sciences que S. M. l'empereur du Brésil avait remis une somme de 1,000 francs au comité de souscription nommé dans le but d'élever une statue à J.-B. Dumas.

La Société hollandaise des sciences a souscrit 100 francs.



Les hommes de lettres, hommes d'épée. — Le Passant, du *Rappel*, dédie les observations suivantes aux adversaires du service obligatoire pour tous :

« Descartes était un homme d'épée.

« Engagé volontaire dans l'armée française en Hollande, il prit part plus tard à la bataille de Prague en 1620 et au siège de la Rochelle en 1629.

« La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes,* fut blessé au siège de Bordeaux et à la porte Saint-Antoine.

« Vauvenargues sortit du service avec le grade de capitaine.

« Florian avait commandé une compagnie de dragons dans le régiment du duc de Penthièvre.

« Bernardin de Saint-Pierre servit comme officier ingénieur dans la campagne de Hesse, en 1760.

« Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, avait fait la campagne de Hanovre en 1756.

« Lamarck, le célèbre naturaliste, avait servi comme volontaire dans les guerres d'Allemagne.

« Droz, l'auteur de l'*Essai sur l'art d'être heureux*, avait fait les premières campagnes de la Révolution avant d'être professeur au Collège de France.

« La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République, écrivait, tout en servant, les *Origines gauloises.*

« Paul-Louis Courier, helléniste et littérateur, servit dans l'armée républicaine sur le Rhin et en Italie. Il était chef d'escadron lorsqu'il quitta le service en 1809.

« Niepce, avant de découvrir la photographie, était lieutenant.

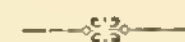
« En Italie, il suffirait de rappeler que Dante a combattu vaillamment au premier rang de la cavalerie guelfe à la bataille de Campaldino, en 1289, et à Caprona, en 1290.

« Luis de Camoëns se battit et même perdit un œil devant Ceuta. Il servit ensuite dans les Indes.

« Miguel Cervantès a été soldat toute sa vie, sur terre et sur mer.

« Etc., etc. »

Parmi les contemporains, laissés de côté par le Passant, citons le poète Alfred de Vigny, l'auteur de *Grandeur et servitude militaire.*



Réclame singulière. — Les journaux de province ont des procédés de réclame bien singuliers; voici en quels termes l'*Indépendant de Lot-et-Garonne* annonce un nouveau feuilleton :

Société des Gens de Lettres.



PROCHAINEMENT

L'Indépendant de Lot-et-Garonne

PUBLIERA UN NOUVEAU FEUILLETON

Ayant pour titre

LE ROMAN D'UN BRAVE HOMME

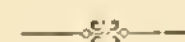
PAR

EDMOND ABOUT

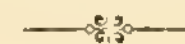
Membre de l'Académie française



Le plus grand succès du jour



Mission scientifique. — M. Molinier, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, est chargé d'une mission à Rome pour recueillir, à la bibliothèque du Vatican, des documents relatifs à l'histoire de l'Inquisition.



La Société des Gens de lettres. — L'*Écho de Paris* a publié sous ce titre une fort intéressante chronique, due à Aurélien Scholl.

La voici dans son entier :

Il y a nombre d'années que je fais partie de la Société des Gens de lettres, et je commence à reconnaître que son utilité est incontestable. La caisse de secours a rendu de véritables services à des membres gênés et quelquefois chargés de famille. Le comité a souvent compté dans ses rangs des hommes dévoués et convaincus; si la Société des Gens de lettres n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est donc avec regret que je me vois obligé de critiquer le système que le comité tente de mettre en vigueur et qui présente de véritables dangers pour les producteurs et pour les jeunes écrivains.

Si le comité a pour devoir de faire respecter la propriété littéraire en frappant la reproduction d'un droit légitime, il tombe sous le sens qu'il doit aussi, et avant tout, éviter de paralyser la production.

Eh bien! veuillez lire le traité proposé en ce moment à l'*Écho de Paris*.

Traité pour la reproduction.

« Entre M. Emmanuel Gonzalès, demeurant à Paris, 5, rue Geoffroy-Marie, agissant en qualité de délégué du comité de la Société des Gens de lettres, et spécialement autorisé par le comité pour le présent acte, d'une part;

« Et M. Valentin Simond, directeur du journal l'*Écho de Paris*, publié à Paris, sept fois par semaine, et demeurant à Paris, 8, rue Drouot, d'autre part;

« A été dit et convenu ce qui suit :

« Article premier. — M. Valentin Simond est autorisé à réimprimer dans le journal susdésigné les œuvres littéraires et scientifiques des membres titulaires ou adhérents de la Société dés Gens de lettres, dont la première publication aura été effectuée soit dans un journal, soit dans un volume ne portant pas *avis d'interdiction*, et celles dont la reproduction est permise par un avis dans le *Bulletin* ou la *Chronique* mentionnés à l'art. 6 ci-dessous, ou dans le catalogue spécial.

« Cette autorisation est consentie, moyennant l'engagement que prend M. Valentin Simond d'observer les clauses ci-dessous détaillées et les dispositions des statuts de la Société, transcrites dans l'art. 8 cité plus loin.

« M. Valentin Simond ne pourra traiter pour la reproduction des œuvres de sociétaires qu'avec le délégué de la Société, à l'exclusion de toutes autres personnes et même de l'auteur.

« Art. 2. — L'autorisation donnée par l'article premier n'est pas applicable aux œuvres dont les auteurs ont interdit la reproduction.

« Art. 3. — M. Valentin Simond : 1° Ne pourra user du droit de reproduction que dans le journal ci-dessus désigné, à l'exclusion de toute feuille qui s'y rattacherait sous forme d'édition accessoire, de prime ou de supplément. En ce cas, une convention nouvelle serait nécessaire.

« Il pourra seulement livrer à chaque nouvel abonné le commencement du feuilleton en cours de publication, sans toutefois dépasser le *quart* de l'œuvre totale.

« 2° M. Valentin Simond ne pourra clicher la partie de la composition de son journal consacrée à la reproduction.

« Art. 4. — Pour prix de l'autorisation donnée par l'art. 1er, M. Valentin Simond :

1° Payera à la Société une somme annuelle de cinq centimes par ligne reproduite de romans, nouvelles ou extraits, d'après relevé mensuel de ces reproductions et avec un minimum de cent cinquante francs par mois.

« Ce payement sera effectué par mois, sans avis, sur quittances ou mandats du délégué. En cas de non payement, les frais de retour seront à la charge du débiteur.

« Il est entendu que tout changement dans la périodicité ou le format, ou toute adjonction de feuille contenant de la reproduction donnera lieu à une modification *proportionnelle* dans les conditions de prix du présent article.

« 2° Servira régulièrement au siège de la Société un exemplaire de chaque numéro de son journal, pour assurer le contrôle, conformément à l'art. 45 des statuts.

« Faute de quoi, le délégué aura le droit, huit jours après une mise en demeure restée sans effet, de prendre, aux frais de M...., un abonnement de trois mois au journal.

« Le prix payé pour cet abonnement sera recouvré par mandat spécial.

« Art. 5. — Toute reproduction devra être absolument conforme au texte, sans addition, changement ni suppression. Les titres et la disposition des alinéas, sauf pour les extraits, devront être exactement conservés.

« Toute reproduction portera la *signature de l'auteur.* Si l'œuvre n'est pas signée, la reproduction devra répéter toutes les indications dont l'auteur aura accompagné sa première publication.

« Art. 6. — Le comité enverra gratuitement au journal susdésigné la *Chronique* et le *Bulletin de la Société des Gens de lettres.*

« Art. 7. — Tout texte demandé par le journal devra, s'il n'en fait pas usage, être retourné *franco et d'office* à l'auteur.

« Art. 8. — Les stipulations suivantes des statuts de la Société régiront les présentes conventions :

(*Suit un extrait des statuts.*)

« *Conventions additionnelles.* — Obligation pour le journal de demander l'autorisation des auteurs par l'entremise de la Société, pour chaque roman ou

chaque nouvelle au-dessus de 1,500 lignes à reproduire.

« Il est entendu que le minimum mensuel, ci-dessus déterminé, ne pourra, à défaut de reproduction dans le mois, être reporté sur les reproductions des mois suivants. Il sera toujours exigible si la reproduction dans le mois est inférieure à trois mille lignes.

« Une somme de cinq cents francs à verser par le journal à titre de dépôt de garantie et préalablement à la signature du contrat, ne pourra dans aucun cas être appliquée aux reproductions ou minimums mensuels, qui seront toujours exigibles intégralement.

« Ce dépôt de garantie ne sera remboursé qu'à la fin du traité, ou viendra en déduction du montant des reproductions du dernier mois d'abonnement.

« Art. 9. — La présente convention est faite pour les six mois restant à courir de l'année 1884 et une année qui commencera le 1er janvier 1885.

« Elle continuera *d'année en année*, à moins d'avis contraire donné par lettre chargée, par l'une ou l'autre des parties, *d'un mois, au moins*, avant son expiration, et ainsi de suite, d'année en année.

« Art. 10. — En cas de changement de gérant ou de propriétaire du journal, le signataire du présent acte sera tenu d'imposer à son successeur l'exécution de la présente convention.

« Si le journal cesse de paraître, le présent traité cessera d'avoir son effet à compter de la fin du mois payé d'avance conformément à l'art. 4.

« Art. 11. — Toutes les clauses du présent acte sont de rigueur, et l'inexécution d'une seule, par l'une des parties, emporterait, au profit de l'autre, le droit de demander la résiliation du contrat avec dommages-intérêts.

« Art. 12. — Toutes les difficultés relatives au présent contrat seront jugées par les tribunaux de Paris, quel que soit celui des contractants qui soit demandeur.

« *Fait double à Paris, ce...* »

N'est-ce pas que c'est un rêve ?

Minimum mensuel : cent cinquante francs, de façon que le journal devra, pour rentrer dans ses déboursés, publier *trois mille lignes* de reproduction par mois, au *détriment de l'inédit*. C'est une façon d'affamer les jeunes écrivains et d'entraver la production.

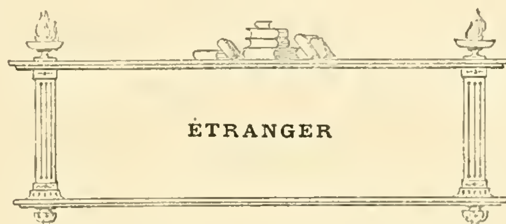
Si, au contraire, le journal, et c'est le cas de l'*Écho de Paris*, n'a besoin que de cent ou cent cinquante lignes par mois, la reproduction lui reviendra à un franc vingt-cinq centimes la ligne. Il aurait donc tout intérêt à user du bénéfice de son contrat et à remplir ses colonnes de prose déjà publiée.

Je comprendrais que le comité exigeât, par exemple, un droit fixe de 200 francs par an pour chaque journal, plus cinq centimes par ligne reproduite. Mais la prétention d'imposer trois mille lignes de reproduction par mois est monstrueuse et abominable. Cette mesure a été évidemment inspirée par un certain nombre de marmiteux, désireux d'être reproduits *quand même*, et de se faire des revenus perpétuels par d'incessants rabâchages, tandis que les jeunes gens attendraient à la porte.

Je repousse le traité proposé au directeur de l'*Écho de Paris*, et je fais appel aux membres de la Société des Gens de lettres.

La majorité ne saurait approuver une oppression odieuse, dont le but est de fermer des débouchés aux producteurs et qui, arrêtant l'essor des jeunes talents, paralyserait le mouvement littéraire et nous conduirait à une décadence rapide, peut-être mortelle.

AURÉLIEN SCHOLL.



La bibliographie et la librairie en Allemagne. — Voici quelques détails relatifs aux publications bibliographiques en Allemagne et que nous extrayons d'un article de M. E. Berger. (*Journal de la librairie allemande*, n° 186.)

Le premier *lexique bibliographique allemand* est celui de Georgi en cinq volumes et trois suppléments (Leipzig, folio 1742-58). Une série de colonnes indique sommairement le titre de l'ouvrage, le nom de l'éditeur, l'année, le nombre de feuilles et le prix. Quoique forcément incomplet, l'ouvrage n'est pas sans mérite et devait avoir une grande utilité pour les libraires, il y a un siècle.

Le *lexique général bibliographique* de Heinsius en quatre volumes (1793, in-4°) a déjà plus d'importance. Une deuxième édition parut en 1812 chez Gleditsch, à Leipzig; elle embrasse la période 1700-1810.

Des suppléments de cette bibliographie parurent successivement de 1817 à 1830. En 1831, l'ouvrage devint la propriété de M. F.-A. Brockhaus, qui confia à M. Schulz, bibliographe de mérite, la rédaction du huitième volume supplémentaire. Cette fois on peut constater une notable amélioration ; les sous-titres, le nombre de feuilles et de pages sont exactement indiqués et de nombreuses notes et notices bibliographiques complètent les indications sommaires des volumes précédents. Les volumes suivants, publiés sous les auspices de MM. Schiller, Heumann et Kistner, ne sont en rien inférieurs au huitième.

En 1825, le libraire Kayser fit paraître chez MM. Gleditsch un nouveau lexique bibliographique en deux volumes intitulé : *Deutsche Bücherkunde*. C'est la liste par ordre alphabétique des livres parus de 1750 à 1823. Nous ne le citons que pour mémoire, car il est infiniment inférieur à un autre ouvrage plus complet que le même Kayser fit paraître postérieurement chez M. L. Schumann, à Leipzig, sous le titre: *Index locupletissimus librorum qui inde ab anno MDCCL*

usque ad annum MDCCCXXXII in Germania et in terris confinibus prodierant.

Il fallait un certain courage pour entreprendre concurremment à l'ouvrage de Heinsius un travail de même nature. Cependant les éditeurs n'eurent pas à s'en repentir; l'ouvrage eut du succès et fut complété par plusieurs volumes supplémentaires qui parurent successivement chez les éditeurs Schumann et Weigel.

Un troisième catalogue raisonné vint se joindre, en 1851, aux deux qui existaient déjà. C'est une *Liste des ouvrages et cartes géographiques parus en Allemagne dans la seconde moitié du* XIXe *siècle*. Le premier volume s'étend de 1851 à 1855, le second de 1855 à 1860. Les éditeurs réussirent à le rendre accessible à toutes les bourses en condensant les matières par un choix judicieux des types. Le troisième volume fut édité par M. Hinrichs qui, depuis, publie tous les cinq ans un volume supplémentaire.

A côté de ces trois grands lexiques bibliographiques, l'Allemagne possède une foule de répertoires et de catalogues spéciaux de moindre importance. Nous en énumérons les principaux :

Répertoire des ouvrages parus en 1802 en Allemagne. — In-4°, 172 pages, chez Junius, Leipzig, 1803. Un supplément donne la nécrologie des savants et libraires allemands, ainsi que bon nombre de notices intéressant le public littéraire.

Les catalogues de la foire de Leipzig. — De 1759 à 1850, la maison Weidman de Leipzig publia régulièrement deux fois l'an une liste des livres parus pendant le semestre écoulé. De 1853 à 1856, ces catalogues ont été publiés par la maison Avenarius et Mendelssohn.

Concurremment à cette publication, MM. Hinrichs de Leipzig éditèrent à partir de 1798 un autre catalogue qui paraissait également deux fois l'an, en juin et en décembre, et qui indiquait scrupuleusement les titres des ouvrages, les planches, les annexes, les années d'édition, etc.

A partir de 1823, nous voyons apparaître pour la première fois des catalogues mensuels classés par ordre systématique. C'est M. Kümmel, de Halle, qui prit l'initiative de ces publications mensuelles, dont le goût se répandit rapidement. En 1836, MM. Brockhaus de Leipzig faisaient paraître leur *Bibliographie générale*, qui se continue encore aujourd'hui. Elle donne la liste des principales publications du mois de l'Allemagne et de l'étranger.

M. Hinrichs, gagné par l'exemple, édita également une liste mensuelle et à partir de 1842 une liste hebdomadaire des publications nouvelles. M. Hinrichs compléta ses travaux bibliographiques par la publication d'un repertoire quinquennal, dont le premier volume est daté de 1857.

En 1812, nous voyons paraître chez Brockhaus à Amsterdam le *Répertoire systématique de la littérature allemande à partir du* XVIIIe *siècle*. Le premier volume est divisé en quatre parties : théologie, philologie, droit et sciences médicales. Le second (1814) comprend les mathématiques, la technologie, l'art de la guerre, l'histoire, la geographie et les beaux-arts. L'initiative de cet ouvrage, véritable monument d'érudition et d'exactitude bibliographiques, est due à J.-S. Ersch, qui sut grouper autour de lui des collaborateurs de mérite tels que MM. Bœckel, Koppe, Puchelt, Schweiger-Seidel, etc. Une seconde édition parut en 1822, mais ce ne fut qu'en 1840 que la dernière partie, celle relative aux beaux-arts, fut éditée sous la direction de MM. Rese et Geissler.

Catalogues spéciaux. — Le premier catalogue spécial d'ouvrages littéraires parut en 1815; peu d'années après, nous voyons apparaître des bibliotheca pedagogica, bibl. theologica, juridica, philosophica, etc., etc., toutes éditées par M. Enslin, de Berlin. A partir de 1836, ces catalogues spéciaux paraissent en nouvelle édition chez G. Engelmann, à Leipzig. La plupart de ces publications sont fort détaillées; ainsi la « Bibliotheca scriptorum classicorum » de 1858 ne compte pas moins de 1,573 pages. Citons encore du même éditeur : « Bibl. zoologica, 1846; Bibl. geographica, 1858; Bibl. entomologica, par H.-A. Hagen; Bibl. judaïca, par J. Fürst; Bibl. orientalis, par J. Zenker; Bibl. bibliographica », par J. Petzholdt. Cette dernière mérite une mention spéciale par les excellentes notices bibliographiques et critiques de son auteur. Plusieurs de ces catalogues spéciaux ont été continués depuis par MM. Vandenhoek et Ruprecht, éditeurs à Göttingue. Pour clore cette longue énumération d'ouvrages relatifs à la bibliographie, nous mentionnerons l'excellent ouvrage de M. J. Schmidt : *Handbuch der Bibliotheks wissenschaft, der literatur und Bücherkunde*. Weimar, 1840. Voigt.

Le poète de Chamisso. — Une table commémorative a été posée à Nideck près Strasbourg, en l'honneur du poète Adalbert de Chamisso. Né au château de Boncourt (Marne), en 1780, de Chamisso entra dans l'armée prussienne, devint directeur du jardin des plantes à Berlin et acquit une réputation de savant et de poète dans sa patrie d'adoption. Dans la correspondance de Béranger (II, 180), on trouve une lettre du poète à Chamisso pour le remercier de quelques traductions en vers. Elle est datée du 1er août 1834.

Voici un passage de cette lettre :

« Nos soldats ont saccagé l'Allemagne et nos philo-
« sophes ont pillé les vôtres; pour effacer tout cela
« du souvenir de la postérité, il faut que les poètes
« français et allemands travaillent de concert à la
« sainte alliance des peuples. » Chamisso est mort en 1838.

Gutenberg à Eltville. — Le *Correspondant*, dans son numéro du 3 août, annonce que l'on va poser une plaque commémorative sur la maison où Gutenberg avait établi sa première imprimerie à Eltville, localité qui était alors la résidence de l'Électeur et que Gutenberg habita après avoir quitté Mayence. Le premier ouvrage imprimé à Eltville est celui que les bibliographes nomment : *Vocabularium ex quo*, parce qu'il commence par ces mots. L'impression fut com-

mencée par Henri Bechtermünze, proche parent de Gutenberg, et après sa mort elle fut continuée par Nicolas Bechtermünze et Wigand Spiess, d'Ortenberg. L'ouvrage entier, formant 165 feuilles in-4°, fut terminé le 4 novembre 1467. Une seconde édition parut le 5 juin 1469. Les deux éditions ont été imprimées avec les mêmes types qui avaient servi à Gutenberg pour imprimer à Mayence, en 1460, son remarquable ouvrage *Catholicon*. Les Bechtermünze imprimèrent avec le matériel de Gutenberg. Les imprimeurs d'Eltville étaient à la fois parents et élèves de Gutenberg. Voici ce que dit à ce sujet F. Reuleaux, dans son *Introduction à l'histoire des inventions* : « En 1465, la position de Gutenberg fut changée du tout au tout et il cessa d'être imprimeur. Ayant rendu des services personnels à l'électeur Adolphe de Nassau, il fut attaché à la cour de ce dernier et reçut de lui une pension viagère. Il resta jusqu'à la fin de ses jours à Eltville, dans le Rhingau. Ayant emporté avec lui son imprimerie de Mayence, il la loua à ses parents Bechtermünze, qu'il initia en même temps à l'art typographique. C'est à cette époque-là que fut imprimé à Eltville le *Vocabularium latino-teutonicum*. Après la mort de Henri Bechtermünze, son frère Nicolas continua l'imprimerie jusqu'en 1477. » Ajoutons à cela que, dans la chapelle de la place de l'église d'Eltville, on a découvert une pierre funéraire placée dans le mur même avec les armoiries des Gensfleisch et des Bechtermünze. Le casque qui surmonte l'armoirie est entouré du texte suivant : « Anno domini MCCCCLXXVIII, lundi, après saint Albans mourut le digne Jacques de Sorgenloch, auquel Dieu veuille être miséricordieux. » Or on sait que Gutenberg s'appelait Jean de Sorgenloch, dit Gänsefleisch de Gutenberg.

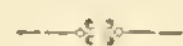


Discours de M. Schérer sur la tombe de Geibel.—Citons un passage du discours prononcé par le professeur Schérer à l'occasion de la mort du poète Geibel : « En Allemagne, la politique a détourné les esprits de la poésie. Les jeunes gens eux-mêmes lui tournent le dos, les femmes seules demeurent encore fidèles au culte de nos grands poètes. Bien que nous ayons des académies qui travaillent aux progrès de la science, il nous manque une académie nationale qui veille sur la poésie et la prose de nos grands écrivains. Pourtant l'exemple de Geibel prouve que le génie perce quand même.

« Au rebours des peuples latins, en littérature, nous attachons plus de prix au fond qu'à la forme. La vie intérieure nous préoccupe à ce point que souvent nous négligeons la forme de sa manifestation littéraire. Or, depuis Gœthe, c'est surtout Geibel qui nous a rappelé au sentiment de la beauté dans la forme. Il y a plus : comme Uhland, il s'est donné une mission élevée sans devenir jamais ni politique ni érudit. Geibel ne voulait être que poète.

« Geibel est presque aussi universel que Herder, car il va de Byron et de Chénier à Victor Hugo et à Coppée, de la poésie populaire de la Grèce moderne à celle de l'Espagne et de l'Italie. »

Congrès des anthropologistes à Breslau. — Le 4 août, M. le professeur Virchow a ouvert à Breslau le congrès des anthropologistes, dans lequel il a esquissé à grands traits le but des recherches anthropologiques et du congrès actuel en particulier. On a fort remarqué un discours de M. le Dr Schliemann sur les fouilles et les découvertes qu'il vient de faire à Tiryns, non loin de l'emplacement de l'ancienne Troie. Le prochain congrès se tiendra en 1885 à Carlsruhe.



Angleterre. — *Statistique de la presse en Angleterre.* — Voici, d'après le livre de Hubbard, *les Principaux journaux*, le tirage actuel de quelques feuilles anglaises :

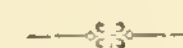
Le *Times*, 100,000 exemplaires; le *Standard* (deux éditions), 242,000; le *Telegraph*, 250,000; le *Daily News*, 160,000.

Parmi les journaux hebdomadaires :

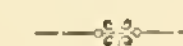
Illustrated London News, 100,000; *Graphic*, 100,000; *Police News*, 300,000; *Family Herald*, 200,000; *World*, 200,000; *Christian Herald*, 230,000; *Referce*, 120,000; *Reanolds*, 350,000; *Lloyds Weekly*, 612,000.

— Des 2,015 journaux qui se publiaient en 1883 dans le royaume-uni, 1,578 paraissaient en Angleterre (401 à Londres), 80 dans le pays de Galles, 181 en Écosse, 156 en Irlande et 20 dans les petites îles environnantes. 179 de ces périodiques étaient quotidiens.

Dans la même année, les États-Unis d'Amérique comptaient 11,966 périodiques, dont 1,119 quotidiens et 9,136 hebdomadaires; 600 de ces périodiques paraissaient en langue allemande.



La Société des auteurs. — La *Société des auteurs* (*Society of Authors*), récemment fondée en Angleterre, est maintenant en pleine activité avec lord Tennyson pour président et M. Walter Besant pour président du comité d'administration. Elle compte 186 membres, dont 69 vice-présidents. Elle s'occupe tout spécialement des droits d'auteur en matière dramatique, de la propriété littéraire internationale, et de l'enregistrement des titres des ouvrages nouveaux.



Livres pour les aveugles. — La Société de M. le Dr Moons pour la publication de livres destinés aux aveugles, avec caractères en relief, a été réunie au salon de Mansion-House, de Londres, pour tenir une séance à l'occasion du 36e anniversaire de sa fondation. Cette Société exécute et propage les livres avec caractères en relief que les aveugles peuvent lire à l'aide du toucher. L'alphabet du Dr Moons se compose de neuf caractères très simples et faciles à déchiffrer. On l'a appliqué à 250 langues et dialectes, c'est-à-dire à presque toutes les langues et idiomes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Plus de 150,000 volumes de ce genre ont déjà été exécutés et propagés. La Société s'occupe actuellement de la publication de toute une Bible anglaise, de 55 ouvrages religieux, de 68 ouvrages biographiques, de 55 volumes de contes

et d'anecdotes, de 48 ouvrages de poésie et de 17 volumes d'ouvrages scientifiques. Plusieurs de ces ouvrages sont rédigés en langues étrangères.

Un banquet de libraires. — Le libraire Bernard Quaritch, de Piccadilly (Londres), a invité un certain nombre de libraires (*a select number of booksellers*) à un dîner à la Taverne des Francs-maçons (*Freemason's Tavern*), vendredi 3 octobre. Au dessert, il a offert à ses confrères une quantité de livres de valeur à des conditions exceptionnelles. C'est ainsi que la *Galerie de Munich*, publiée à 60 livres sterling, a été offerte à vingt-cinq.

Belgique

Loi approuvant la convention pour la garantie réciproque des œuvres de l'esprit et de l'art, conclue le 12 décembre 1883 entre la Belgique et l'Allemagne.

Article unique.

La convention pour la garantie réciproque des œuvres de l'art et de l'esprit, conclue le 12 décembre 1883 entre la Belgique et l'Allemagne, sortira son plein et entier effet.

Donné à Ostende, le 20 août 1884.

Signé : LÉOPOLD.

En raison de leur importance, nous reproduisons ci-après les principales dispositions de cette convention :

Article 1er. — Les auteurs d'œuvres littéraires ou artistiques, que ces œuvres soient publiées ou non, jouiront, dans chacun des deux pays réciproquement, des avantages qui y sont ou y seront accordés par la loi pour la protection des ouvrages de littérature ou d'art, et ils y auront la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'auteurs nationaux.

Toutefois, ces avantages ne leur seront réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans leur pays d'origine, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne pourra excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux.

L'expression « œuvres littéraires ou artistiques » comprend les livres, brochures ou autres écrits; les œuvres dramatiques, les compositions musicales, les œuvres dramatico-musicales; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure; les lithographies, les illustrations, les cartes géographiques; les plans, croquis et œuvres plastiques, relatifs à la géographie, à la topographie, à l'architecture ou aux sciences naturelles; et en général toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique.

Art. 2. — Les stipulations de l'art. 1er s'appliqueront également aux éditeurs d'œuvres publiées dans l'un des deux pays et dont l'auteur appartiendrait à une nationalité tierce.

Art. 5. — Les extraits de journaux ou recueils périodiques publiés dans l'un des deux pays pourront être reproduits, en original ou en traduction, dans l'autre pays.

Mais cette faculté ne s'étendra pas à la reproduction, en original ou en traduction, des romans-feuilletons ou des articles de science ou d'art.

Art. 9. — Sont expressément assimilées aux ouvrages originaux les traductions faites, dans l'un des deux pays, d'ouvrages nationaux ou étrangers. Ces traductions jouiront à ce titre de la protection stipulée par l'art. 1er, en ce qui concerne leur reproduction non autorisée dans l'autre pays.

Art. 10. — Les auteurs de chacun des deux pays jouiront, dans l'autre pays, du droit exclusif de traduction sur leurs ouvrages pendant dix années après la publication de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux.

Art. 12. — L'introduction, l'exportation, la circulation, la vente et l'exposition, dans chacun des deux pays, d'ouvrages contrefaits ou d'objets de reproduction non autorisée sont prohibées, soit que lesdites contrefaçons ou reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays, soit qu'elles proviennent d'un pays tiers quelconque.

Art. 17. — La présente convention est destinée à remplacer les conventions littéraires qui ont été antérieurement conclues entre la Belgique et divers États allemands.

Elle restera en vigueur pendant six années, à partir du jour où elle aura été mise à exécution et continuera ses effets jusqu'à ce qu'elle ait été dénoncée par l'une ou l'autre des Hautes Parties contractantes et pendant une année encore après sa dénonciation.

Le congrès néerlandais. — Le dix-neuvième congrès de la langue et de la littérature neerlandaises s'est tenu à Bruges, le mois dernier.

M. de Pauw, procureur du roi à Bruges, a prononcé le discours d'ouverture. Il a insisté sur l'unité de langage des deux peuples des Pays-Bas et de la Belgique, et s'est félicité de l'entente existant entre les souverains des deux pays, gage précieux pour l'avenir.

M. Taco de Beer, d'Amsterdam, a entretenu l'assemblée des idiotismes et des « provincialismes » de la langue néerlandaise, qui compte d'innombrables dialectes. Les habitants de la West-Flandre, particulièrement, sont partisans de l'introduction dans la langue de ces idiotismes, qui lui donnent, d'après eux, plus de pittoresque et de richesse. L'orateur n'est pas partisan de cette manière de voir.

M. Dorembos, d'Ixelles, au contraire, cite l'exemple d'Homère, qui a écrit son chef-d'œuvre de l'*Iliade* en dialecte ionien. En Grèce, cette manière de faire était commune; rien n'empêche des auteurs flamands d'être de grands écrivains sans que, pour cela, ils doivent se servir de la langue néerlandaise stricte.

L'assemblée s'est mise d'accord sur ceci : que l'em-

ploi dans la langue d'expressions locales doit être accepté, à condition que celles-ci soient conformes à l'esprit de la langue.

M. Brouwers a présidé la deuxième section, qui s'occupe de l'histoire et des antiquités néerlandaises.

La troisième section, musique, peinture et théâtre flamand, était présidée par M. Peter Benoît, d'Anvers.

La quatrième section, librairie néerlandaise et prospérité matérielle des Néerlandais, par M. Van Eck, de la Haye.

On a longuement discuté les moyens à employer pour répandre les livres flamands et la nécessité d'activer les relations littéraires entre la Hollande et la Belgique.

Une discussion des plus intéressantes y a eu lieu sur la question des moyens à employer pour répandre en Belgique les livres néerlandais imprimés en Hollande, qui ne pénètrent pas en Belgique à présent. La résolution suivante a été votée : « Plaise à l'assemblée générale d'exprimer le vœu qu'une société de gens de lettres soit formée en Belgique, qui cherche à établir dans les provinces flamandes des bibliothèques populaires, des sociétés de lecture et des cabinets de lecture, où l'on pourra trouver et consulter tous les livres imprimés dans le Nord. »



Congrès international de littérature. — L'Union littéraire organise un congrès internationnal de littérature pour l'exposition d'Anvers.

Elle vient d'arrêter le projet de concours dont voici les principaux articles :

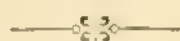
I. — Deux concours sont ouverts, par les soins de l'Union littéraire, entre les écrivains belges : l'un pour une œuvre d'imagination en prose (roman, nouvelle ou conte) d'au moins 200 pages d'impression, l'autre pour une œuvre poétique d'au moins 400 vers.

II. — L'auteur de l'œuvre couronnée dans chacun de ces deux concours recevra un prix de 500 francs.

III. — Les œuvres couronnées pourront être publiées par les soins de l'Union littéraire.

IV. — Les pièces envoyées au concours seront appréciées par un jury composé de trois membres de l'Union que l'assemblée générale choisira parmi ceux qui auront été présentés par les concurrents.

V. — Les pièces destinées au concours doivent être envoyées franco à M. P. Weissembruch, trésorier de l'Union littéraire belge, 45, rue du Poinçon, à Bruxelles, avant le 1er octobre 1884.



Ce que coûtait un missel au XV*e siècle.* — Nous relevons dans la *Revue internationale* de Florence quelques détails intéressants extraits d'une récente brochure de M. G. Ottino sur le prix d'un missel en 1402.

« Sur le prix originel d'un manuscrit, dit la *Revue*, on n'a pas de notions précises et détaillées. Tout se réduit à savoir combien on payait une ode d'Horace ou un chant de Virgile, avant qu'ils fussent devenus communs moyennant l'imprimerie, et parfois combien on payait pour l'écriture ou la reliure d'un volume.

« Dans un splendide manuscrit du XVe siècle, appartenant à la *Bibliotheca Ambrosiana*, M. Ottino a trouvé, entre autres choses, le détail du prix d'un missel décrit de la sorte, en latin.

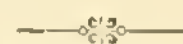
« Le missel a 225 pages écrites, il est orné d'enluminures d'un grand prix, et fut à l'origine relié en velours bleu de ciel. Il est orné de dix gros clous en argent doré et émaillé, de quatre-vingt-dix petits clous également en argent doré, ainsi que des coins et de la serrure du même métal.

« Faisant le relevé de la note des dépenses détaillées dans le manuscrit et chiffrées par écus, livres et sous, et ensuite calculant, d'après des données exactes, qu'en 1402 la livre impériale avait une valeur légale qui correspond à 4 fr. 50 de notre monnaie, M. Ottino nous offre le curieux tableau suivant :

	fr.	c.
Pour 225 pages (57 feuilles) de parchemin.	74	02
l'écriture.	194	40
les enluminures.	401	85
10 gros clous en argent doré et émaillé, et pour 4 coins. . .	180	67
90 petits clous en argent doré. .	40	50
la serrure en argent doré. . . .	3	60
le velours bleu de ciel.	18	»
la reliure.	18	»
ornementation de la reliure . .	1	80
Total	932	84

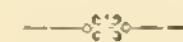
Pour ce prix, observe l'auteur de la brochure, on ne pourrait certainement pas exécuter, de nos jours, un pareil travail appelé dans le manuscrit *pulcherrimo et elegantissimo*. Les 57 feuilles de bon parchemin coûteraient plus du double et le reste davantage encore. Le velours seul, peut-être, pourrait s'acheter à peu près au même prix.

Ce missel a malheureusement disparu d'Italie, et à l'heure qu'il est, il forme probablement le plus bel ornement de quelque bibliothèque de France, d'Angleterre ou d'Allemagne. »

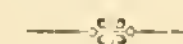


A travers les Revues.

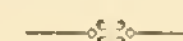
Angleterre. — *The Academy* du 30 août rend le compte le plus élogieux de l'ouvrage de M. Jules Martha sur l'*Archéologie étrusque et romaine*, publié chez M. A. Quantin dans sa Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts. Le même journal a d'intéressants articles sur les conférences faites en Angleterre par M. A. Réville, à propos de l'origine et du développement des religions, et sur le livre de M. Julien Vinson intitulé *le Folk-Lore du pays basque*.



— *The Athenæum* (23 août) critique sévèrement, mais avec raison, la nouvelle édition des œuvres de Jonathan Swift, annotées par sir Walter Scott, que viennent de publier, en 19 volumes, MM. Bickers et fils. Les ouvrages y sont rangés dans un ordre arbitraire et défectueux, l'index est fort incomplet, et les notes de Scott ont été servilement reproduites, même lorsqu'elles s'écartent le plus des résultats auxquels on en est arrivé de notre temps.



— *The Athenæum* (du 30 août) publie quelques lettres anciennes de Byron et de sa mère Catherine Gordon Byron



— M. Charles E. Pascoe commence, dans l'*Atlantic Monthly* de septembre, une très intéressante histoire de la presse périodique anglaise, sous le titre de : *The Story of the English Magazines*.

— Une revue intitulée *The contemporary Pulpit (La chaire contemporaine)* publie un article sur l'histoire religieuse de George Eliot, d'après des sources inédites.

— *The Gentleman Magazine* publie de spirituelles notes de voyage par J. Théodore Bent, sous le titre de : *In Greek Waters (Dans les eaux grecques)*, et un article sur le sujet toujours intéressant de la nature des songes *(What Dreams are made of)*, par le Dr Andrew Wilson.

— *London Society* donne, entre autres articles, le commencement d'une étude sur les palais royaux de Londres, par W.-E. Milliken, et un essai anecdotique intitulé *The Horse and his Rider (Le cheval et son cavalier)*, signé Thormanby.

— Dans *The National Review*, M. W.-J. Courthope continue ses études sur le mouvement libéral dans la littérature anglaise, et considère spécialement le *conservatisme* du XVIIIe siècle. Citons encore un bel article de M. C.-F. Keary sur le second Pitt considéré comme orateur *(The Younger Pitt as an Orator)*, où la critique française reçoit un tribut d'éloges mérités, et le compte rendu d'une représentation de *As you like it (Comme il vous plaira)*, donnée le 25 juillet dans le jardin de Marlborough-House, sous les auspices du prince de Galles. L'article, écrit avec charme par M. Alfred Austin, est intitulé *In the Forest of Arden*.

— *Notes and Queries* du 23 août publient deux lettres curieuses, en français, de sir John Bowring, un des fondateurs de la *Westminster Review*, qui fut arrêté et détenu à Boulogne en 1822, comme suspect de complot contre la Restauration. Ces lettres sont adressées à son ami *Fauriel*, qui préparait alors ses *Chants populaires de la Grèce*.

— A lire, dans THE NORTH AMERICAN REVIEW, un court mais substantiel et intéressant article du professeur Alexandre Winchell intitulé *Our remote Ancestry (Nos premiers ancêtres)*.

— *The Saturday Review* (16 août) contient une colonne amusante et curieuse sur la manufacture des romans à l'usage des publications illustrées à deux sous *(Penny numbers)*, plus populaires encore en Angleterre que chez nous. A lire, dans le n° du 23, un article intitulé *Le professeur allemand*.

Allemagne. — *Nord und Süd* (septembre). E.-V. Hartmann : Kant, le fondateur de l'esthétique moderne. M. Hœrne : Les origines de l'art en Grèce. Paul Lindau : La joie de vivre, par Emile Zola.

— *Deutsche Revue* (septembre). H. Julia : Souvenirs de Heine. IIIe partie. E. Heitz : Les écoles philosophiques d'Athènes.

— *Deutsche Rundschau* (septembre). Diderot; discours prononcé par M. du Bois-Reymond à la séance du 3 juillet 1884 de l'Académie des sciences. J. Schmidt : Berthold Auerbach et sa correspondance. — J.-G. Droysen : Trois lettres au public par Frédéric le Grand. — E. Stockmar : La mort de la princesse Charlotte d'Angleterre.

— *Unsere Zeit* (septembre). Eugène Zabel : Portraits de la vie littéraire russe ; Dostojewsky. — H. Schliemann : Mes nouvelles fouilles à Tiryns. — L. Katscher : La population allemande de Londres.

— *Die Grenzboter* (n° 28). Listz à Weimar. — (N° 29) La Russie et les Russes jugés par un Français.

N° 31. — A. Classen : Une traduction du *Faust* de Gœthe.

N° 32. — Johannes Brahms et la musique contemporaine.

N° 34. — A. Rosenberg : David d'Angers et son œuvre.

— La « Landes-Zeitung » d'Alsace-Lorraine, qui paraîtra à Strasbourg à partir du 1er octobre, contiendra dans sa partie officielle toutes les communications émanant du « Statthalter » et du ministère. Le journal d'Alsace-Lorraine (Elsass-Lothringische Zeitung) et la Gemeinde Zeitung (journal des communes) d'A.-L. cesseront leur publication à la même date.

— Les éditeurs du journal illustré (Illustrirte Zeitung) de Leipzig ont célébré, le 15 août dernier, le cinquantenaire de l'existence de leur journal illustré, un des plus répandus d'Allemagne.

— A partir du 1er octobre, le journal de Francfort devient la propriété d'une société en actions au capital de 300.000 marks.

Belgique. — La première livraison (tome IX) des Annales de l'académie d'archéologie de Belgique contient deux intéressants articles, l'un de M. le colonel H. Wauwermans, président actuel de l'académie, sur l'*Origine d'Anvers*, l'autre de M. H. Schuermans, premier président de la cour d'appel de Liège, sur *Mille inscriptions de vases de grès*, dits flamands.

A l'article sur l'origine d'Anvers M. Wauwermans a joint une carte coloriée sur le site primitif d'Anvers.

— La première livraison du tome 1er du Bulletin de la Société belge d'électriciens vient de paraître ; elle se compose de vingt-deux pages grand in-8° et comprend les noms des membres du conseil général, les statuts de la société, la liste de ses membres fondateurs, les comptes rendus des séances, des rapports de MM. E. Rousseau et Evrard sur les résolutions de la conférence internationale des unités électriques, etc.

Italie. — *Areturio Veneto* (fascuolo 54). Un épisode de la vie de Charles-Quint, par Bernardo Morsolin. — La vie des Vénitiens en 1300, la cité, la lagune, par M. B. Cecchetti. — Recherches sur les traditions relatives aux anciennes immigrations, par Carlo Cepolla.

— *Nuova Antologia* (15 août). Pétrarque voyageur, par Bartoli.

NÉCROLOGIE.

France : *Mgr Allou. — Barral. — Cauvet. — de Comberousse. — Combier. — Fould. — Guyard. — Le Charpentier. — Loones. — Magon. — Mironneau. — Ravaisson-Mollien. — Thénard. — Thomas. — Vaisse-Cibiel.* — **Étranger** : *Binus. — Bohn. — Dobson. — Wilson. — Dietzel. — Dorner. — Bratanek. — Thausing. — Colombo. — Gutierrez. — Alberdi. — Webb.*

FRANCE

— Le doyen de l'épiscopat français, Mgr Allou, évêque de Meaux, est mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Mgr Allou, originaire de Provins, était juge-auditeur au tribunal de cette ville, lorsque, en 1820, il donna sa démission et entra à Saint-Sulpice. Supérieur du petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau, puis vicaire général à Meaux, il avait succédé à Mgr Gallard en 1839. Ce fut lui qui, en qualité de plus ancien suffragant de l'archevêché de Paris, officia le 7 juillet 1848 aux obsèques de Mgr Affre, et le 10 janvier 1857 à celles de Mgr Sibour. Mgr Allou, comme on vient de le voir, a passé toute sa carrière dans le diocèse où il était né. La cécité dont il fut frappé presque au lendemain de sa préconisation ne l'avait pas empêché de se livrer à des travaux historiques, et il a publié notamment une intéressante *Chronique des évêques de Meaux*. C'était un prélat d'un caractère élevé, qui s'était toujours fait remarquer par son grand esprit de conciliation et de modération.

—•⁑•—

— M. J.-A. Barral, chimiste, physicien, agronome, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture, mort le mois dernier, était né à Metz en 1819. Il fut reçu en 1838 à l'École polytechnique. Deux ans après, il entrait dans l'administration des tabacs. Il a été un moment répétiteur à l'École polytechnique.

En 1850, il entreprit avec M. Bixio un voyage aérostatique dont le but était avant tout d'observer les variations de la température, le degré d'humidité de l'atmosphère et de recueillir de l'air à différentes hauteurs.

On lui doit de nombreux mémoires d'agriculture et de chimie, et d'importants travaux météorologiques.

M. Barral a été désigné par F. Arago pour être éditeur de ses œuvres complètes.

—•⁑•—

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-cinq ans, de M. Cauvet, chevalier de la Légion d'honneur, professeur de droit à la Faculté de Caen. M. Cauvet avait publié des livres de droit et d'histoire fort estimés.

Nous citons notamment : *l'Empereur Justinien et son œuvre législative. — Histoire du collège des droits à l'Université de Caen.— Le droit pontifical chez les anciens Romains dans ses rapports avec le droit civil. — L'ancienne Université de Caen. — Les origines du droit civil de l'ancienne Normandie.*

—•⁑•—

— Nous apprenons la mort de Mme Ch. de Comberousse, à laquelle on doit, sous le pseudonyme d'Emma d'Erwin, un volume de poésies, *Pluie et soleil*; un roman, *la Fiancée de Gilbert*, et plusieurs ouvrages d'éducation.

—•⁑•—

— On annonce la mort de M. Combier, ancien représentant du peuple en 1848.

Né à Alissas, près Privas, il exerça d'abord les fonctions d'avocat. En 1847, il fut élu représentant du peuple, puis nommé procureur général près la cour de Nîmes.

Exilé en 1851, il collabora, à Londres, à l'*Histoire de la Révolution* de son ami Louis Blanc.

—•⁑•—

— M. Gustave Fould, ex-député des Basses-Pyrénées et fils de M. Achille Fould, ancien ministre de l'Empire, a succombé le mois dernier aux suites d'une paralysie progressive.

Il y a quelques années, M. Gustave Fould avait fait représenter au Gymnase, et non sans succès, sous le nom de Gustave de Jalin, une pièce en trois actes intitulée *la Comtesse Romani*.

—•⁑•—

— Le Collège de France vient de faire une perte des plus sensibles en la personne de M. Stanislas Guyard, mort à la suite d'une maladie contractée par l'excès du travail. M. Guyard avait succédé, il y a quelques mois seulement, à M. Defrémery, dans la chaire d'arabe. Il n'avait que trente-huit ans. Sa mort

laisse un grand vide dans les études orientales en France.

M. Guyard était secrétaire adjoint de la Société asiatique, correcteur à l'Imprimerie nationale et membre de la commission d'orientalistes instituée récemment près cet établissement.

On lui doit des travaux sur les sectes secrètes de l'islamisme, notamment les *Ismaéliens*; deux mémoires sur « les Pluriels brisés », particularité bizarre de la langue arabe, qu'il avait expliquée fort heureusement; une étude sur la métrique arabe. Enfin, il avait collaboré à la publication des *Annales de Tabari*, base de l'historiographie arabe, publication éditée par tous les arabisants d'Europe.

— Un des fondateurs de la *Société historique et archéologique du Vexin*, M. Le Charpentier, est mort à Neuilly-sur-Seine à l'âge de quarante-cinq ans. Il a publié un assez grand nombre de mémoires et d'ouvrages estimés relatifs à l'histoire de Pontoise et du Vexin.

— On annonce la mort de M. Henri Loones, libraire-éditeur à Paris, décédé accidentellement sur la plage de Mardyck (près Dunkerque) dans sa cinquante-huitième année.

— Nous apprenons la mort d'un gentilhomme breton, M. Magon, marquis de la Gervaisais, qui vient de décéder en son château de Vaugaillard (Ille-et-Vilaine).

M. de la Gervaisais, qui avait juste l'âge du siècle, était entré à Saint-Cyr l'année même de la fondation de notre école militaire. Il servit pandant plusieurs années dans les gardes du corps de Monsieur et, plus tard, prit place dans l'administration.

M. Damas-Hinard a publié, en 1850, un volume intitulé : *Un Prophète inconnu, prédictions, jugements et conseils*, par le marquis de la Gervaisais, dans lequel il avait réuni les pages les plus saisissantes de cet écrivain injustement oublié aujourd'hui, qui fit alors une assez profonde sensation.

— M. Mironneau, commissaire de police du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, a succombé le mois dernier à une fluxion de poitrine. Il n'était âgé que de trente et un ans. M. Mironneau avait publié un *Manuel de police*.

— M. Ravaisson-Mollien, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, est mort le mois dernier. Il était né à Namur en 1811. Parmi les ouvrages qu'il laisse, il convient de citer les *Archives de la Bastille*, (1866-67, 3 vol. in-8°), recueil de documents inédits.

— M. le baron Thénard, membre de l'Académie des sciences, est mort dans son château de Talmay, d'une attaque d'apoplexie.

M. Thénard, fils de l'illustre savant de ce nom, était né en 1820. Riche propriétaire de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, il s'occupa d'agriculture et de chimie agricole, questions où il acquit une grande autorité. Il fut, en matière de chimie agricole, l'adversaire autorisé de son confrère M. de Chevreul, dont l'opposition l'empêcha pendant plusieurs années de prendre rang dans la Société d'agriculture.

M. Thénard passait pour le chimiste de notre époque le plus expert dans les délicates questions d'analyses des vins.

On doit à M. Thénard la découverte du premier composé alcalin organique renfermant du phosphore. Cette découverte ouvrit la voie à toute une série de découvertes d'un grand intérêt.

Praticien avant tout, peu partisan des généralisations purement hypothétiques, M. Thénard s'abstint de prendre parti dans les controverses philosophiques de la chimie dite moderne. Il ne fut ni dualiste ni atomiste, et souriait volontiers de la chaleur de zele déployée parfois par les partisans de l'une ou de l'autre école. Il tenait en grande considération les travaux faits, de part et d'autre, dans l'école M. Würtz ou dans l'école du Jardin des plantes, qui a pour chef M. Frémy. Il tenait en grande estime la monumentale encyclopédie des sciences chimiques entreprise sous la direction de M. Frémy, selon l'esprit philosophique de Lavoisier.

Hors les questions de science, M. Thénard était artiste et fut plus d'une fois un Mécène bienveillant. On cite de lui des traits de la plus délicate et de la plus généreuse bienfaisance.

Pendant la guerre de 1870, M. Thénard fut emmené à Brême par les Allemands, comme otage, avec plusieurs autres notables de la Côte-d'Or. Cet acte fut l'objet d'une protestation solennelle des cinq académies, dans la séance générale du 4 janvier 1871.

— On annonce la mort de M. Thomas, auteur d'une *Bibliographie de la ville et du canton de Pontoise*. Il laisse inachevé un ouvrage intitulé *Numismatique et sigillographie pontoisiennes*.

— Le *Progrès libéral* de Toulouse annonce la mort de son collaborateur, M. Émile Vaïsse-Cibiel, président du conseil d'administration du journal, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse et de l'Académie des Jeux floraux, décédé à l'âge de cinquante-cinq ans.

Par une disposition spéciale de son testament, M. Vaïsse-Cibiel a légué une somme de 4,000 francs, nette de toutes charges, à l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, et une somme égale à l'Académie des Jeux floraux.

ÉTRANGER

Angleterre. — On annonce la mort de M. Isaac Binus, auteur de l'*Histoire de Batley*, et connu pour son habileté à écrire dans le dialecte du Yorkskire. Il dirigeait, il y a quelques années, une revue intitulée

Country Words (*Paroles de la campagne*). Il est mort dans sa trente-huitième année.

— Le doyen des libraires anglais, M. Henry George Bohn, est mort le 22 août dans sa quatre-vingt-neuvième année. La collection intulée *Bohn's Standard Library*, dont il fut le créateur, a mis à la portée de tous les lecteurs anglais une quantité d'ouvrages nationaux et étrangers qu'on ne pouvait se procurer sans grands frais ou dont les traductions n'existaient pas. Il faisait partie de la Société des archéologues (*Society of Antiquaries*) et laisse la réputation d'un écrivain érudit et actif. Il a été jusqu'à la fin un des meilleurs et des plus constants collaborateurs de *Notes and Queries*.

— M. William Dobson, connu parmi les archéologues anglais par des travaux sur les antiquités de la petite ville de Preston, où il habitait, vient de mourir à l'âge de soixante-quatre ans.

— Sir Erasmus Wilson, président du *College of Surgeons* de Londres, est mort à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un égyptologue distingué. On cite parmi ses écrits les plus importants : *l'Égypte du passé* (*Egypt of the Past*) et *Notes sur l'Égypte et ses obélisques* (*Notes on Egypt and his obelisks*). L'obélisque connu sous le nom d'aiguille de Cléopâtre (*Cleopatre Needle*) si gauchement placé aujourd'hui sur le quai de la Tamise, a été apporté d'Égypte en Angleterre à ses frais. Ce transport lui coûta, dit-on, plus de 10,000 livres sterling (250,000 francs.)

Allemagne. — M. Charles Dietzel, professeur à l'université de Marbourg, membre de la chambre des représentants, est mort le 3 août.

— M. Dorner, professeur de théologie à l'université de Berlin, est mort à Wiesbaden au mois de juillet dernier, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était l'auteur d'une *Geschichte der protestantischen Theologie, besonders in Deutschland* (Munich, 1867).

Autriche. — M. P. Th. Bratanek, professeur à l'université de Cracovie et éditeur de la correspondance de Gœthe, est mort à Brünn, le 2 août.

— M. Moritz Thausing, le célèbre iconographe, conservateur de l'Albertine à Vienne, et auteur d'un livre remarquable sur Alber Dürer, s'est noyé dans l'Elbe, près de Leitmeritz, en Bohême. M. Thausing souffrait depuis quelque temps d'une maladie nerveuse, et l'on croit qu'il s'est suicidé dans un accès de fièvre.

Italie. — Le P. Giuseppe Colombo, décédé au mois de mai dernier à l'âge de quarante-six ans, avait publié des *Notizie storiche intorno la citta di Moncalieri* (1876); des *Cenni biografici e lettere dei Monsignori G. Guérin, Asinari, Fr. et Gio. Mercurino Arborio di Gattanara vescovi Barnabiti* (1877); *la Vita di Claretta* (1881); des *Documenti e notizie intorno gli artisti vercellesi* (1885). Le pape Léon XIII, appréciant les mérites du savant barnabiste, l'avait chargé d'écrire la vie d'Alexandre III. La mort est venue le prendre au début de son travail.

Espagne. — Garcia Gutierrez, le célèbre auteur dramatique espagnol, est mort.

Né en 1812 à Chilana, Gutierrez se destina, dans sa jeunesse, à la médecine; mais, pris de passion pour les belles-lettres, il abandonna bientôt cette car, rière et se mit à écrire. Les débuts furent pénibles; mais enfin il triompha de la mauvaise fortune et parvint à faire représenter une tragédie : *El Trovador* sur le théâtre de Madrid.

Le succès de cette pièce fut immense. Gutierrez était célèbre.

Après un assez long séjour en Amérique, il revint en Espagne et fut nommé membre de la junte supérieure des théâtres. Il fit, dès lors, représenter successivement plusieurs pièces, parmi lesquelles il faut citer en première ligne *Simon Bocanegra* et *Venganza catalana*.

Gutierrez déploya, dans ces deux tragédies, un grand talent lyrique et une telle habileté à manier le vers, qu'on peut, sans contredit, lui donner la première place parmi les auteurs espagnols de notre époque.

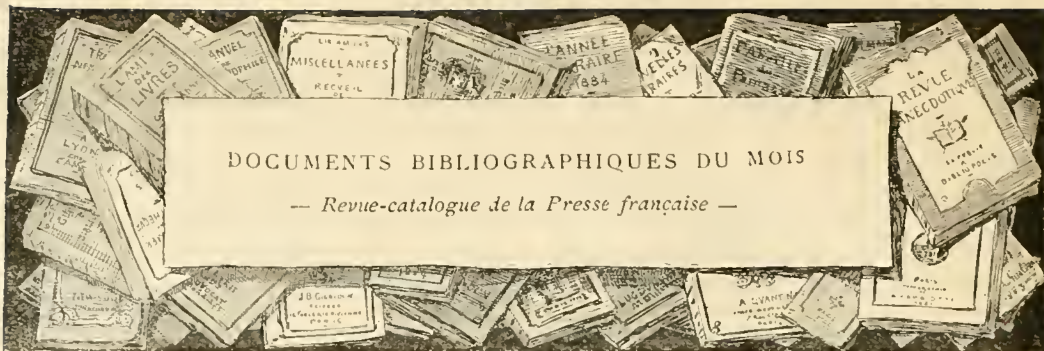
États-Unis. — M. Alberdi, membre de la Société d'économie politique de Paris, ancien ministre plenipotentiaire de la république Argentine en France, en Angleterre et dans plusieurs autres pays, vient de mourir à Paris après une longue maladie.

Il était né à Tucuman, capitale de la province du même nom dans les États de la Plata, en 1810.

Parmi ses ouvrages les plus estimés nous citerons : *Causes et points de départ de l'organisation politique de la république Argentine. — Le Droit public provincial. — Le Système économique et financier de la constitution. — L'Intégrité nationale.*

— Le général américain J.-W. Webb est mort le 7 juin à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut depuis 1827 rédacteur en chef et propriétaire du *Courier and Enquirer* de New-York, jusqu'à sa fusion avec le *World*. En 1861, il fut envoyé comme ministre des États-Unis au Brésil, où il resta quatre ans. On a de lui : *Altowan, or Adventures in the Rocky Mountains* (*Altowan, ou Aventures dans les montagnes Rocheuses*, 1846, 2 vol.), et *Slavery and its Tendencies* (*L'esclavage et ses tendances*, 1856).





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 août). Hymans : Joachim Buecklaër. — E. Michel : Les paysagistes au musée de Munich. — De Ronchaud : Statues peintes et habillées chez les Grecs. — (1er septembre). Ph. Audebrand : Les soirées d'Albert Grisar. — Bauzon : L'art flamand en Bourgogne au xive siècle; Claux Sluter et le puits de Moïse. — Rousseau : Holbein. — ARTISTE (juillet). De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Feuillet de Conches : Paolo Mercuri. — J. Peladan : Le musée Gower, de Nîmes. — Marmontel : Jules Cohen.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (septembre). Ed. Sayous : Les idées dramatiques en France avant la grande éclosion romantique (1816-1826). — De Verdilhac : De l'origine des noms de famille. — L. Léger : La littérature bulgare d'après une récente publication. — BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Robert : Examen d'un trésor de monnaies gauloises. — Dr Rouire : Emplacement de la mer intérieure d'Afrique. — Bertrand : Antiquités provenant de la station de la Tène (lac de Neufchâtel). — Hervieux : Notice historique et critique sur les fables latines de Phèdre et de ses imitateurs directs ou indirects. — Ch. Tissot : Rapport sur les missions archéologiques en Afrique. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (avril-mai). Moulin : Le palais de l'Académie au xviie siècle. — Notes sur les bibliothèques de province. — Souchières : La collection Dutuit. — Vente de la bibliothèque du Dr Couste. — BULLETIN MONUMENTAL (no 5). Maxe-Werly : De la transformation des types monétaires et des résultats auxquels elle conduit. — Dumuys : Moule à patène de l'époque mérovingienne. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (16 et 23 août). Les rivalités européennes au Congo. — A travers la langue anglaise. — Le fusil de l'avenir. — Le tube à tir Morris. — (30 août et 6 septembre). Le Japon historique et militaire. — (13 septembre). Le réseau stratégique. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE (2e trimestre). Duveyrier : La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'an 1300 de l'hégire. — Expédition hydrographique sur les côtes du Maroc. — Desgodins : La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie, de l'Assam et de la Chine. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). Compte rendu de l'assemblée générale annuelle. — Mesures prises contre le choléra à Paris en 1596. — Un monument ancien du rosaire au grand couvent des Jacobins.

CONTEMPORAIN (août). Henry : Correspondance inédite de J. de Maistre. — Le Hir : François Lenormant; les études orientales. — De Harlez : La morale dans la Chine antique. — De Taffanel : La réorganisation militaire ; la frontière. — CORRESPONDANT (25 août). Comte de Ludre : A propos de Joseph de Maistre. — M. Renan. — Gibon : La dernière statistique de l'enseignement primaire. — Régis : Fenelon à Cambrai. — Bridou : Les fonctions du cerveau et les facultés de l'âme. — (10 septembre). De Meaux : Le protestantisme, la papauté et la politique française en Italie au xvie siècle. — Ch. Alexandre : Les dernières années de Lamartine, Mme de Lamartine. — Bakounine : La miséricorde à Florence. — De Couronnel : La république d'Andorre et ses co-souverains. — De Lescure : Les historiens minutistes : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la terreur.* — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 août). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel. — (23 août). Dauriac : Psychologie et pédagogie. — (30 août). Dauriac : *Les théories de l'inconnaissable et les degrés de la connaissance*, par Derepas. — Pillon : J.-B. Dumas et la fin d'une grande théorie chimique. — (6 septembre). La petite bibliothèque du chercheur. — (13 septembre). Renouvier : Une idée juste dans le livre *les Blasphèmes.* — Grindelle : *Danger et nécessité du socialisme*, par Masseron.

ECONOMISTE FRANÇAIS (16 août). La propriété immobilière à Paris. — Le conseil d'Etat en Prusse. — (25 août). La Terreur de 1884 et les mesures de salut public. — Les travaux de la Société de statistique. — (30 août). De quelques règles de conduite pour la colonisation française. — La division de la propriété après la Révolution. — (6 septembre). La Chine, ses ressources, son commerce. — Etudes sur le commerce extérieur des Etats-Unis; Chicago, Pittsburg, Cincinnati. — Les intérêts de la France dans l'Afrique orientale. — (13 septembre). Les résultats éventuels d'une réduction légale des heures de travail. — Le mouvement économique en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 août). Deux statues : G. Sand et Pinel. — Notes d'Eusèbe Lefèvre-Deumier. — Lettre inédite de Salvandy. — Centenaire de Corneille. — Complainte de G. Sand. — Victor Hugo et les ballons. — Lettres inédites de Voltaire. — (15 septembre). Fanny Kemble et Déjazet. — Lettres inédites de Crébillon et de Ducis. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). P. Mantz : Exposition rétrospective de Rouen. — Ch. Yriarte : Les portraits de Lucrèce Borgia. — Lecoy de la Marche : La miniature en France du xiiie au xvie siècle. — Courajod : La part de l'art italien dans quelques monuments de sculpture

de la première Renaissance française. — Blondel : La damasquinerie.

HOMME (L') (août). Martinet : Superstitions populaires. — De Morgan : Le prétendu trésor de Curium. — Dr Fauvelle : L'intelligence et les instincts. — La paléo-ethnographie à l'exposition de Rouen.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 août). Comte Pajol : La bataille de Fontenoy. — Ch. Huit : Les *Grenouilles* d'Aristophane. — J. Levallois : Préfaces de *Mithridate* et d'*Iphigénie*. — (23 août). Levallois : Préface de *Phèdre*. — Martha : Des historiens à Rome. — (30 août). Levallois : Préfaces d'*Esther* et d'*Athalie*. — Croiset : L'éloquence attique au ve siècle. — Huit : Les *Grenouilles* ; commentaire grammatical et littéraire. — (6 septembre). M. Bréal : L'enseignement secondaire. — Levallois : Oraison funèbre de la princesse Palatine. — (13 septembre). Reinach : Préface du *Manuel de la philologie classique*. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). Trésor littéraire à retrouver. — Cinq cents lettres de Racine. — Bossuet et la mort de Mme Guizot. — Voltaire et Shakespeare. — Œuvres de Saint-Evremont. — Tite Haran, imprimeur. — Mémoires de la vie du comte de Grammont. — Les goûts artistiques de M. Thiers. — (10 septembre). Citation à retrouver dans Shakespeare. — Drame inédit de Baudelaire. — Eugène Hugo, frère de M. Victor Hugo. — Douceur, relieur du roi. — Almanachs hollandais. — Livres de médecine. — Mémoires de la marquise de Créquy. — Projet inédit de Mlle Clairon pour l'embellissement de Paris.

JEUNE FRANCE (juillet). Des Essarts : Mme Daudet. — Boulmier : Un précurseur de la Renaissance poétique au xvie siècle; Salmon Malcrin. — JOURNAL DES ECONOMISTES (août). Maurice Tourneux : L'économie politique de Diderot. — Lafargue : Le blé en Amérique. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française. — De Fontpertuis : Le banquet et la réunion annuels du Cobden-Club. — JOURNAL DES SAVANTS (août). Barthélemy Saint-Hilaire : Le Bhagavata-Purana. — G. Boissier : Etude lexicographique. — E. Miller : Analecta sacra. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — Dareste : Histoire des institutions monarchiques de la France. — Lettre inédite de Descartes. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (août) Le sous-officier et les cadres subalternes. — Simond : De la tactique des feux et des armes à répétition. — L'artillerie en campagne. — Malaval : L'armée territoriale.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). C. Flammarion : Les astres obscurs. — La pierre percée de Courgenay. — Oustalet : Les oiseaux des terres australes. — Souvenirs de Palaprat. — A. Rhoné : Barque funéraire égyptienne. — (15 septembre). Un petit homme d'ivoire. — Les eaux-fortes de Claude Lorrain. — MOLIERISTE (septembre). Larroumet : Molière à Béziers et la première représentation du *Dépit amoureux*. — Baluffe : Molière à Carcassonne en décembre 1651 et janvier 1652. — De Semallé : Comme quoi la lecture de la *Vie des saints* et la connaissance du cérémonial romain sont utiles à l'intelligence de quelques comédies de Molière.

NATURE (23 août). L'électricité atmosphérique. — La direction des ballons. — Un aérostat électrique à hélice. — (30 août). Planté : La foudre globulaire. — De Rochas : Les horloges hydrauliques dans l'antiquité. — Histoire de la civilisation. — (6 septembre). La statue de Claude Jouffroy. — Etudes sur les marines de l'antiquité; la bataille de Chio. — Curieux documents météorologiques. — (13 septembre). Le réseau télégraphique pneumatique à Paris. — Les unités de longueur astronomiques. — Les transports militaires par chemins de fer. — L'Ecole Monge. — NOUVELLE REVUE (15 août). Renard : L'influence de l'Allemagne sur la France depuis 1870. — Ary Renan : L'art japonais. — Giraudeau : Les colonies et la colonisation. — Mme A. Daudet : Fragment d'un livre inédit. — (1er septembre). Mme Adam : La patrie hongroise. — Ph. Audebrand : Armand Marrast. — Arvède Barine : Un couvent de femmes en Italie au xvie siècle.

POLYBIBLION (août). Davranche : Poésie. — Mgr Postel : Ouvrages d'instruction religieuse et de piété. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE ALSACIENNE (août). Scheurer-Kestner : Ch. Gerhardt, Laurent et la chimie moderne. — Jung : L'université de Strasbourg sous la Convention. — Mismer : Les suites d'une capitulation. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (juillet-août). Deloche : Etude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Gaidoz : Le Dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Chodzkiewicz : Archéologie scandinave ; fers de lance avec inscriptions runiques. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (août). Guiffrey : Le testament et les enfants de François Clouet. — H. Jouin : Les portraits d'artistes français à la villa Médicis. — REVUE BRITANNIQUE (août). Histoire générale des grèves. — Deux contes d'Anthony Trollope. — Chez les Teutons. — Les rivalités au théâtre ; Dugazon et Dazincourt. — Le tir à l'arc en Angleterre et en Amérique. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE. Defoë : Lady Roxana. — De Lafont : Le naufrage ou la pompe funèbre de Crispin. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Delacroix : Réflexions sur le beau. — D'Epinay : Mémoires et correspondance. — Sonnets de Cervantès. — Correspondance inédite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (18 août). Lefort : Histoire de Rouen. — Thomson : L'Exposition des œuvres de Wyclif à la Bibliothèque royale. — Meier : Etudes albanaises. — Hubert : Etude sur la condition des protestants en Belgique. — (1er septembre). D'Arbois de Jubainville : Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique. — De Cosnac et Pontal : Mémoires du marquis de Sourches. — (8 septembre). Bornemann : Boileau Despréaux jugé par Desmarets de Saint-Sorlin. — REVUE DES DEUX MONDES (1er août). De Villenoisy : La nation armée. — Beaussire : La crise actuelle de la morale. — A. Sorel : Dumouriez et la retraite des Prussiens. — Simonin : Le mont Cenis, le Saint-Gothard, l'Arlberg. — Dastre : La circulation du sang. — Brunetière : Les petits naturalistes. — (15 août). A. Leroy-Beaulieu : Les catholiques libéraux et l'Eglise de France de 1830 à nos jours. — A. Sorel : La défection de Dumouriez. — Mme Lee Childe : En Tunisie. — De Saporta : Le passé des régions arctiques. — Bourdeau : Schopenhauer d'après sa correspondance. — (1er septembre). P. Janet : Les lettres de Mme de Grignan; de 1671 à 1677. — Fouillée : La philosophie du suffrage universel. — Jurien de la Gravière : La marine des Byzantins. — Ch. Lavollée : La ville de Paris et l'Administration municipale. — Guéroult : Un commentaire pittoresque de la *Divine comédie*. — Brunetière : Fénelon à Cambrai, d'après un livre récent. — REVUE GENERALE (15 août). A. Silvestre : Souvenirs de Th. Gautier. — Rhein : La réorganisation des consulats. — Battesti : De l'acclimatement en temps de choléra. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). De Fontpertuis : Un tour dans l'ouest et le farwest des Etats-Unis. — Jametel : La

Corée avant les traités. — Dupuis : Mon retour au Tong-King (1883-1884). — Delavaud : Le mouvement géographique. — Labarthe : L'œuvre de l'alliance française au Tonkin. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (août-septembre . Siegmeth : Les Karpathes du nord-est. — Duloup : Saïgon en 1884. — Le voyageur Barth, précurseur des explorateurs de l'Afrique moderne. — Le P. Le Roy. — Dans l'Oukami. — Dr Cauvin : Excursion au Taï-Chanu et au tombeau de Confucius.—REVUE HISTORIQUE (septembre, octobre). De Grammont : L'esclavage à Alger. — Reuss : Marie Stuart, Bothwell et Darnley, d'après quelques publications allemandes récentes. — Ch. Henry : Frédéric le Grand d'après des lettres inédites de d'Alembert à Mlle de Lespinasse. — REVUE LITTÉRAIRE (août). De Lansade : Les romans de M. Zola. — Imbert-Goubeyre : Une page de flore catholique. — *Maret, duc de Bassano*, par le baron Ernouf. — *La vie politique en Angleterre*, par Daryl. — REVUE LYONNAISE (15 juin). De Cazenove : Le centenaire de Montgolfier. — X. Marmier: Un Lyonnais; Frémont. — De Soultrait : Notice sur un manuscrit de la légende dorée, de la bibliothèque de Mâcon. — Vachez : Vital de Valous, sa vie et ses œuvres. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Beaussire : L'indépendance de la morale. — Ribot : Les bases affectives de la personnalité. — Tarde : Travaux récents sur le socialisme contemporain. — Séailles : Essai sur le génie dans l'art. — Stuart Mill : *L'utilitarisme*. — Bigou : *Le problème de l'infaillibilité rationnelle*. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 août). E. Heim : L'avenir de l'Autriche. — P. Janet : De la suggestion dans l'état d'hypnotisme. — G. Bergeret : Le roman social. — J. D. : Le Littré anglais. — L. Ulbach : Lisbonne. — (23 août). Ch. Bigot : M. Meissonier. — G. Bergeret : Le roman social. — E. Heim : Le rôle de l'Autriche en Europe. — Brunal : *Les philosophes et l'Académie française au* XVIIIe *siècle*. — (30 août). Darmesteter : Les études orientales en 1883-1884. — Ch. Bigot : M. Meissonier. — (6 septembre). G. Charmes : La marine de guerre et la guerre maritime d'après M. Gougeard. — Mercier : L'enquête parlementaire sur la situation économique. — (13 septembre). F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — L. Ulbach : Lisbonne. — Barine : Un roman américain; M. Edward Bellamy. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 août). Perrier : Les progrès récents de la géographie. — Mocquart : L'estomac des crustacés. — Croisiers de Lacviviers : Les terrains crétacés de l'Ariège. — (23 août). La vraie date de la mort de Diderot. — Ville : Emploi des engrais. — Du Claux : Le congrès d'hygiène industrielle de Rouen. — Renard et Krebs : Un aérostat dirigeable. — (30 août). Verneuil : La diathèse néoplasique. — De Varigny : Les microbes et leur rôle pathogénique. — (6 septembre). Les progrès de l'hydrographie en France. — Richet : La température des mammifères et des oiseaux. — Laussedat : Historique de la direction des ballons. — (13 septembre). Rochard : La valeur économique de la vie humaine. — Rosenthal : La transmission des actions réflexes. — Lacaze : Bouddha et sa doctrine religieuse. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 août). Louis Ratisbonne : Saint Louis. — G. Becker : Louis Meyer de Knouau et ses mémoires.

SCIENCE ET NATURE (16 août). La photographie en voyage. — L'insecticide du phylloxera. — Autographes de savants commentés par M. Desbarolles. — (23 août). Claude de Jouffroy. — Les eaux potables; les matières organiques. — Utilisation de la sciure de bois pour l'éclairage des usines. — (30 août). Algues et Bactéries. — Les fumeurs d'opium. — La paniconographie. — (6 septembre). L'électricité à domicile. — Le budget d'un voyage à pied. — La végétation à Madagascar. — (13 septembre). La navigation aérienne par l'électricité. — Cl. Bernard : Physiologie générale, fragments inédits. — La vérité sur la direction des ballons. — La vitesse des trains express. — Les quinquinas des Cordillères. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). Samion : Le recrutement et le budget. — De la Barre Duparcy : Un mot sur l'esprit militaire. — Général Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie; l'Algérie en 1836. — Lehautcout : La campagne de l'armée du Nord en 1870. — (1er septembre). W. de Fonvielle : L'aerostat dirigeable de Meudon. — Souvenirs militaires du général baron Hulot.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1884)

DEBATS. Août : 16. De Pressensé : Deux pionniers de la civilisation chrétienne en Afrique : Livingstone et Casalis. 17. Essai sur la flore du pavé de Paris. 19, 26 et septembre : 2 et 9. Bourget : Notes sur l'Angleterre. 22. E. Bertin : *La femme française dans les temps modernes*, par Clarisse Bader. 23. H. Houssaye : *Le fils de Pierre le Grand*, par Melchior de Vogüé. 27 et septembre : 10. G. Charmes. Franck : *Critique des systèmes de morale contemporaine*, par Fouillée. 28. De Parville : *De la phtisie bacillaire des poumons*, par Sée. 31. Mori : *La cour de l'impératrice Joséphine*, par Imbert de Saint-Amand. — Septembre : 5. G. Charmes : *Mme de Maintenon*, par Gréard. 14. G. Charmes : *A terre et à bord*, par le contre-amiral Aube.

XIXe SIÈCLE Août : 19. H. Fouquier : Correspondance de G. Sand. 25. Ch. Bigot : De Nittis. 26. Sarcey : Les *Maximes* de La Rochefoucauld. — Septembre : 9. Sarcey : *Correspondance inédite de Victor Jacquemont*.

ECHO DE PARIS. Août : 29. Hepp : *Chien-Caillou*. — Septembre : 8. E. Lepelletier : Les Balzaciens.

EVÉNEMENT. Septembre : 12. *La Patrie hongroise*, par Mme Adam.

FIGARO. Août : 21. Sarcey. 27 et septembre 10. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. — Septembre : 6. Seignelais : Les cadeaux d'une marquise. (Bibliothèque de la ville d'Auxerre).

FRANÇAIS. Août : 19. Le *Roman comique* de Scarron et Molière. 22. Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande. 23. *L'Épiscopat de Massillon*, par Blampignon. 29. Le ministère de Jean de Witt. — Septembre : 2. Les comédiens de Son Altesse d'Epernon. 5. Une nouvelle histoire de sainte Thérèse. 15. Les Français à Munich.

FRANCE LIBRE. Août : 18. G. Sand au théâtre. 22. Jules Verne. — Septembre : 5. L. Lacourt : M. Pailleron.

GAULOIS. Août : 17. Guy de Maupassant : La lune et les poètes, M. Mallarmé.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 23. De Pontmartin : De Montalembert et Cornudet. 23. La misère et le vice à Londres. — Septembre : 6. De Pontmartin : Correspondance de G. Sand.

GIL BLAS. Septembre : 3. Nestor : La morale et les littérateurs.

LIBERTÉ. Août : 18. G. Sand d'après sa correspondance. 18. Le vieux théâtre ; Scarron auteur dramatique.

MATIN. Août : 25. Talmeyr : La littérature de demain.

MONDE. Septembre : 10. Lettres à un ami de collège publiées par Cornudet.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 1. Karr : A propos de statues. 3, 4. Madagascar. 8. Un romancier anglais : Ch. Reade. 9. Ch. de Montalembert et Léon Cornudet. 11. V. Fournel : M. P. Bourget et M. E. Montégut.

MOT D'ORDRE. Septembre : 11. A. Scholl : La société des gens de lettres.

NATIONAL. Août : 25. La misère à Londres.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 16. Les livres de prix. 19, 21, 26. Doinel : Le pacte de famine. — Septembre : 4 Psychologie familière. 13. Les philosophes et l'Académie française au XVIIIe siècle.

SIECLE. Août : 16. *Les grandes chasses au XVIe siècle*, par de la Ferrière. — Septembre : 1. *Œuvres* de Molière illustrées par Leman. 4. *Les finances de la France au XIXe siècle*, par Sudre.

TELEGRAPHE. Août : 22. G. Sand, homme politique. 29. *Essai sur le génie dans l'art*, par Séailles.

TEMPS. Août : 17. Deux portraits de Corneille. 19. Duguay-Trouin. 19. Les bibliothèques municipales de Paris. 19. Vernier : La scismographie et les mouvements du sol. 20. Rambaud : Un ministre de la guerre sous Louis XVI ; le comte de Saint-Germain. 21. Bossert : Un romancier autrichien : *Honneur*, par Ossip Schubin. 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30 et septembre : 10, 11, 13, 15 : Marc-Monnier : Un aventurier italien : Gorani. — Septembre : 2. Recherches sur l'ozone.

UNIVERS. Août : 18. Une traduction française rationaliste de la bible. 19. Campian, tragédie. 30. La question de l'inspiration des Livres saints.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de septembre 1884

1. *Revue vinicole et agricole des viticulteurs de France et d'Algérie*. In-8°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 54, rue des Martyrs. Abonnements : un an, 20 francs. Le numéro, 5 francs. Mensuel.

L'Est-Journal, organe des intérêts locaux des Xe, XIe, XIIe, XIVe et XIXe arrondissements de Paris. In-18, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Oziou. Bureaux, 395, rue des Pyrénées. Abonnements : un an, 4 francs. Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel

2. *L'Anti-Bavarde*, paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Duvau. Bureaux, 19, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 15 centimes.

Le Matin français, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Lucotte. Bureaux, 143, rue Montmartre. Le numéro, 10 centimes.

3. *Le Divorce*, journal hebdomadaire paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Chemin. Bureaux, 74, rue de la Folie-Méricourt. Abonnements : un an, 6 francs, 3 mois, 4 francs. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Métropolitain de Paris*. In-folio, 4 p., fig. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 15, rue Michel-Ange. Abonnements : un an, 30 francs. Le numéro, 30 centimes. Parait le dimanche.

Le Petit patriote, journal quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cusset, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 18 francs. Le numéro, 5 centimes.

17. *Le Pipelet*. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Chérie. Bureaux, 40, rue Hallé. Abonnements : un an, 3 francs. Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

18. *L'Assurance commerciale*. In-4°, 4 p. à 4 col. Le numéro, 10 centimes.

La République argentine, organe international pour le développement des intérêts commerciaux, agricoles, industriels et financiers. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 23, rue de Bruxelles. Abonnements : un an, 25 francs. Le numéro, 15 centimes.

21. *Le Franco-Algérien*, paraissant le jeudi. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 48, boulevard Magenta. Abonnements : un an, 10 francs ; 6 mois, 6 francs.

23. *La Sorbonne électorale*, organe du groupe électoral socialiste du quartier de la Sorbonne. In-18, 14 p. Paris, imp. Adam. Le numéro, 5 centimes.

La France laborieuse, écho du commerce national paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, Imp. Nouvelle. Bureaux, 22, rue de Fleurus. Abonnements : un an, 10 francs ; 6 mois, 6 francs. Le numéro, 20 centimes.

Les Menaces de Jean Gueule. In-16, 16 p. Paris, imp. Guillemin. Bureaux, 14, rue de l'Essai. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

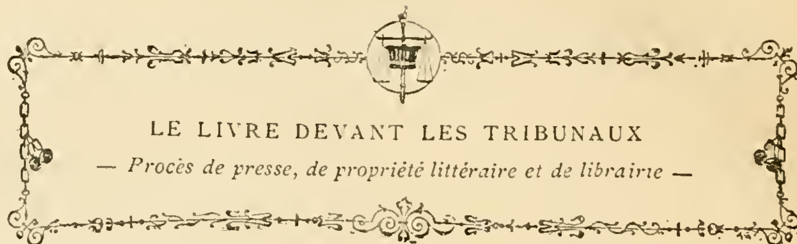
30. *La Verge*, organe des agents et employés des diverses administrations. Paraissant le samedi. Petit-in-4°, 4 p. à 3 col. Bureaux, 27, rue Monge. Abonnements: un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *La Tribune des concerts.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 22, rue Soufflot. Le numéro, 15 centimes. Spécimen.

L'Échange, organe spécial des organes et des ventes. Paraît le 1er et le 15. In-4°, 4 p. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 5, rue de Provence. Abonnements : un an, 12 francs. Le numéro, 20 centimes.

Le Novateur. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 13, rue Monsigny. Abonnements : un an, 80 francs. Le numéro, 10 centimes.

Journal des Cocus, organe des hommes mariés. In-4°, 4 p. à 3 col. Papier jaune. Paris, imp. Aubineau.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France : *Outrages aux bonnes mœurs, M. Tumin. — Presse, Co-gérants.*

FRANCE

Outrages aux bonnes mœurs. — M. Tumin.

M. Tumin, libraire, passage de l'Opéra, 18, galerie de l'Horloge, a comparu le 30 août dernier devant la 9e chambre correctionnelle, présidée par M. Saffers, sous prévention d'outrages aux bonnes mœurs, comme ayant vendu, exposé et mis en vente un nombre considérable de lithographies et gravures obscènes.

Il est Alsacien, n'a pas opté pour la nationalité française, a été traduit en 1871 devant le Conseil de guerre pour participation à l'insurrection et acquitté.

Voici ce que porte le rapport du commissaire de police :

A plusieurs reprises, il a été signalé comme se livrant à la vente d'ouvrages obscènes et condamnés, et plusieurs fois, le gardien du passage a dû lui faire des observations, parce qu'il exposait dans sa vitrine des ouvrages avec gravures par trop libres, entre autres les *Amours de Bacchus.*

Le sieur Tumin a une clientèle toute spéciale de bibliophiles et d'amateurs de curiosités littéraires et d'ouvrages obscènes. Il reçoit peu de clients dans son magasin et traite presque toutes les affaires par correspondance. Sa clientèle, plus nombreuse en province qu'à Paris, est tenue au courant des ouvrages mis à sa disposition au moyen d'un catalogue mensuel, véritable journal, lequel contient l'indication souvent trop peu gazée des titres des livres ou gravures mis en vente.

Voici ses explications :

Je ne suis pas dans la catégorie de ces libraires qui mettent à la disposition du public, à des prix peu élevés, des dessins érotiques dont ils font un véritable déballage. Je vends à des prix, tous relativement élevés, de véritables objets d'art, cotés 500, 1,000, 1,500 francs même, ainsi qu'en fait foi le catalogue que je publie depuis des années.

Dans ces conditions, les œuvres que je vends doivent être considérées, je le répète, comme des œuvres d'art plutôt que comme des objets appartenant au commerce.

Mon catalogue n'est adressé qu'aux bibliophiles et collectionneurs sérieux, dont quelques-uns, que je pourrais citer, sont des députés.

C'est tout à fait par hasard que quelques catalogues se sont trouvés dans la boîte, à l'extérieur de la boutique; mais en admettant qu'un passant, après avoir pris lecture de ce catalogue, m'eût demandé un ouvrage ou des dessins érotiques, je lui eusse certainement répondu, ne le connaissant pas, que l'ouvrage ou le dessin demandé était déjà vendu, mon habitude étant de ne livrer des œuvres de ce genre qu'à des personnes connues de moi pour être des collectionneurs.

M. le substitut *Damiron* a soutenu la prévention.

Me Corne, avocat, a présenté la défense du prévenu.

Le tribunal a condamné M. Tumin à un mois de prison, 500 francs d'amende, et a ordonné la confiscation de toutes les pièces saisies.

Presse. — Co-Gérants. — Responsabilité du non-signataire du Journal.

La loi sur la presse du 29 juillet 1881 n'a pas interdit à un journal d'avoir plusieurs co-gérants ; mais celui seul qui a signé un numéro du journal est responsable des délits que contient ce numéro.

D'où il suit qu'une Cour d'appel a eu tort de déclarer valable la citation donnée à celui des gérants qui n'a pas signé ; cette citation n'est valablement donnée qu'au co-gérant signataire.

Cassation, sur le pourvoi du sieur Schwob, gérant des journaux le *Phare de la Loire* et le *Petit Phare*, de l'arrêt de la Cour d'appel de Rennes, chambre correctionnelle, du 18 juin 1884, dans l'affaire des époux David père et mère, et renvoi devant la Cour d'appel d'Angers.

M. le conseiller Poulet, rapporteur, *M. Roujat*, avocat général, conclusions conformes. Plaidant : *Me Bouchié de Belle.*

Cour de cassation, Ch. criminelle; Bulletin du 16 août 1884.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

Supplément au Numéro du 10 Octobre 1884 du « LIVRE »

OPINION DE LA PRESSE

SUR

L'ŒUVRE COMPLET

DE

REMBRANDT

DÉCRIT ET COMMENTÉ

PAR

M. CHARLES BLANC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

CATALOGUE RAISONNÉ DE TOUTES LES ESTAMPES DU MAITRE

Avec la reproduction en fac-similés, sans retouche et de grandeur naturelle, de toutes ces Estampes

EN TOUT 351 PIÈCES

L'ouvrage forme 1 volume in-folio colombier et 2 Albums

Le volume et le petit album mesurent 33/47 centimètres, et le grand album, qui contient les planches hors format, mesure 62/80 centimètres, le tout recouvert d'un cartonnage artistique n'enlevant rien aux marges.

Le tirage a été fait seulement à 500 exemplaires numérotés, savoir :

400 *ex.* — *Texte sur vélin, planches sur Hollande*	500 *francs*
80 *ex.* — *Texte sur Hollande, planches sur Hollande et Japon*	1.000 —
20 *ex.* — *Texte sur Whatman, planches sur Hollande, Japon et Whatman* . .	2.000 —

FRANCE

(Suite)

LE *TEMPS*

On peut s'étonner que M. Charles Blanc, qui est connu par l'orthodoxie de ses doctrines et par la grâce correcte avec laquelle il les expose, se soit épris d'une tendresse persistante pour un hérétique tel que Rembrandt. Sans parler de la notice chaleureuse qu'il consacrait dès 1848 au maître d'Amsterdam, et qu'il a modifiée plusieurs fois pour la maintenir à la hauteur de la science, M. Charles Blanc a toujours aimé les eaux-fortes de Rembrandt et il a passé une partie de sa vie à les étudier, à les décrire, à les faire reproduire dans tous les formats et par tous les moyens imaginables. Il y revient aujourd'hui dans une édition définitive et monumentale et il ajoute, à la séduction d'un texte complété, un volume de planches et un album contenant les héliogravures de toutes les pièces qui constituent l'œuvre du maître inquiétant. A ce zèle que rien ne refroidit, à ces continuels retours vers des créations où les pauvretés de la forme tiennent évidemment quelque place, on doit reconnaître tous les signes d'une captivité morale, honorable pour celui qui exerce la domination autant que pour celui qui la subit. Rembrandt a vaincu ; et, malgré le culte qu'il a voué aux splendeurs du style, M. Charles Blanc est conquis par ce visionnaire insurgé.

... L'auteur décrit minutieusement toutes les planches, il les commente, il les embordure dans un cadre instructif et charmant. Il dit à quelles marques ou à l'absence de quels signes on reconnaît les divers états des eaux-fortes, il note le prix qu'elles ont atteint dans les ventes fameuses. Et son inventaire n'est pas un inventaire après décès. Il est vivant comme le doit être tout livre d'art. M. Charles Blanc tient

beaucoup à n'être pas confondu avec un greffier, exact mais dépourvu de fantaisie. Il met de la gaieté dans l'enregistrement; il ouvre des parenthèses, il raconte des historiettes. A propos des personnages dont Rembrandt a gravé le portrait, il écrit un bout de biographie, et ce travail n'a pas toujours été facile, car quelques-uns des hommes qui ont posé devant le peintre d'Amsterdam ont caché leur existence dans une demi-teinte dont il est souvent malaisé de deviner le mystère. Ailleurs, il nous fait pénétrer dans l'intérieur d'une maison hollandaise, ou il esquisse un coin de paysage, une perspective de cette région fantastique où le voyageur naïf s'étonne de voir des bateaux au milieu des prairies. Ces échappées dans la vie du XVIIe siècle ou dans les verdures de la campagne donnent au catalogue de M. Charles Blanc beaucoup d'air et de couleur. Il est inutile de dire que, malgré certaines restrictions inévitables et que nous trouvons parfaitement légitimes, Rembrandt y est jugé et glorifié avec la sympathie la plus intelligente et la plus généreuse.

.... A ce texte, qui résume les acquisitions dues à une longue étude, s'ajoutent un robuste volume et un grand portefeuille tout pleins d'images. Ici, c'est Rembrandt lui-même qui a la parole. D'accord avec M. Charles Blanc, l'éditeur a tenu à donner des reproductions fidèles, des traductions qui ne mentent pas. Il a eu recours au procédé de l'héliogravure, procédé encore nouveau, mais qui a fait rapidement son chemin dans le monde. L'héliogravure a été quelquefois suspectée, parce que l'on a permis au graveur de retoucher les épreuves, de préciser un détail indistinct, d'éclaircir une ombre mal venue. Rien de pareil dans le nouveau recueil : on n'a pas voulu tricher avec Rembrandt; on nous donne les résultats graphiques tels que les opérations les ont fournis et sans avoir fait leur toilette.

On pourra discuter cette tentative : nous l'approuvons, car nous sommes absolument lassés des arrangements, des trahisons, des mensonges. Sans doute, il y a là des épreuves où les finesses originales se sont atténuées, où les ombres ont un peu perdu de leur transparence. C'est un malheur, mais du moins la reproduction est textuelle, et Rembrandt n'est point mis à la mode du jour, il n'est pas déguisé. Ces héliogravures, véritables pièces de conviction, sont l'œuvre de M. Henri Garnier, qui les a exécutées sous la direction d'un artiste dont nous avons plus d'une fois signalé les fines aquarelles, M. Firmin Delangle. Précisément parce qu'elles sont fidèles et parce qu'elles sont en outre de la dimension des originaux, les planches que M. Charles Blanc a ajoutées à son livre permettent de constater l'ingénieuse exactitude de ses appréciations, et elles pourront, s'il le faut, servir de base aux polémiques futures. Mais elles ont dès aujourd'hui une utilité meilleure : elles font repasser sous nos yeux l'œuvre étrange et presque formidable du maître graveur qui a si curieusement interrogé l'âme humaine, qui a été le poète de la lumière et qui, dans ses tendresses barbares, a mis souvent sur des formes d'une laideur touchante les morbidesses du modelé le plus exquis.

PAUL MANTZ.

LE *VOLTAIRE*

En vérité, devant cette reproduction fac-similaire des trois cent cinquante-une eaux-fortes du grand visionnaire d'Amsterdam, c'est-à-dire de trois cent cinquante-un morceaux réputés intraduisibles et mystérieux pour l'éternité, il faut s'incliner et rendre hommage à la puissance du génie moderne et de ses découvertes. Le soleil ne se doutait pas qu'on l'utiliserait à rendre des effets de clair-obscur et à perpétuer les chefs-d'œuvre qu'il avait inspirés. Voilà le soleil graveur; demain nous aurons le soleil peintre. Avant la publication de cet ouvrage, en tête duquel l'éditeur aurait pu écrire : *Phœbus fecit!* le plus opulent amateur n'aurait pas pu, au prix même d'un million, réunir la totalité de ces eaux-fortes, éparses dans les riches cabinets et les musées de l'Europe. Nul au monde ne pouvait se vanter de posséder intégralement l'œuvre gravé de Rembrandt. C'était là, comme dirait le charmant poète des *Odes funambulesques*, un de ces rêves pour lesquels un Rothschild est pauvre. C'est à peine si de bons graveurs, tels que Flameng, par exemple, avaient pu, au bout de trois ou quatre années de labeur, nous transcrire l'une de ces pièces immortelles autant que rarissimes et divulguer la gloire du *Jésus guérissant les malades.* On doit savoir bon gré, par le temps qui court, à l'homme audacieux qui risque une part de sa fortune dans une entreprise de cette importance et qui ose espérer que cinq cents personnes de goût répondront à son appel téméraire.

L'honneur de M. Quantin et de son collaborateur, M. Firmin Delangle, sera de s'en être tenus à ce qu'ils pouvaient obtenir de leurs insaisissables modèles et de s'être gardés de toute retouche sacrilège. Et ils en ont été récompensés largement, puisque sur l'ensemble de trois cent cinquante et une pièces il en est les deux tiers au moins dont la perfection ne laisse rien à désirer.

C'est donc un service inappréciable que M. Quantin a rendu aux gens intelligents en réunissant cet ensemble de pièces disséminées aux quatre coins de l'Europe et en les reproduisant par l'impeccable héliogravure, qui les restitue trait pour trait et tache pour tache, de manière à ne pas permettre de reconnaître une différence entre l'original et la copie.

ÉMILE BERGERAT.

ÉTRANGER

THE ACADEMY, de Londres.

... Cette œuvre magistrale, qui renferme une reproduction de toutes les estampes du maître et ne compte pas moins de 351 pièces, outre un volume in-folio colombier contenant le texte, a été exécutée sous la direction de M. Firmin Delangle, par les procédés nouveaux d'héliogravure.

Je ne me propose nullement de me livrer à une étude critique de l'œuvre de Rembrandt. Mon but est uniquement de vous signaler un ouvrage qui, en France, obtient en ce moment un vif succès d'étonnement et d'admiration. J'ignore en quoi consiste le procédé nouveau de M. Delangle, mais ce qu'il importe de

dire, c'est que les épreuves n'ont pas subi la moindre retouche. Il en résulte que certaines d'entre elles ne plaisent pas complètement à l'œil, car Rembrandt était un imprimeur habile en même temps qu'un inimitable aqua-fortiste; mais les détails de chaque eau-forte ont été scrupuleusement respectés et les estampes qui nous sont offertes sont dignes de servir aux plus minutieuses recherches sur l'*OEuvre de Rembrandt*.

Cet ouvrage est en quelque sorte classique. Les précieux et nombreux documents qu'il renferme marquent sa place aussi bien dans les bibliothèques scolaires que dans celles des amateurs. Le prix en est relativement peu élevé si l'on considère que les deux albums contiennent 351 pièces et qu'ils sont accompagnés d'un volume de texte explicatif dû à la plume de M. Charles Blanc qui a su, à la fois, instruire et charmer le lecteur. L'auteur est parvenu à réunir toutes les pièces des grandes collections de l'Europe, soit publiques, soit privées; il fait même connaître le prix atteint par quelques-unes des principales épreuves, à la vente Firmin-Didot.

J'ai vivement regretté de ne pouvoir me rendre à Londres, lors de l'exposition organisée par le Burlington Fine Arts Club, exposition si utile pour la critique iconographique moderne. J'en ai reçu le catalogue et M. Seymour Haden m'a fait l'honneur de me communiquer les études qu'il a depuis publiées dans la *Gazette des Beaux-Arts;* mais j'avais encore des doutes sur bien des points. C'est à Rembrandt que je dois mes premières leçons en art; c'est à la vue de ses eaux-fortes que j'éprouvai les premières émotions de l'amateur : vers 1856, à Paris, à la Print Room, et en 1862, au British Museum, alors sous la direction du vénérable M. Carpenter.

Aujourd'hui, en présence de ces planches, qui n'ont pas la prétention de rendre l'inimitable beauté de l'épreuve originale, mais qui sont des reproductions fidèles, j'ai ressenti toutes les impressions de ma jeunesse : j'aime à lire dans le cœur et dans le cerveau de ce génie puissant. De cette édition remarquable, on a éliminé avec soin toutes les pièces douteuses, attribuées à Rembrandt soit par la tradition, soit par des collectionneurs jaloux de posséder des épreuves rares à n'importe quel prix. Ce travail d'élimination donne à l'œuvre une valeur unique. Quelles pièces fallait-il écarter? La solution de cette question ouvrait un vaste champ aux recherches. Avec sa double autorité de fin amateur et d'aqua-fortiste distingué, M. Seymour Haden nous avait désigné plusieurs pièces, mais il en avait passé quelques autres sous silence. La discussion engagée sur ce point, d'abord par un petit nombre de personnes ayant le loisir de s'en occuper, a pris une importance considérable et maintenant chacun s'y intéresse. L'amateur chez lui, et le professeur dans sa chaire, pourront désormais enseigner avec exactitude à leurs enfants ou à leurs élèves l'une des formes de l'art les plus difficiles à apprendre

L'idéal de l'enseignement académique, qui n'admet pas que l'on puisse être instruit si l'on ignore les travaux décoratifs de l'école italienne, est sérieusement menacé par la publication d'un pareil ouvrage : en effet, aucun maître à aucune époque n'accorda une part aussi large à la personnalité humaine.

La *Pièce aux cent florins*, est un chef-d'œuvre non seulement par l'originalité de la composition, l'effet puissant du clair-obscur et la perfection du dessin, mais avant tout par la diversité des types qu'elle présente. La bizarrerie des attitudes et l'imposante figure du Christ laissent une impression profonde.

THE DAILY TELEGRAPH, de Londres.

... Un autre livre de luxe, encore plus riche et d'une valeur plus importante que tous ceux publiés jusqu'ici, c'est l'*OEuvre de Rembrandt* que vient de mettre en vente M. Quantin, de Paris. Pour le collectionneur ce livre n'est pas seulement un recueil de grand prix, c'est un ouvrage indispensable.

Pas un amateur, pas un établissement public même ne pourrait se procurer toutes les gravures dont les fac-similés sont réunis dans cette superbe édition. M. Charles Blanc, le critique d'art éminent qui a écrit le texte, fait observer dans sa préface que le nombre des eaux-fortes attribuées à Rembrandt a été jusqu'à ce jour un peu exagéré; ses recherches incessantes l'ont amené à en réduire le nombre à 351. Bon nombre de ces eaux-fortes se trouvent couramment dans le commerce, mais quelques-unes sont très rares et de quelques autres il n'existe qu'un seul exemplaire. Les plus belles épreuves font, en général, partie des collections nationales, telles que celles du British Museum, des musées de Paris, d'Amsterdam, de Vienne. Il est probable que jamais aucune de ces estampes ne sera mise en vente, de sorte qu'un amateur enthousiaste ne pourra jamais, à aucun prix, compléter sa collection des eaux-fortes de Rembrandt. On sait du reste que quelques épreuves valent fort cher : entr'autres *Le Christ guérissant les malades*, dont Rembrandt donna un exemplaire à un marchand d'estampes en échange d'une épreuve de Marc-Antoine que le vendeur estimait 500 francs. Cette somme paraît si élevée qu'on s'est toujours demandé si le marchand voulait faire une faveur à Rembrandt ou s'il jugeait que c'était là, réellement, le prix de la gravure. Toujours est-il que les épreuves de cette eau-forte ont atteint un prix énorme. En 1809, l'une d'elles fut vendue 1,025 francs — et en 1840 — 5,775 francs. Plus tard l'épreuve appartenant à M. Verstolk de Sœlen fut vendue 29,500 francs à M. Palmer, et à la mort de celui-ci, survenue l'année suivante, elle fut revendue 27,500 francs, somme que l'on peut considérer comme étant maintenant le prix courant de cette gravure.

Le remarquable ouvrage dont nous parlons contient, outre une intéressante biographie de Rembrandt, un historique complet de chaque gravure et la description détaillée de chaque état, de telle sorte que le collectionneur ne saurait se tromper. Cette description est si complète qu'elle forme un volume de plus de 300 pages in-folio; mais ce qui intéressera surtout les amateurs d'art c'est que les 351 planches sont reproduites par le procédé connu sous le nom d'héliogravure. Les fac-similés sont d'une fidélité absolue.

LE *JOURNAL DE GENÈVE.*

...Cet œuvre de Rembrandt, composé de 351 eaux-fortes, gravées par lui-même, est bien certainement la collection d'estampes la plus rare, la plus variée, la plus admirable qu'il soit possible de réunir. Il n'est personne qui ne soit ravi par la vue de ces merveilleuses estampes. Le peintre en fait ses délices, le philosophe y trouve une observation profonde et attachante des caractères humains, le poète y rencontre à chaque instant des apparitions fantastiques, des pensées sublimes, et l'homme qui ne songe à ouvrir un livre que pour charmer ses loisirs, peut s'oublier des journées entières à contempler cet œuvre incomparable, à y voir passer tour à tour des anachorètes et des aventuriers, des patriarches et des gueux, des ascètes en méditation et des moines égarés dans la campagne. Les scènes de l'Évangile succèdent aux tableaux de mœurs, les visions de l'Apocalypse, aux faits et gestes d'un charlatan, et des figures, comme celle de la *Jeunesse surprise par la mort*, à des sorcières émaciées, à des lépreux gémissants, à des gamins difformes, comme ceux qui accompagnent les *Musiciens ambulants* ou le *Vendeur de mort-aux-rats*.

Jusqu'à présent, les estampes de ce grand maître étaient le privilège étroit et exclusif de quelques heureux. On ne les voyait en France qu'à la Bibliothèque nationale ou bien chez quelques riches et rares amateurs, quand ils voulaient bien ouvrir aux curieux leur cabinet et leurs portefeuilles. Il n'en était pas autrement à l'étranger, même dans la patrie de Rembrandt, où le musée d'Amsterdam contient seul, à notre connaissance du moins, certaines pièces qui furent, dès l'origine, tirées à un si petit nombre d'épreuves, qu'elles sont devenues uniques ou presque uniques...

Cette édition, la première et la seule complète, contient les vingt-deux pièces uniques du Musée d'Amsterdam, les pièces uniques du British Museum, celles du Musée de Vienne et de la Bibliothèque nationale de Paris.

Il faut remercier M. Quantin de sa hardiesse, souhaiter (ce qui, nous le croyons, est déjà fait) qu'elle soit couronnée d'un plein succès et que de nouveaux volumes viennent s'ajouter à cette brillante série déjà si largement ouverte par *Holbein* et par *Boucher*.

THE TIMES

M. A. Quantin, l'éditeur bien connu, vient de faire paraître un nouvel ouvrage digne, sous tous les rapports, d'attirer l'attention des admirateurs de Rembrandt, plus nombreux en Angleterre que dans aucun autre pays. Nous voulons parler de l'*OEuvre complet de Rembrandt,* décrit et commenté par M. Ch. Blanc, dont l'autorité, en matière d'art, est incontestée.

L'ouvrage se compose de reproductions en héliogravure de toutes les estampes du maître. Cette collection a été faite sur les originaux mêmes conservés dans les musées d'Amsterdam, de Paris, de Londres, d'Oxford, de Cambridge, de Haarlem, de Berlin, de Dresde et de Vienne.

L'auteur a consacré trente années à la préparation de cette œuvre considérable dont il avait fait son principal sujet d'études. Son apparition a été un véritable événement artistique.

Administration du LIVRE
7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux. . . . . 7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux. . . . . . . 12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur.. . . . 5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

Comte LÉON TOLSTOÏ

LA GUERRE
ET LA PAIX

ROMAN HISTORIQUE

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR UNE RUSSE

Trois volumes in-16, brochés : 9 francs.

TOME PREMIER :

AVANT TILSITT (1805-1807)

TOME DEUXIÈME :

L'INVASION (1807-1812)

TOME TROISIÈME :

BORODINO — LES FRANÇAIS A MOSCOU
ÉPILOGUE (1812-1820)

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.